
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04050 5125


TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY



DU TRÉSOR CACHÉ

DANS LES

MALADIES ET LES AFFLICTIONS

IMPRIMATUR :

Pictavii, die 21 Aprilis 1897.

† Henricus, ep. Pictaviensis.

DE LICENTIA SUPERIORUM

DU TRÉSOR CACHÉ

DANS LES

MALADIES ET LES AFFLICTIONS

PAR LE

VÉNÉRABLE PÈRE LOUIS DU PONT

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

PAR

UN PÈRE DE LA MÊME COMPAGNIE

LIBRAIRIE RELIGIEUSE H. OUDIN

PARIS
10, RUE DE MÉZIÈRES, 10

POITIERS
4, RUE DE L'ÉPERON, 4

1897

NOTE DE L'ÉDITEUR

Le présent opuscule est extrait de l'œuvre magistrale et très renommée du Vénérable Père Louis du Pont, intitulée : De la Perfection chrétienne dans tous les états de vie ; *ouvrage en quatre tomes, dont le dernier, concernant l'état ecclésiastique, a été récemment traduit en français* (1). *Il appartient au cinquième traité du tome premier.*

Le P. Thyrse Gonzalez, alors missionnaire et plus tard général de la Compagnie de Jésus, en publia à Séville, en 1672, une première édition, qu'il dédia au pieux archevêque de cette ville.

Il a été réimprimé à Madrid, en 1881 (2) *et en 1893; et dans ces éditions on a ajouté, à celle de 1672, un appendice comprenant : 1° Un court traité intitulé :* Pratique pour aider les malades à bien mourir ; 2° Des

---

(1) *De la Perfection chrétienne dans l'état ecclésiastique*, par le V. Louis du Pont, de la Compagnie de Jésus ; traduit de l'espagnol par Ch. Monjardin, curé de Saint-Giniez ; 3 vol. in-12. Paris, H. Walzer, 1894. — Tout l'ouvrage a été traduit en français, au commencement du XVIIe siècle ; en particulier, par R. Gaultier, Paris, 1613 ; par François de Rosset, Paris. 1614.

(2) *Tesoro escondido en las enfermedades y trabajos*, por el V. P. Luis de la Puente, de la Compañia de Jesus. Madrid ; mprenta de los S^{res} Lezcano y C^{a} ; 1881.

Oraisons jaculatoires et de Pieuses affections, *pour exciter dans l'âme des malades des sentiments de contrition, d'humilité et d'amour ; 3° Les prières et les cérémonies liturgiques, concernant l'administration du saint Viatique et de l'Extrême-Onction, l'Indulgence plénière à l'article de la mort et la Recommandation de l'âme.*

La Pratique pour aider les malades à bien mourir (1) *est extraite du quatrième tome de la* Perfection chrétienne dans tous les états, *tome qui concerne l'état ecclésiastique. Elle comprend les chapitres quinzième et seizième du cinquième traité de ce tome.*

Le P. Thyrse Gonzalez en publia aussi une édition, en la même année 1672, mais séparée du Trésor caché dans les maladies ; *et il la fit suivre des* Oraisons jaculatoires *et* Pieuses Affections, *dont il vient d'être parlé.*

Voici d'ailleurs une partie de la préface qu'il mit en tête de ce petit livre. Nous la donnons pour montrer en quelle estime on avait alors, dans la Péninsule, le grand ouvrage de la Perfection du chrétien, *et combien le P. T. Gonzalez estimait en particulier le traité de la* Pratique des Confesseurs pour aider les malades à bien mourir.

« *Parmi les Œuvres spirituelles dont a enrichi la sainte Eglise le vénérable P. Louis du Pont, homme très éclairé de Dieu et excellent docteur de la théologie mystique, la* Perfection du chrétien dans tous les états de vie *tient l'une des premières places.*

« *Cet ouvrage, partagé en quatre tomes, contient*

(1) Practica de ayudar á bien morir.

vingt-quatre traités, dans lesquels l'auteur a réuni dans un ordre admirable tout ce que les saintes Écritures, les Pères de l'Église et les docteurs mystiques disent de plus important sur les sujets qu'il traite.

« *Il a si bien approfondi les matières ; il a mis partout tant de clarté et de science, tant d'art pour unir les choses les plus élevées de la théologie mystique aux données les plus solides de la théologie scolastique ; il a été éclairé d'une si vive lumière pour enfermer son enseignement par la sainte Écriture, qu'on est obligé de reconnaître que l'Esprit-Saint l'avait choisi pour être un Maître universel, un docteur pour tous les états de l'Église.*

« *Dans le premier tome, il traite de la perfection du chrétien, depuis sa naissance spirituelle par le baptême, jusqu'à sa mort.*

« *Dans le second, il parle de la perfection du chrétien dans les emplois de la vie séculière, ecclésiastique et religieuse, mais spécialement dans ceux de la vie séculière.*

« *Le troisième concerne la perfection du chrétien dans l'état de virginité et de continence, et dans l'état religieux.*

« *Le quatrième embrasse tous les emplois et les ministères de la hiérarchie ecclésiastique.*

« *C'est dans le cinquième traité de ce tome que, parlant de la perfection qui convient aux confesseurs, il traite de leur ministère auprès des malades et indique la pratique à suivre pour les aider à bien mourir ; et il le fait d'une manière telle que, à mon avis, on n'a rien écrit dans notre langue qui soit aussi propre à consoler, à préparer et à aider les moribonds...*

« C'est pourquoi j'ai pensé qu'il serait grandement utile à la gloire de Dieu que ce traité fût imprimé à part, pour être mis entre les mains de tous, des confesseurs et des séculiers.

« Il est bon de l'avoir sous la main ; les confesseurs, pour pouvoir rapidement se munir des motifs et des sentiments propres à consoler et à secourir le malade ; les séculiers, pour savoir ce qu'ils doivent faire à ce moment difficile, et comment, à défaut du prêtre, ils peuvent aider les moribonds; ils exercent ainsi un excellent acte de charité envers leur prochain dans la plus extrême nécessité.

« Or, pour atteindre ces deux fins, nul traité, à ma connaissance, ne vaut celui-ci pour la concision et la clarté, pour la force et la vivacité des sentiments.

« La première fois que je lus ces deux chapitres avec attention, ils me frappèrent au point que je les transcrivis aussitôt, afin de les avoir toujours à ma disposition ; et beaucoup de religieux ont fait de même.

« J'ai ajouté à ces chapitres une sorte de bouquet spirituel, composé de diverses oraisons jaculatoires, très suaves et très fortes, par lesquelles l'âme importune Dieu amoureusement pour en obtenir le pardon de ses péchés et aussi d'autres pieuses affections propres à attendrir le cœur du malade, en y excitant des sentiments de contrition, d'humilité et d'amour. Ces oraisons jaculatoires et ces pieuses affections me sont parvenues dans un manuscrit fort estimé, mais dont on ne connaît pas l'auteur ; et il m'a paru bon de les ajouter à ce traité pour la consolation et le profit des âmes. »

En France, la première édition du Trésor caché dans les Maladies *parut à Paris en 1706, sous l'ano-*

nyme ; mais le P. Brignon S. J. en était le traducteur. D'autres éditions parurent en 1707 et en 1714.

Aujourd'hui, les exemplaires de ces éditions sont très rares.

La présente édition n'est pas la reproduction textuelle de la traduction du P. Brignon. Tout en ayant celle-ci sous les yeux, on s'est attaché à se rapprocher, autant que possible, de la pensée du V. P. du Pont, en suivant de près le texte espagnol ; quelques passages omis ont été restitués ; le style a été modernisé.

En outre, on a cru utile de donner en note les textes latins correspondant aux divers passages de l'Écriture. Les prêtres et les religieux seront heureux d'avoir ainsi sous la main, durant une maladie, un grand nombre de textes propres à les consoler et à les fortifier.

On a fait précéder l'ouvrage d'une Vie abrégée du V. P. Louis du Pont, *traduite de celle qui se trouve au tome premier de ses Méditations, publiées à Barcelone en 1868 ; et de la dédicace mise par le P. Thyrse Gonzalez au début de l'édition de 1672.*

En les lisant, on verra que l'auteur de ce petit livre fut un homme d'une sainteté héroïque, on estimera davantage ses écrits et on en tirera un plus grand profit. « Le P. Louis du Pont, dit le P. Thyrse Gonzalez dans la Préface déjà citée, fut un homme d'une si grande sainteté, que nous espérons avec beaucoup de fondement qu'il ne tardera pas à être placé sur les autels ; car par l'ordre du Saint-Siège, on a déjà fait les informations de sa vie et de ses miracles et la cause de sa béatification est très avancée. »

Enfin, il a semblé à propos d'ajouter à cette édition

une partie de ce que comporte l'édition espagnole de 1881, afin qu'elle puisse servir, non seulement aux malades, mais encore aux prêtres, aux religieux et auxreligieuses, aux infirmiers et, en général, à toute personne appelée à veiller au chevet d'un malade et à le préparer à la mort.

Les Oraisons jaculatoires n'ont pas été traduites in extenso ; *on s'est écarté un peu du texte espagnol, à cause de nombreuses répétitions qui conviennent moins à notre genre de piété.*

Quant à la partie liturgique, on l'a composée des sept Psaumes de la Pénitence et des Prières de la Recommandation de l'âme, en latin et en français.

La pratique pour aider à bien mourir *est la traduction de M. l'abbé Monjardin, qui a bien voulu nous permettre cet emprunt à l'ouvrage cité plus haut :* De la Perfection chrétienne dans l'état ecclésiastique. *Seulement on a conservé la division en paragraphes, qui se trouve dans l'édition espagnole de 1881.*

Daigne Notre-Seigneur permettre que ce petit livre révèle à beaucoup d'âmes le Trésor caché *dans la maladie et leur procure la grâce, précieuse entre toutes, d'une bonne et sainte mort !*

Laval, le 16 février 1897.
Anniversaire de la mort du V. P. Louis du Pont.

VIE ABRÉGÉE (1)

DU VÉNÉRABLE PÈRE LOUIS DU PONT

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Au siècle des grands événements pour notre sainte Mère l'Eglise, à l'époque où était réuni le saint Concile de Trente, au moment où commençait à fleurir la Compagnie de Jésus, et sous le règne du grand empereur Charles-Quint, en l'année 1554, naquit à Valladolid le V. P. Louis du Pont, modèle de sainteté et illustre docteur, une des lumières de la Compagnie de Jésus et une des gloires de l'Espagne.

Louis reçut le jour de parents nobles et vertueux, qui gravèrent dans le cœur des quatre enfants que Dieu leur donna, les pensées de la foi et l'amour divin. Ils eurent la consolation d'en voir deux entrer dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, une fille entra chez les Dominicaines et Louis devint un des fils de saint Ignace.

Son attrait pour la piété se manifesta dès sa plus tendre enfance. Il ne prenait pas part aux jeux et aux divertissements des enfants de son âge ; mais il se retirait pour s'entretenir avec Dieu ; sa récréation était l'oraison et la méditation. Maintes fois on le surprit en prière, et il la quittait à regret. Il entendait chaque jour la messe au couvent de Saint-Paul.

---

(1) Traduite de l'espagnol ; cette vie se trouve au commencement du tome premier des *Meditaciones espirituales del Ven. P. Luis de la Puente, S J.*, Barcelone, 1868.

Ensuite, il se rendait à l'hôpital d'Esgueva, pour y servir les malades, et il le faisait avec beaucoup de ferveur ; il les traitait avec une grande charité, avec toute la tendresse d'un fidèle disciple de Jésus-Christ.

Le Seigneur lui avait en outre fait don d'une vive intelligence et d'un grand discernement, parce qu'il le destinait à être une lumière éclatante dans l'Eglise. Après avoir appris en fort peu de temps la grammaire latine, il fit ses études de philosophie à Valladolid, puis celles de théologie au collège Saint-Grégoire, chez les Pères Dominicains ; et il les acheva au collège de Saint-Ambroise, dirigé par les Pères de la Compagnie de Jésus.

Louis avait dix-neuf ans, quand, frappé de la modestie du P. Suarez et touché par les prédications du P. Martin Gutierrez, il commença à sentir clairement l'appel de Dieu ; et son amour pour la sainte et immaculée Conception de la très sainte Vierge Marie le décida à embrasser l'Institut de saint Ignace. Il fut reçu dans la Compagnie de Jésus le 2 décembre 1574. Il avait vingt ans.

C'est au noviciat de Médina et sous la direction du P. Balthazar Alvarez qu'il fit ses premiers pas dans la vie religieuse.

Il se mit avec une telle ardeur à la pratique de la perfection qu'il ressemblait à un séraphin et que, en écrivant plus tard la vie du P. Balthazar Alvarez, il put dire: « Il me semble que si j'avais vécu pendant huit ans de la vie que j'ai menée au noviciat, je serais devenu un grand saint. »

Dans le fait, la vertu de ce novice croissait d'une manière admirable. Il devançait ses frères par sa prompte et exacte observation de toutes les règles, même des moindres, par son abnégation et par sa charité envers les infirmes. Les malades dont le caractère était difficile étaient ceux qu'il préférait. Il contemplait toujours en eux l'image du Rédempteur, et il les soignait par amour pour ce divin Maître.

Avant la fin de son noviciat, les supérieurs voulurent éprouver jusqu'où allait sa vertu et ils lui ordonnèrent d'aller continuer ses études à Valladolid; c'était le rapprocher de sa famille ; mais cette circonstance, qui pouvait nuire à sa perfection, ne lui inspira qu'une plus grande vigilance sur lui-

même. Il était d'ailleurs si détaché de la terre et des affections terrestres, qu'allant un jour, en compagnie d'un Père, pour rendre visite à sa mère, il ne lui parla pas et ne leva pas les yeux sur elle, jusqu'à ce que son compagnon lui eût dit avec douceur : « Frère Louis, cette dame est votre mère ; et l'obéissance vous envoie pour la voir et lui parler. » Sa mère ne fut nullement blessée de la dureté apparente de son fils ; au contraire, voyant dans sa conduite un grand fond de vertu, elle commença à le vénérer comme un saint.

Ses deux années de noviciat achevées, il prononça ses vœux de religion ; puis il se mit à l'étude avec autant de zèle qu'il déployait de ferveur pour avancer dans la sainteté.

Telle était la solidité et la perspicacité de son esprit que le P. François Suarez le consultait dans ses doutes, et qu'il disait être grandement aidé par ce jeune religieux ; paroles qui montrent la profonde humilité du savant professeur, mais qui dénotent aussi le jugement remarquable du disciple. A l'école de cet illustre maître, Louis acquit l'élévation de la pensée et la force de persuasion ; force par laquelle il convainquit ses deux frères, les PP. Antoine et Jean du Pont, de la vérité de l'Immaculée Conception.

Pendant que Louis progressait dans ses études, arrivèrent du Japon les Pères procureurs de cette Mission, qui venaient demander des ouvriers apostoliques. A peine Louis les eut-il entendus, qu'il nourrit en son âme le désir d'aller donner sa vie pour ses frères idolâtres de l'Extrême-Orient ; et il en fit la demande aux supérieurs. Supplications, larmes, instantes prières, il n'omit aucun moyen pour être exaucé. Ce fut en vain. Dieu le destinait à un autre apostolat, non moins fécond ; il voulait que les enseignements de ce saint religieux se répandissent dans le monde, non comme une lumière éclatante et passagère, mais comme un feu ardent et brillant qui ne s'éteindrait plus.

Sa théologie terminée, il fut envogé à Ogna avec ses condisciples. On respirait encore dans cette sainte maison l'odeur des vertus de l'ancien duc de Gandie, saint Francois de Borgia ; et Louis se mit avec tant d'empressement à suivre les traces de ce saint homme, qu'on pouvait assurer

que l'esprit de François de Borgia était revenu à Ogna.

D'Ogna Louis fut envoyé à Villagarcia, pour y faire sa troisième année de probation, sous la direction du P. Balthazar Alvarez. Aussitôt arrivé, il ouvrit toute son âme au P. Balthazar ; et ce maître expérimenté, après l'avoir écouté en silence, en tenant les yeux fixés sur un crucifix, se borna à lui dire : « Mon Frère, c'est là la vertu d'un enfant ; il est nécessaire de l'augmenter et de la fortifier. » Ces paroles, atteste le Père Louis du Pont, le remplirent d'humilité et du mépris de lui-même, et en même temps, d'un très ardent désir de s'élever à la perfection.

Le P. Balthazar, voyant ses excellentes dispositions, l'exerça par toute sorte d'humiliations, afin de dompter en lui tout amour-propre. Ainsi il l'envoyait, tantôt en ville, accompagner le Frère acheteur ; tantôt dans les bourgades avec un novice, pour y enseigner la doctrine chrétienne aux laboureurs. En outre, il le pressait d'acquérir une mortification continuelle, intérieure et extérieure, jusqu'à ce qu'il eût réglé tous ses mouvements selon Dieu.

Alors sonna pour Louis l'heure solennelle du sacerdoce. Il s'y prépara avec la plus grande dévotion, en faisant les saints Exercices, en même temps que le P. Balthazar, qui se disposait à prendre le gouvernement de la province de Tolède. Il reçut les Ordres sacrés à Valladolid et il y célébra sa première messe avec une telle piété qu'il gagna aussitôt l'amour et l'admiration de ses concitoyens.

A partir de ce jour, conservant en son cœur les enseignements salutaires du P. Balthazar, il ne cessa plus de croître en mérite, en vertu et en science, aux yeux de Dieu et des hommes.

Les supérieurs, voyant le grand fruit que l'on pouvait tirer de ses talents et de ses connaissances, l'envoyèrent à l'Université de Salamanque, et lui confièrent en même temps une chaire de philosophie au collège de Léon. Inutile de dire le zèle qu'il déploya dans cette charge. En outre, grâce à l'ordre admirable selon lequel son temps était distribué, il trouvait le moyen de visiter les hôpitaux, d'annoncer la parole de Dieu, d'enseigner le catéchisme, etc...

Par elles-mêmes, ses instructions étaient propres à re-

muer les âmes ; mais l'exemple vivant du prédicateur était encore plus puissant que ses discours ; et les personnages les plus nobles ou les plus vertueux de la ville étaient heureux de se mettre sous sa direction spirituelle.

Plus tard, ses supérieurs mirent sur ses épaules une charge que Louis porta avec toute la vigueur d'âme dont il était capable. Ce fut celle de Maître des novices.

Le noviciat de Villagarcia eut en lui un modèle de perfection bien propre à stimuler, par sa seule vue, les jeunes gens confiés à ses soins et à les diriger dans la voie du ciel. Les novices remerciaient Dieu de leur avoir donné un tel maître et ils ne mettaient pas en doute que Dieu ne lui communiquât des lumières surnaturelles pour leur conduite et leur avancement spirituel. Il avait en particulier le don de guérir les scrupuleux d'une faiblesse d'âme qui leur aurait été funeste.

A cette époque, le P. Jérôme de Ripalda, Recteur de Villagarcia, quitta le collège, et c'est au P. Louis qu'on en confia la charge. Il ne s'en acquitta pas avec moins de zèle et de succès. Il en fut de même ensuite au collège de Saint-Ambroise, à Valladolid. Partout, il fut à la fois un parfait modèle des supérieurs religieux et un exact observateur de toutes les règles.

Sa vigilance et sa prévoyance étaient singulières. Il ne prenait d'ailleurs aucune résolution sans avoir consulté son divin conseiller, Jésus crucifié. On rapporte, entre autres, ce trait. Un Père, qui devait prêcher dans le voisinage de Valladolid, tomba malade, la veille du jour convenu. Un autre Père, auquel le P. Louis demanda de prêcher ce sermon, s'excusait en disant qu'il n'avait jamais parlé sur ce sujet et qu'il n'avait que trois heures pour se préparer : « Allez, lui dit le P. Louis ; vous pouvez beaucoup plus que vous ne pensez ; » et en même temps, il lui donna un léger coup de la main sur le cœur, au côté gauche. Le Père sentit son cœur tressaillir et il se trouva tout fortifié. Il prêcha avec plus de force, de talent, de confiance et de succès que jamais, sans éprouver trace de la fatigue qu'il ressentait ordinairement.

Dans une autre circonstance où la perte des récoltes avait

causé une grande cherté de vivres, le collège avait à peine le blé nécessaire. Néanmoins, le P. Louis ordonna d'augmenter les aumônes que l'on faisait aux pauvres et de donner abondamment à tous ceux qui se présenteraient ; et ils vinrent en très grand nombre. Or, à la fin de l'année, le grenier contenait encore du blé ; prodige manifeste, qui fut attribué aux mérites du saint supérieur.

Le P. Claude Aquaviva, alors Général de la Compagnie, lui confia en outre la charge de visiteur des principaux collèges de Castille. Le P. Louis s'en acquitta à la satisfaction générale, avec prudence et discrétion ; il augmenta la ferveur et le zèle des ouvriers apostoliques et laissa partout les religieux animés d'un grand désir de la perfection.

Lorsqu'il visita le collège de Villagarcia, il apprit qu'il y avait, au dedans et au dehors, un grand nombre de pestiférés. Dans son ardent désir de les secourir, il alla visiter les religieux et les laboureurs ; guérissant les uns, consolant les autres ; passant auprès d'eux le jour et la nuit et ne les quittant pas qu'ils n'eussent remis leur âme à Dieu.

Dans les consultes de Province, ses avis étaient reçus comme des oracles et l'on se plaignit mainte fois de ce que sa mauvaise santé l'empêchait d'aller à Rome, où sa sagesse et sa rare prudence auraient été très utiles à la Compagnie tout entière.

C'est à ce même esprit de prudence et de discernement qu'il dut d'être nommé, un peu plus tard, Père spirituel des religieux ; et l'on avait coutume de dire que le collège qui le possédait, surpassait en ferveur les autres collèges de la Province, parce que, par ses paroles et ses exemples, il faisait passer son esprit dans le cœur de tous les religieux de la maison.

Il remplit cet office à Salamanque ; et là on vit un admirable trait d'humilité. Le P. François Suarez se fit son disciple et vint entendre ses points de méditation et ses exhortations, pour apprendre de son élève à s'avancer dans l'amour divin.

Il serait difficile de citer les hommes consommés en vertu qui sortirent de l'école du P. Louis, aussi bien à Valladolid

qu'à Salamanque, tant parmi les religieux que les séculiers.

Mais déjà le vénérable Père, qui était dans le dernier tiers de sa vie, était accablé d'infirmités continuelles, et il dut renoncer à l'enseignement, à la prédication et au gouvernement. Toutefois, Dieu, qui voulait encore se servir de lui pour le bien de ses frères, infusa dans ce corps qui était une image de la mort, une telle activité et une si grande ardeur, qu'il ne lui laissait aucun repos. Il était embrasé du désir de servir Dieu par ses écrits ; mais n'osant pas entreprendre une tâche aussi difficile sans connaître expressément la volonté de Dieu, il s'entretint de ce désir avec la divine Majesté. Notre-Seigneur lui fit savoir que son projet lui était agréable, d'une manière si claire, par des témoignages si évidents, qu'il déposa tous ses doutes et se mit à l'œuvre.

C'était un spectacle digne d'admiration que celui de ce religieux, au visage amaigri et ruiné par les infirmités et la pénitence, assis sans bouger à la table de sa chambre, les yeux fixés sur son crucifix, écrivant les leçons qu'il recevait de son divin Maître, notant les vives lumières dont Dieu l'éclairait dans la contemplation.

Il semblait ne pas avoir d'autre pensée ni d'autre souci dans tous ses écrits que de suivre l'impulsion divine. A peine avait-il pris son frugal repas, qu'il se retirait dans sa chambre, pour écrire ou pour lire les ouvrages des maîtres de la vie spirituelle.

Il se couchait après dix heures ; à minuit, il se levait pour reprendre sa tâche ; et il la poursuivait jusqu'à l'oraison du matin. Son oraison durait trois heures et lui servait de préparation au saint sacrifice de la messe ; de sorte que, pour ainsi dire, il ne cessait de travailler, ni le jour ni la nuit.

Plus tard, étant obligé de garder le lit, il conservait près de lui une petite table, sur laquelle il écrivait avec autant de vigueur que s'il n'eût souffert aucune douleur.

Ses veilles prolongées ne tardèrent pas à rapporter des fruits abondants. Les fidèles commencèrent à goûter ses écrits. Les premiers qui parurent furent deux volumes de *Méditations ;* et ils eurent un tel succès qu'on en fit trois éditions en quatre ans.

Il fit ensuite imprimer *la Guide spirituelle,* ouvrage très précieux qui renferme tout ce qu'il y a de plus élevé et de plus utile aux âmes dans la théologie mystique. Puis, étendant son enseignement à tous les états de la république chrétienne, il réunit en quatre volumes une doctrine excellente et pratique pour les religieux, les ecclésiastiques et les séculiers. Il écrivit encore deux volumes sur le *Cantique des Cantiques*, d'autres ouvrages moins importants, et une multitude de lettres édifiantes.

Tous ces écrits renferment un enseignement si élevé qu'ils sont, eux seuls, un magnifique témoignage rendu à la sainteté du père Louis et une preuve certaine de la lumière divine dont il était assisté. Ils suscitèrent l'admiration universelle en Espagne et chez les autres nations, et ils furent traduits en beaucoup de langues.

La réputation du P. Louis allait croissant ; un grand nombre de personnes, désireuses de leur perfection, entreprirent de longs voyages pour le voir, s'entretenir avec lui et recueillir de ses lèvres des fruits de vie éternelle. Et l'une d'elles, un vénérable enfant de saint François, disait : « Si ses écrits produisent de tels fruits dans les âmes des lecteurs, quel bien doivent produire ses paroles ! »

Le P. Louis ne conçut de là aucune vaine estime de lui-même ; mais considérant cette parole de saint Paul : « *Qu'avez-vous que vous ne l'ayez reçu ? Et si vous avez tout reçu, de quoi vous glorifiez-vous ?* » il s'humiliait, de cœur et d'esprit, en présence de la divine Majesté ; abandonnait, sans contester, sa manière de voir ; se croyait inférieur en science à ses Frères ; obéissait au moindre désir de ses supérieurs, et se dépensait avec joie dans les plus humbles offices et au service des malades.

Lorsqu'il eut perdu ses forces, sa plus grande mortification fut d'être servi par ses Frères ; et un jour qu'il ne pouvait se déchausser, il s'écria, en cédant aux instances du Frère infirmier : « Voilà que mon Frère va me déchausser, moi qui ne mérite pas d'être son serviteur ! »

Il s'exerçait du reste dans toutes les vertus, et les pratiquait avec la ferveur d'un saint, et il s'élevait chaque jour vers les sommets de la perfection.

Il était extrêmement mortifié. Son jeûne était presque continuel, il vivait de légumes et buvait de l'eau ; encore prenait-il si peu d'eau, qu'il lui fallait une force surnaturelle pour résister aux ardeurs de la soif. En somme, il pratiquait à la lettre ces paroles qu'il a écrites dans ses ouvrages : « La parfaite abnégation consiste en une grande vigilance pour observer les premiers mouvements de l'âme, les réprimer aussitôt et se châtier de ses faiblesses ; de même qu'un vaillant soldat en sentinelle se jette sur l'ennemi, dès qu'il l'aperçoit, et lui ôte la vie. »

En ce qui concerne les vertus de pauvreté, chasteté, obéissance, qui sont l'âme de la religion, elles resplendissaient chez ce vénérable Père. Une des choses qu'il demandait instamment à Notre-Seigneur, était de ressentir et d'éprouver la pauvreté, comme il l'éprouva lui-même dans sa vie mortelle ; et il considérait tout ce que le divin Maître avait souffert en cette matière, afin de se rendre semblable à lui.

Sous le rapport de la pureté de l'âme et du corps, il fut plutôt un ange du ciel qu'un homme vivant dans une chair mortelle.

Il affirma avec serment à celui qui l'assistait à son lit de mort, qu'il était demeuré, sous ce rapport, aussi pur que l'enfant qui vient de naître. Jamais il ne regarda le visage d'une femme ; et dans sa confession générale, qu'il laissa par écrit, il se trouvait bien quelques fautes légères, en d'autres matières, mais aucune en celle-là, même commise par inadvertance.

Ce saint homme fut aussi d'une obéissance si parfaite que ceux qui l'ont connu affirment ne l'avoir jamais vu violer la moindre règle.

Tous admiraient la dévotion avec laquelle il récitait l'office divin, sa ferveur et l'abondance de ses larmes. Lorsqu'il prononçait certaines paroles, entre autres celles-ci : *Æterno Deo, vivo et vero*, on eût dit qu'il allait rendre son âme au Créateur. Comment en être surpris ? Son amour de Dieu était tel qu'il était contraint de s'écrier : « O Séraphins, qui brûlez du divin amour, mettez-moi en votre compagnie, afin que je m'y embrase d'un amour ardent, pur et désintéressé ! » On a trouvé un papier écrit de sa main où il disait : « Mon

Dieu, s'il était nécessaire pour votre gloire que je subisse éternellement les flammes de l'enfer, sans vous avoir offensé, je m'offre à me précipiter dans ces flammes ; parce que les feux de l'amour divin me rendront légères les flammes et toutes les douleurs de l'enfer. »

Cet ardent amour le conduisit à un haut degré de contemplation et il avança à pas de géant dans la vie de l'union divine, au point de commencer pour ainsi dire à jouir sur la terre des joies de la vie future.

On rapporte qu'il eut deux révélations de Notre-Seigneur, qui lui fit connaître combien sa manière de vivre lui était agréable et l'excita à avancer intrépidement dans la voie de la perfection.

Dans une certaine occasion, le Père Eternel lui mit sous les yeux trois spectacles : les honneurs et les richesses du monde; le Père Éternel lui-même avec ses anges et les joies du Paradis ; enfin une obscure prison, où le Sauveur, enchaîné et agonisant, tournait amoureusement ses regards vers lui et l'invitait à le suivre. A cette vue, le P. Louis, plein de compassion pour les souffrances de Jésus et de mépris pour les vanités du monde, dit à Dieu le Père : « Seigneur, puisque vous m'ordonnez de choisir, je ne veux, pour le moment, ni votre ciel, ni vos anges ; mais je veux demeurer avec Jésus ; je veux le suivre, coûte que coûte, sans me séparer un instant de lui. » Et il assura plus tard qu'il lui sembla alors être disposé à souffrir toutes les afflictions de la terre et tous les tourments de l'enfer, pour s'unir à son Sauveur.

Le P. Louis reçut aussi le don de prophétie, qui lui servit à manifester la gloire de Dieu ; et il serait trop long de rapporter ici toutes ses prédictions, tous les malheurs qu'il prévit et les conseils éclairés qu'il donna à une foule de personnes.

Dieu voulut récompenser ce saint religieux en l'appelant à lui à l'âge de soixante-dix ans.

Quinze jours avant de mourir, le P. Louis appela son confesseur, le P. Pierre Sandoval, et il lui dit : « *Tempus resolutionis meæ instat ;* le moment de ma délivrance approche; il sera bon que je répète la confession que j'ai faite de

toute ma vie. » Le P. Sandoval le crut ; car il savait combien chacune de ses paroles était pesée et réfléchie. Le médecin fut mandé ; il n'aperçut aucun symptôme alarmant ; néanmoins, pour satisfaire à la demande instante du Père, qui assurait que personne mieux que lui ne pouvait savoir combien de temps il avait encore à vivre, on lui administra le saint Viatique. Ayant passé une nuit pénible, il se trouva que le lendemain matin, il pouvait à peine articuler une parole. Bientôt il perdit entièrement la faculté de parler ; mais il se faisait admirablement comprendre par signes, et traitait aussi avec les personnes qui venaient le voir, les consolant ou résolvant leurs doutes et leurs difficultés. Mais voici que Dieu lui rendit tout à coup miraculeusement la voix et les forces, de sorte qu'il put travailler pendant le peu d'instants qui lui restaient. Il demeura alors seul avec le Frère François Pellicer, auquel il se mit à dicter d'une voix claire et distincte ce qui lui restait à écrire. Il passa ce jour-là cinq ou six heures à mettre la dernière main à ses ouvrages. Ensuite, il fit appeler le Père Recteur et il lui recommanda ses écrits, en lui faisant connaître l'état dans lequel il les laissait Cette occupation durait encore peu d'heures avant sa mort. Le P. Louis demandait souvent quelle heure il était, comme s'il eût compté les minutes de sa vie pour les employer au salut des âmes ; et quand on lui avait répondu, il disait tranquillement : « Nous avons encore le temps. »

A six heures du soir, après avoir lu l'évangile de saint Jean, qu'il détenait au chevet de son lit, il demanda avec une grande ferveur l'Extrême-Onction. L'infirmier étant entré, un peu plus tard, pour lui demander s'il avait besoin de prendre quelque aliment : « Il n'est plus temps, » répondit-il. On récita alors les prières de la recommandation de l'âme ; et les yeux fixés sur son crucifix, un cierge de Montserrat à la main, il expira en disant ces paroles de Jésus mourant : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains. »

Cette bienheureuse mort arriva le 16 février 1624.

La multitude qui se pressa autour du corps du vénérable Père pour le contempler, fut immense. Il était considéré comme un saint et l'on estimait heureux ceux qui pouvaient avoir un linge ayant touché son corps.

Après de magnifiques funérailles, faites dans l'église du collège de Saint-Ambroise à Valladolid, ses restes furent déposés dans le chœur, du côté de l'évangile, honneur que la Compagnie ne décerne qu'à ceux de ses fils qui meurent en odeur de sainteté.

Dieu fit un grand nombre de miracles par la médiation du P. du Pont, après sa mort. Il suffit ici de dire que, de Valladolid et des contrées environnantes, on afflua au tombeau du saint religieux et que le Seigneur récompensa la foi des pèlerins qui le priaient par la médiation de son bien aimé serviteur.

Dix-sept mois plus tard, Don Geronimo de Avellaneda et Doña Catalina del Valle, voyant la multitude qui accourait au tombeau du Père, firent élever un autel dans le même endroit ; et le corps du Père y fut transporté avec une grande solennité. Ils s'efforcèrent en outre d'obtenir qu'à Rome on prononçât l'héroïcité des vertus. Rome se contenta alors de concéder qu'il fût reconnu pour Vénérable, en remettant à plus tard la cause de sa béatification.

DÉDICACE

ADRESSÉE PAR LE P. THYRSE GONZALEZ

A L'ILLUSTRISSIME SEIGNEUR DOM AMBROISE IGNACE

D'ESPINOLA ET GUZMAN

ARCHEVÊQUE DE SÉVILLE

J'offre à Votre Illustrissime Seigneurie ce précieux *Trésor*. La Sagesse divine l'avait caché au milieu des maladies et des afflictions de cette vie. Le vénérable P. Louis du Pont l'a découvert. Lui-même, dans ses longues souffrances, supportées héroïquement, a tellement accru les trésors de ses vertus, qu'on peut douter s'il fût plus grand par sa patience ou par sa science.

Il est extraordinaire que ces infirmités, qui le réduisirent à une si grande faiblesse de corps, comme on le lit dans sa vie et comme on le voit sur ses portraits, ne l'aient pas empêché d'écrire les livres si nombreux et si admirables que nous possédons. Il est surprenant que, malgré l'importunité de ses souffrances, il ait conservé un esprit si maître de lui-même et si recueilli, pour la contemplation et l'étude des livres saints

Il semble qu'il y avait deux personnes en ce saint homme : l'écrivain et le malade. On pourrait le comparer au mont Olympe, dont les flancs sont chargés de nuages et de tempêtes, mais dont le sommet jouit toujours d'un ciel serein et ne perd jamais la lumière du soleil et des astres. De ces hauteurs il considérait ses maux d'un regard joyeux et il prenait ses souffrances pour thème et sujet de ses leçons

de philosophie chrétienne, en retirant, pour ainsi dire, de ses propres blessures un baume bienfaisant pour guérir celles d'autrui. Tout ce qu'il écrit dans ce livre, il le pratiqua pendant de longues années ; et il me semble qu'il fait son propre portrait.

C'est pourquoi, connaissant la dévotion de Votre Illustrissime Seigneurie envers ce vénérable Père, j'ai pensé faire une chose qui lui serait agréable, en extrayant ce Traité de ses œuvres.

Il est le cinquième traité du tome premier de la *Perfection chrétienne dans tous les états de vie.*

C'est dans ce grand ouvrage que Votre Illustrissime Seigneurie aurait sous les yeux la meilleure partie du portrait de ce grand serviteur de Dieu. Le portrait peint sur toile qu'elle possède et qu'elle vénère, ne présente que son corps amaigri et exténué ; mais dans cet écrit apparaît son esprit plein de vigueur et de force. Là, elle n'aperçoit que les ombres des souffrances et des infirmités ; ici, éclatent les brillantes couleurs de ses vertus, qui, comme l'arc-en-ciel illumine un sombre nuage, versent à flots la lumière et la joie au milieu de la tristesse et des larmes.

Votre Illustrissime Seigneurie se réjouira, en lisant cet ouvrage, de ce que l'esprit de ce saint homme soit justement tenu en si grande estime et vénération, en attendant que, par les soins de Votre Illustrissime Seigneurie, le Saint-Siège mette son autre portrait sur les autels.

Le vénérable Père a écrit divers traités en onze volumes. Tous ont pour but de nous rendre meilleurs. Celui-ci a pour objet d'alléger les afflictions temporelles de notre corps. En effet, plus nous nous conformons dans les maladies à la volonté divine, moins nous en ressentons les peines ; plus notre esprit est doucement occupé par la méditation des choses divines, moins il est envahi par la tristesse des misères présentes.

L'angélique saint Thomas ne trouva pas, pour supporter la douleur que lui causait un cautère, de remède plus prompt que de se laisser absorber, comme c'était sa coutume, par une sainte contemplation. Sénèque trouvait un avantage sembla-

ble dans de simples considérations philosophiques (1) : *Quidquid animum evehit,* dit-il, *etiam corpori prodest. Illud imperitos in vexatione corporis male habet; non assueverunt animo esse contenti. At vir magnus et prudens animum deducit a corpore ; et multum cum divina ac meliori parte versatur*. Combien les méditations chrétiennes, qui élèvent si puissamment l'esprit, soulageront davantage le corps, et spécialement les méditations si efficaces, si douces et si élevées, que propose le vénérable P. du Pont !

Etant données la qualité et la valeur de cet ouvrage, il m'a semblé qu'il convenait de le dédier à Votre Illustrissime Seigneurie.

En effet, si, selon saint Paul, la charité apostolique des supérieurs doit les faire compatir aux infirmités et aux souffrances du prochain, ils doivent être consolés par des considérations qui, comme celles-ci, diminuent les maux de ce prochain. En outre, il est bien juste de remettre ce nouveau moyen de soulager les malades entre les mains d'un Prélat qui est si libéral envers eux, qui leur distribue tant de secours, et qui s'est consacré en personne à leur service en entrant dans l'illustre Congrégation des Frères de la Charité.

Ainsi, la noblesse de Séville, la première de l'Espagne, encouragée non seulement par l'autorité, mais encore par l'exemple de Votre Illustrissime Seigneurie, s'est consacrée à l'assistance des pauvres et des infirmes; et c'est un sujet de bien grande consolation et d'édification universelle de voir Votre Illustrissime Seigneurie passer au milieu des lits des malades, s'arrêter auprès d'eux, panser leurs plaies, leur donner à manger, les consoler, remplir, en un mot, envers tous l'office d'un vrai pasteur et d'un prince très généreux.

C'est à la vue de ce touchant spectacle que, au mois de mai dernier, à l'hôpital de l'Amour de Dieu, un Maure, qui avait opiniâtrément résisté à tous nos sermons, se rendit à Notre-Seigneur, et peu après, fut, avec trente-sept

(1) Epist. LXXVIII.

de ses coreligionnaires, engendré à la foi, dans les eaux du baptême, par les mains de Votre Illustrissime Seigneurie. Il avait paru à cet infidèle qu'une religion qui enseignait une charité si divine, ne pouvait pas ne pas être la véritable religion ; un acte où se manifestaient tant de vertus, lui faisant reconnaître clairement le vrai Dieu et le chemin de la vie éternelle.

Que Notre-Seigneur donne à Votre Illustrissime Seigneurie la récompense de tant de saintes œuvres, en lui accordant de nouveaux dons spirituels ; et qu'il nous conserve sa personne, dont la chrétienté a besoin.

TRÉSOR CACHÉ

DANS

LES MALADIES ET LES AFFLICTIONS

CHAPITRE I

Pourquoi Dieu nous envoie des maladies, et comment il les fait servir à la perfection de ses élus.

Si les ouvriers du Père de famille, qui règne dans les cieux, n'étaient employés qu'au travail du corps, comme les laboureurs et les moissonneurs, il faudrait qu'il leur donnât de la santé et des forces ; autrement ils ne pourraient accomplir leur tâche. Mais comme leurs principaux exercices sont spirituels et qu'on ne mérite pas moins en souffrant qu'en agissant, le Seigneur a coutume de les conduire, par deux voies différentes, à leur fin, qui est la perfection chrétienne.

Aux uns il donne une vigoureuse complexion, une santé à l'épreuve des plus grands travaux, afin qu'ils

s'emploient à des œuvres extérieures, où le corps a une grande part. et à d'autres œuvres qui, tout en étant plus propres à l'esprit, s'exercent cependant mieux et plus facilement quand le corps est sain et robuste.

Aux autres il envoie des maladies ; et il semble vouloir les accabler de douleurs ; mais il fortifie tellement leur esprit que, le corps demeurant tout languissant, ils sont capables de pratiquer les plus héroïques vertus. Celles-ci sont en effet toujours accompagnées de la patience ; et *la patience*, selon saint Jacques, *produit des œuvres parfaites* (1). On peut donc dire que, d'une certaine manière, souffrir c'est agir ; que les plus patients sont les meilleurs ouvriers ; et qu'on est parfait, lorsque, joignant l'action à la souffrance, on avance dans la vertu, aussi bien dans la maladie que dans la santé.

Qui pourra expliquer les secrets de la Providence divine, au sujet de ces deux voies si différentes ?

D'une manière générale, Dieu aimerait mieux que les hommes fussent en santé et le servissent joyeusement, sans souffrir, ni de corps, ni d'esprit. Il créa nos premiers parents dans l'état d'innocence, avec des corps qui devaient être immortels et exempts de toute sorte de maladies. Adam, après sa chute, et ses enfants, pécheurs comme lui, jouirent longtemps d'une assez parfaite santé. Les Israélites furent quarante ans dans le désert, *sans qu'il y eût*, dit David, *un seul malade dans toutes les tribus.* (Ps. 104.) Dieu les conserva de la sorte, afin que rien ne les empêchât de

(1) Patientia autem opus perfectum habet. (Jac. I, 4.)

gagner la terre promise, après avoir attaqué et vaincu les nations puissantes, qui leur en disputaient l'entrée.

En outre, on ne peut nier que la santé et les forces corporelles, quand on en use selon Dieu, aident beaucoup à traverser le désert de ce monde, jusqu'à ce qu'on arrive à la terre promise, au repos éternel. Elles servent à combattre vigoureusement le démon et l'amour-propre ; à entreprendre des choses très utiles pour nous et pour le prochain, et d'une grande édification pour toute l'Eglise ; à faire de rigoureuses pénitences ; à pratiquer toutes les œuvres de miséricorde, soit corporelles, comme de servir les malades et de recevoir les étrangers ; soit spirituelles, comme de prêcher, de diriger les consciences et d'exercer d'autres semblables ministères.

Aussi saint Thomas a sagement remarqué que le Sauveur, ce nouvel Adam descendu du ciel, a bien pris les misères du premier Adam, mais non les maladies qui étaient incompatibles avec un tempérament aussi excellent que le sien. Il a également préservé des infirmités du corps la sainte Vierge, sa Mère, saint Jean-Baptiste, son précurseur, et d'autres saints qu'il destinait à de grandes entreprises, car ils n'auraient pu en venir à bout, s'ils n'eussent eu des corps robustes et endurcis au travail.

Ceux qui ont reçu ce don du ciel, doivent, selon le conseil de saint Basile, s'efforcer de le conserver et dire comme David : *Seigneur, tout ce que j'ai de force, je le conserverai pour vous, parce que vous êtes mon Dieu* (1).

(1) Fortitudinem meam ad te custodiam, quia Deus susceptor meus es. (Ps. LVIII, 10.)

Ce saint roi savait que, fortifié d'en haut, il avait fait des prodiges, étranglé des ours, déchiré des lions, vaincu des géants, défait des armées (1). Jugeant donc qu'il ne devait pas ruiner indiscrètement ses forces, qu'il devait au contraire les ménager pour des occasions importantes : « Seigneur, disait-il, je veux conserver mes forces, non pour moi, mais pour vous ; je veux les employer, non à me procurer du plaisir et de la gloire, mais à vous honorer et à vous servir. »

Si nous usons bien de la santé que Dieu nous a donnée, nous pouvons dire la même chose; nous serons assez forts pour surmonter nos passions, qui sont souvent plus furieuses que les ours et les lions; triompher des démons, qui sont plus terribles que des géants ; vaincre nos vices, qui sont plus redoutables que des armées ; exécuter enfin de grandes choses, aussi utiles aux hommes que glorieuses pour Dieu et salutaires pour notre âme.

Mais la corruption de notre nature est telle que, le plus souvent, nous nous servons de la santé pour offenser Dieu, et non pour le servir ; et qu'au lieu de l'employer à acquérir les vertus, nous l'employons à entretenir nos vices, surtout l'impureté et l'intempérance, que saint Gregoire appelle des vices charnels, parce qu'ils règnent dans la chair et n'ont pour objet que le plaisir des sens.

Trop d'embonpoint dans un corps nourri avec délicatesse, porte celui-ci à la volupté ; et les fautes dans

(1) Ipse est... qui octingentos interfecit impetu uno. (II Reg. XXIII, 8.)

lesquelles sont tombés une infinité de gens à cet égard, doivent nous faire connaître et redouter notre faiblesse. Les Israélites abusèrent de la parfaite santé que Dieu leur conserva dans le désert. Venaient-ils à manquer d'eau ? ils s'en prenaient à Moïse, éclataient en violents murmures et allaient jusqu'à vouloir le lapider (1). S'ils manquaient de pain, ils se plaignaient d'avoir été tirés de l'Egypte et disaient qu'on aurait mieux fait de les laisser finir leurs jours dans la servitude, plutôt que de les mettre en liberté pour les faire mourir de faim (2). S'ils avaient de la manne en abondance, ils s'en dégoûtaient et regrettaient les *oignons et les poireaux d'Egypte*. Pendant que Moïse était avec Dieu sur la Montagne, *ils s'assirent pour manger et pour boire ;* après quoi *ils se levèrent pour jouer* (3); et leur jeu se termina par une infâme idolâtrie. Une autre fois, pour corrompre plus facilement des femmes étrangères de la terre de Moab, ils n'hésitèrent pas à fléchir le genou devant leurs idoles. Enfin, *ce peuple si chéri de Dieu*, *qui était dans l'abondance de toute chose*, *se souleva contre son Seigneur* (4).

Voilà à quels excès conduit l'abus d'une bonne santé ! Un cheval fort et vigoureux, qui obéit à la main, fait honneur au cavalier et le tire des plus mauvais pas ; mais s'il est vicieux, il l'entraîne malgré lui dans les précipices. De même, un corps robuste et

(1) Adhuc paululum et lapidabit me. (Exod. XVII, 4.)

(2) Cur eduxistis nos in desertum istud, ut occideretis omnem multitudinem fame ? (Exod. XVI, 3.)

(3) Sedit populus manducare, et bibere ; et surrexerunt ludere. (Exod. XXXII, 6.)

(4) Incrassatus est dilectus, et recalcitravit. (Deut. XXXII, 15.)

plein de santé, qui se laisse conduire par le frein de la raison, augmente le mérite de l'âme, et on peut le comparer au cheval dont il est parlé dans Job, qui s'élance à la rencontre de l'ennemi, traverse ses rangs et revient couvert du sang des vaincus (1); mais s'il n'est pas bien dompté, il précipite l'âme en toute sorte de vices.

L'intempérance porte un homme qui fait un dieu de son ventre à tous les excès. La violence de la passion du voluptueux pour les plaisirs sensuels, ou du joueur pour son divertissement favori est telle que si l'on veut s'opposer à leurs désordres, on se heurte à des murmures et à des emportements.

Mais le mal est beaucoup plus grand s'il s'agit de personnes riches et puissantes; car la santé, la richesse et la puissance réunies ouvrent la porte à tous les vices et ruinent souvent toutes les vertus : *Il y a trois choses*, dit le sage, *qui troublent le monde ; et il y en a une quatrième qu'on ne saurait supporter : un esclave sur un trône ; un fou qui est ivre ; une femme de mauvaise humeur*, *et une servante héritière de sa maîtresse* (2).

Quel est cet esclave roi, sinon le corps qui réduit l'âme à le servir ? Quel est ce fou enivré, sinon l'appétit brutal qui abuse de la nourriture et des boissons?

(1) In occursum pergit armatis, contemnit pavorem, nec cedit gladio... fervens et tremens sorbet terram. (Job. XXXIX, 21-24.)

(2) Per tria movetur terra ; et quartum non potest sustinere : per servum, cum regnaverit ; per stultum, cum saturatus fuerit cibo ; per odiosam mulierem cum fuerit in matrimonium assumpta ; et per ancillam, cum fuerit hæres dominæ suæ. (Prov. XXX, 22-23.)

Quelle est cette fâcheuse femme, sinon la concupiscence qui, loin d'obéir à l'esprit, ne lui donne nul repos qu'il n'ait accordé ce qu'elle réclame? Quelle est enfin cette servante héritière de sa maîtresse, sinon la chair qui, dans l'abondance de tous les biens, ne cherche qu'à satisfaire ses passions ?

Ces quatre choses troublent les consciences, mettent le désordre dans les familles et dans les Etats ; parce qu'elles renversent l'ordre établi par la Sagesse éternelle et qu'il n'est pas juste de donner le commandement à celui qui doit obéir, ni de nourrir dans les délices celui qui doit être mortifié par l'abstinence et le jeûne.

Prions donc la divine Miséricorde de corriger ce dérèglement et de ne pas permettre que la santé du corps, qui doit servir à pratiquer la vertu, devienne, par notre faute, l'instrument de toute sorte de vices.

§ I. — De l'utilité des maladies.

On ne peut assez admirer la sage conduite de la divine Providence. Sachant que plusieurs de ses élus sont tombés dans de grands désordres pour avoir fait un mauvais usage de leur santé, ou prévoyant que la santé sera pour certains une cause de perdition, Dieu envoie aux siens des maladies pour les préserver de ce malheur et leur faire mériter par la patience une infinité de grâces. La maladie dompte le corps, assujettit les passions, empêche l'appétit de dominer la raison : tandis que, comme le dit saint Grégoire, la chair qui n'est pas habituée à

souffrir ne peut résister à la tentation (1). Une passion criminelle est bien plus dangereuse que la fièvre ; donc celui qui en est l'esclave, ne saurait se plaindre d'une maladie qui aura la vertu d'amortir et d'éteindre le feu qui le consume.

Dieu disait à Job, au fort de ses douleurs : *Souvenez-vous de la guerre et ne parlez plus* (2). Vous dites peut-être : un corps abattu par la maladie est comme un cheval fatigué qui bronche à chaque pas et tombe enfin au beau milieu du chemin. Mais Dieu se sert de cette maladie pour empêcher l'âme de suivre la pente du vice et pour l'aiguillonner dans le chemin de la vertu. Souvenez-vous, dit saint Grégoire, que le prophète Balaam, ce méchant homme, étant monté sur une ânesse et allant maudire le peuple de Dieu, fut arrêté en chemin par l'ânesse elle-même, qui vit l'ange du Seigneur là menaçant, une épée nue à la main. Il eut beau la frapper avec un bâton ; loin d'avancer, elle lui serra fortement le pied contre le mur et enfin s'abattit sous lui. Balaam, abandonné de son ânesse et blessé au pied, frémissait de colère en se voyant contraint de demeurer là. Alors l'ange fit parler l'ânesse ; en même temps, il fit voir au prophète le danger extrême où il se trouvait. Balaam en fut si effrayé que, se prosternant aux pieds de l'ange, il consentit à faire tout ce qu'il lui ordonnerait (3).

Cela veut dire que, quand la chair souffre et que la douleur l'abat, elle soutient l'esprit, l'empêche de se porter au mal, corrige ses égarements et lui fait ouvrir

(1) Lib. XXXIII, c. VII.
(2) Memento belli, nec ultra addas loqui. (Job. XL, 27.)
(3) Num. XXII, 22-35 ; II Petr. II, 15-16.

les yeux ; enfin, voyant Dieu prêt à le châtier, le pécheur s'humilie devant cette majesté suprême et lui témoigne son sincère désir de quitter le mauvais chemin pour prendre le bon.

Les maladies produisent ordinairement le même effet que les jeûnes, les disciplines et les autres mortifications corporelles chez les personnes qui se portent bien. Mais elles opèrent d'une manière plus sûre et plus parfaite ; car la propre volonté n'y a aucune part, la vaine gloire aucune satisfaction ; et elles mortifient encore plus l'esprit que la chair.

Cependant, si de soi elles ne sont pas volontaires, elles le deviennent, en quelque sorte, par le moyen de la grâce, qui d'une chose nécessaire nous fait un sujet de mérite et qui fortifie tellement les saints dans leurs maladies, que souvent, non contents des douleurs que Dieu leur envoie, ils ont le courage d'y ajouter beaucoup de mortifications de leur choix.

La vie exemplaire que mena Job, pendant qu'il était riche et en parfaite santé, lui acquit beaucoup d'estime et de louanges. Mais le démon, dit saint Jean Chrysostome, ne faisait pas grand cas de sa vertu, parce qu'il le voyait dans l'abondance ; et lorsqu'il l'eut dépouillé de tous ses biens, il s'étonna peu encore des marques de patience héroïque qu'il donna dans sa pauvreté, parce que, tout pauvre qu'il était, il ne souffrait rien dans son corps ; mais lorsque, par la permission de Dieu, il l'eut affligé de cruelles douleurs *et couvert, de la tête aux pieds, d'horribles ulcères* (1),

(1) Egressus igitur Satan a facie Domini, percussit Job ab ulcere pessimo, a planta pedis usque ad verticem ejus, qui testâ saniem radebat, sedens in sterquilinio. (Job. II, 7.)

sans ébranler sa constance, il ne dit plus mot, se crut vaincu et n'osa plus attaquer un homme qui s'était montré aussi ferme dans l'adversité que dans la prospérité.

Et que faisait cet homme accablé de douleurs? *Il faisait sortir le pus de ses ulcères, en les frottant avec un morceau de pot cassé.* Il eût pu, sans doute, essuyer doucement ses plaies avec un linge; non, il les frotte rudement avec un morceau de pot cassé; ce qui fait voir que, loin de chercher à diminuer ses douleurs, il veut plutôt les augmenter. Aussi disait-il: *Qui m'obtiendra cette grâce du Seigneur, qu'ayant commencé à me châtier, il me broie entièrement; qu'il étende sa main sur moi, et que, s'il le faut, il me retranche du nombre des vivants* (1)? O admirable patience! O résignation héroïque! O heureuse affliction, qui sert à perfectionner la vertu!

Je ne m'étonne plus que saint Timothée, sujet à de fréquentes maladies et pressé d'une douleur d'estomac, ne bût que de l'eau (2), pour entretenir son mal plutôt que pour le guérir. Je ne m'étonne pas non plus que Dieu n'ait pas voulu délivrer saint Paul de l'aiguillon de la chair. Selon saint Augustin, cet aiguillon était une espèce de maladie, ou une douleur aiguë; et Notre-Seigneur semble l'insinuer par ces paroles: *La vertu s'accroît et se perfectionne dans l'infirmité* (3).

(1) Quis det ut veniat petitio mea, et quod expecto, tribuat mihi Deus? Et qui cœpit, ipse me conterat; solvat manum suam et succidat me? (Job. VI, 8-9.)

(2) Tim. V, 23.

(3) Virtus in infirmitate perficitur. (II Cor. XII, 9.) S. Aug. in Psalm. VI.

Il n'indique aucune vertu en particulier, pour nous faire entendre que dans la maladie, toutes les vertus sont pratiquées et qu'elles y trouvent leur perfection.

En effet, l'amour de Dieu s'y perfectionne, dans la proportion où l'amour-propre est mortifié ; la charité, en compatissant aux maux du prochain ; l'obéissance, en conformant sa volonté avec celle de Dieu ; la patience, en supportant avec joie les plus sensibles douleurs. En un mot, toutes les vertus morales, semblables à l'or, qui est épuré par le feu, acquièrent, par cette épreuve, d'autant plus d'éclat qu'elles ont de plus grands obstacles à surmonter.

En outre, combien la maladie est efficace pour purifier l'âme de tout ce qui peut l'exclure du ciel ! Croyez que, comme Lazare mérita par sa patience d'être porté par les Anges dans le sein d'Abraham, vous mériterez par de longues maladies, souffertes patiemment et vous tenant lieu de purgatoire, qu'au moment de votre mort, net de tout péché et quitte de toute dette, vous serez incontinent admis au ciel.

Si Dieu vous rend la santé, au moins vous retirerez de la maladie cet avantage que, dans les rechutes, vous saurez ce qu'il faut faire pour en profiter. Vous vous souviendrez du conseil si salutaire que Notre-Seigneur donna au paralytique de la piscine après l'avoir guéri : *Prenez votre lit et marchez* (1). Votre corps, en effet, est, selon saint Ambroise (2), comme le lit où l'âme repose ; de sorte que si l'âme éprouve quelque infirmité spirituelle, et se laisse emporter au

(1) Surge, tolle grabatum tuum et ambula. (Joan. III, 8.)
(2) Serm. 28 in id : Erant duo uno lecto.

vice par la nature corrompue, on peut dire que le corps l'entraîne et la fait aller au gré de ses passions brutales. Mais quand elle est bien portante, elle gouverne le corps ; elle le porte, pour ainsi parler ; elle le meut de telle sorte qu'il la suit partout.

Que veut donc dire le Sauveur par ces paroles : *Prenez votre lit et marchez ?* Il veut dire : Vous avez enduré avec beaucoup de patience de grandes souffrances, des maladies douloureuses et prolongées ; maintenant, je vous rends à la fois la santé du corps et celle de l'âme ; et je veux que l'âme ait un empire sur le corps, qu'ils agissent toujours de concert et, allant de vertu en vertu, arrivent au comble de la sainteté.

Toutefois, quelque sain que vous soyez, ne vous croyez pas hors de tout danger ; craignez la rechute ; vous pouvez encore abuser de la santé qui vous a été rendue, soit par la vertu du Sacrement des Malades, soit par un miracle ; n'oubliez jamais le dernier avertissement que Jésus donna au paralytique : *Vous voilà guéri. Gardez-vous bien de retomber dans le péché, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire* (1). Ecoutez encore ce que vous dit le sage, interprété par le grand saint Grégoire : *Ne sacrifiez pas votre honneur à des étrangers, et ne donnez pas vos années à un cruel ennemi : de peur que vos biens ne deviennent la proie de ces étrangers, que vos travaux ne servent qu'à les enrichir et que, sur le point de mourir, vous ne gemissiez d'avoir consumé inutilement toutes les forces*

(1) Ecce sanus factus es ; jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat. (Joan. v, 13.)

de votre corps (1). C'est-à-dire : Ne dégénérez pas jusqu'à devenir l'esclave de vos ennemis et de Satan, leur capitaine. Si Dieu vous donne des forces pour travailler, il n'est pas juste que des étrangers vous dérobent les fruits de vos labeurs ; et que ceux-ci, au lieu de vous enrichir, vous méritent l'enfer, où en punition de l'abus que vous aurez fait de votre santé et de vos forces, vous serez éternellement tourmenté.

§ II. — Comment les saints ont supporté les maladies.

La toute-puissance de Dieu fait dans les saints quelque chose d'admirable, lorsqu'elle les éprouve par la maladie. Car souvent elle les fortifie de telle sorte que tout malades et languissants qu'ils soient, ils ne laissent pas de travailler à la gloire de Dieu. C'est en ce sens qu'on peut prendre ces paroles de saint Paul : *Je ne suis jamais plus fort que dans mes infirmités* (2) ; parce que la grâce soutient ma faiblesse et supplée aux forces défaillantes du corps par la vigueur de l'esprit.

Qui n'est pas surpris des grandes choses qu'ont exécutées certains saints, tout infirmes qu'ils fussent ? Un saint Grégoire, par exemple, que l'Eglise loue en ces termes : Les choses qu'il a dites, faites, écrites ou

(1) Ne des alienis honorem tuum et annos tuos crudeli, ne forte impleantur extranei viribus tuis ; et labores tui sint in domo aliena ; et gemas in novissimis, quando consumpseris carnes tuas et corpus tuum. (Prov. v, 9-11.) (S. Greg. in admonitione 13a.)

(2) Cum enim infirmor, tunc potens sum. (II Cor. xii, 10.)

ordonnées, sont d'autant plus admirables, qu'il avait une mauvaise santé et souffrait continuellement de violentes douleurs (1). Saint Bernard, saint François, sainte Claire, sainte Catherine de Sienne et beaucoup d'autres ont également été conduits par des voies admirables, Dieu leur apprenant à agir et à souffrir en même temps, de sorte qu'ils se servaient aussi bien de la maladie que de la santé, pour acquérir la perfection. Parfois, il permettait que la maladie augmentât, afin d'accroître leurs mérites ; parfois il en diminuait l'intensité, pour qu'ils fussent capables de travailler davantage.

L'apôtre saint Paul souhaitait d'être conduit ainsi, lorsqu'il écrivait aux Corinthiens : *Faisons voir, en toute occasion, que nous sommes de fidèles ministres de Dieu, par une grande patience dans les tribulations, la pauvreté, l'oppression, les tourments, les prisons, les séditions, les travaux, les veilles et les jeûnes... employons, avec le secours de Dieu, les armes de la justice pour combattre à droite et à gauche, soit qu'on nous honore, soit qu'on nous méprise* (2). La droite et la gauche, ce n'est pas seulement l'honneur et l'opprobre ; mais aussi la santé et la maladie, la force et la faiblesse : parce qu'il n'est pas d'état où le soldat de

(1) Admirabilia sunt quæ dixit, fecit, scripsit, decrevit, præsertim infirma semper et ægra valetudine. (Breviar. lect. VIª.)

(2) Sed in omnibus exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros, in multa patientia, in tribulationibus, in necessitatibus, in angustiis, in plagis, in carceribus, in seditionibus, in laboribus, in vigiliis, in jejuniis;... in virtute Dei, per arma justitiæ a dextris et a sinistris ; per gloriam et ignobilitatem. (II Cor. VI, 4-7.)

Jésus-Christ, qui aspire à la perfection, ne doive être prêt à signaler son courage.

Nous voyons maintenant pourquoi Dieu afflige les justes de grandes et douloureuses maladies. Saint Jean Chrysostome nous en dit le motif, à l'occasion de Timothée, ce disciple de saint Paul qui, malgré ses infirmités presque continuelles, ne cessait pas de travailler à la propagation de l'Evangile. Ce qui est surprenant, dit-il, c'est que le disciple ne demandait pas à son maître de lui rendre la santé, comme il la rendait à tant d'autres ; et que le maître, qui guérissait tous ceux qu'on lui présentait, ne songeait point à guérir son cher disciple ; mais sachant qu'il ne buvait que de l'eau, il lui ordonnait pour tout remède d'y mêler un peu de vin, à cause de la faiblesse de son estomac. Ils savaient bien l'un et l'autre que les maladies ne viennent pas sans l'ordre de la Providence et ils s'y soumettaient avec plaisir. Saint Chrysostome indique alors huit raisons pour lesquelles Dieu exerce par des maladies la patience des plus grands saints, comme saint Paul et saint Timothée.

Tout d'abord, c'est afin qu'ils ne s'enorgueillissent pas à cause des grandes choses que Dieu opère par leur ministère, mais que, convaincus de leur faiblesse, ils s'humilient et s'anéantissent devant le Seigneur.

En second lieu, c'est afin que tous ceux qui sont témoins de leurs actions héroïques et de leurs miracles, voient qu'ils sont de la même nature que les autres hommes, puisqu'ils sont sujets aux infirmités de tous ; et qu'ils rendent gloire à Dieu pour les choses extraordinaires qu'ils aperçoivent.

Troisièmement, Dieu veut faire voir quelle est l'efficace de sa grâce, qui par de si faibles instruments opère tant de merveilles, en suppléant à ce qui leur manque de force.

Quatrièmement, c'est afin que le monde voie avec admiration la patience de ces hommes généreux et la pureté avec laquelle ils servent Dieu ; ils le servent en effet sans consolation pour eux-mêmes, parce que Dieu étant ce qu'il est, mérite d'être aimé et servi, quelque rigoureux qu'il paraisse.

Cinquièmement, c'est afin de nous faire considérer les couronnes magnifiques qu'il réserve à ses saints dans le ciel, et la gloire dont il les récompensera à la fin des siècles. Car au dernier jour qui sera celui de la résurrection générale, il fera revivre leurs corps et il les leur rendra, non plus sujets aux infirmités de la vie présente, mais glorieux, immortels et impassibles. Il leur donnera alors justement des marques insignes de sa douceur et de sa bonté, puisque, en ce monde, il n'aura, le plus souvent, payé leurs services que par des croix. Quel maître renvoie, sans les payer, les ouvriers qui ont travaillé à sa vigne ou à sa maison et ont achevé l'ouvrage qui leur avait été confié ?

Sixièmement, l'exemple des saints nous console, lorsque nous tombons dans des infirmités semblables aux leurs ; la pensée de la récompense qu'ils ont reçue après une vie pleine de croix, et qui nous attend nous-mêmes, nous excite à imiter leur patience.

Septièmement, Dieu veut que lorsqu'on nous propose pour modèdes saint Paul, saint Timothée, ou quelque autre saint, nous nous souvenions qu'ils

étaient des hommes sujets aux mêmes faiblesses que nous ; et que, si nous participons à leurs souffrances, nous aurons part à leurs mérites et à leur couronne. Voilà pourquoi saint Jacques nous exhortant à imiter la foi et la ferveur d'Elie dans l'oraison, dit *qu'il était semblable à nous, passible comme nous* (1) ; c'est-à-dire qu'il n'était, lui aussi, nullement exempt des misères de cette vie : et que néanmoins, par sa prière, il faisait tomber la pluie du ciel et il l'empêchait de tomber. Salomon disait de lui-même : *Je suis en vérité, moi aussi, un homme mortel, semblable à tous les hommes* ; j'ai été conçu, je suis né, j'ai pleuré, j'ai passé ma première enfance comme eux ; et cependant *je n'ai pas plutôt demandé à Dieu l'esprit de sagesse que j'ai obtenu ce don infiniment plus précieux que tous les trésors de la terre* (2). Ce sage prince voulait nous apprendre qu'étant hommes comme lui, nous pouvons espérer de la bonté de Dieu la même grâce, si nous nous en rendons dignes comme lui.

En dernier lieu, Dieu afflige les justes par de graves maladies pour leur apprendre qui l'on doit appeler heureux ou malheureux sur la terre ; pour leur montrer que le vrai bonheur ne réside ni dans la santé, ni dans les honneurs, ni dans les richesses, mais dans les solides vertus ; et que le vrai malheur ne consiste ni dans la maladie, ni dans les opprobres, ni dans la pauvreté, mais dans le péché et les vices. De sorte

(1) Elias homo erat similis nobis, passibilis. (Jac. v, 17.)

(2) Sum quidem et ego mortalis homo, similis omnibus... et invocavi et venit in me spiritus sapientiæ ; et præposui illam regnis et sedibus ; et divitias nihil esse duxi in comparatione illius. (Sap. vii, 1-7.)

que les hommes sains et les riches sont malheureux, s'ils sont vicieux; que les malades et les pauvres sont heureux, s'ils sont vertueux; et qu'il n'y a enfin rien de plus souhaitable à un chrétien que les souffrances.

L'effet des souffrances, dit saint Paul, *est la patience; par la patience la vertu s'éprouve; l'épreuve est suivie de l'espérance ; et l'espérance n'est jamais trompée, parce que l'amour de Dieu, que le Saint-Esprit répand dans le cœur de ceux qui souffrent, les remplit de consolation et de joie* (1). Et le même apôtre *se réjouissait de ses propres infirmités* (2), dans la pensée qu'elles produiraient et conserveraient en lui la vertu de Jésus-Christ.

De là, chez les justes, certaines plaintes causées par une sainte jalousie que l'amour de la perfection leur inspire. Ceux qui se portent bien, envient à ceux qui sont malades les nombreux mérites qu'ils acquièrent en souffrant; ils croient avoir trop peu de vertu pour supporter de semblables épreuves et, honteux de ce que Dieu les épargne, ils s'en prennent à eux-mêmes ; et pour se dédommager, ils se consument de travaux et de pénitences.

D'autre part, les malades envient à ceux qui jouissent d'une bonne santé, les grandes actions par lesquelles ils procurent la gloire de Dieu et le bien de l'Eglise. Ils regardent leurs infirmités comme des châtiments du ciel, Dieu les leur envoyant parce qu'ils

(1) Scientes quod tribulatio patientiam operatur ; patientia autem probationem ; probatio vero spem ; spes autem non confundit ; quia charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per spiritum sanctum. (Rom. v, 3 5.)

(2) Gaudemus autem quod nos infirmi sumus. (II Cor. xiii, 9.)

abuseraient de la santé. Ils ne se plaignent jamais de ce qu'ils souffrent et rien ne leur fait plus de peine que l'incommodité et les fatigues qu'ils occasionnent à ceux qui les servent. S'ils sont religieux, ils voudraient pouvoir jeûner, veiller, pratiquer, en général, tous les exercices de la religion, comme leurs frères, sans s'exempter des charges communes. En même temps, ils savent profiter de la maladie, en s'en faisant un sujet d'humilité et de patience, se persuadant que Dieu les veut en cet état et qu'ils ne peuvent rien faire de mieux que de se soumettre aux ordres de la Providence divine. En effet, de même que *Jacob, sur le point de mourir, s'inclina devant le bâton de commandement de Joseph* (1) ; de même, chacun doit adorer la souveraine puissance de Dieu et jusque dans les maladies, ne souhaiter que l'accomplissement de sa volonté, puisqu'il ne veut rien qui ne soit pour le bien de ses élus.

(1) Fide Jacob, moriens, singulos filiorum Joseph benedixit, e adoravit fastigium virgæ ejus. (Hebr. XI, 21.)

CHAPITRE II

Les maladies servent à obtenir de Dieu le don d'oraison. — Modes d'oraison propres aux malades. Actes héroïques que les malades peuvent pratiquer.

Un des plus grands biens que la maladie nous procure, c'est la science de la prière. Dieu veut, en effet, nous communiquer le don d'oraison par cette voie, puisqu'il nous donne ordinairement, durant la maladie, les deux connaissances qui en sont le principal fondement. L'une est celle de nos péchés et de nos misères ; l'autre, celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le seul qui puisse nous remettre nos péchés, et nous délivrer de nos misères.

Nous lisons dans l'Ecriture que *le fiel d'un poisson* rendit la vue à Tobie (1) ; de même, il y a peu de personnes auxquelles l'amertume de la maladie n'ouvre les yeux. Le malade voit que Dieu le punit et qu'il a mérité ce châtiment. Il considère que la vie est courte et pleine de douleurs, que la mort approche et que, dans peu, il sera jugé et peut-être condamné au feu éternel. Il voit aussi que sa guérison viendra

(1) Tunc sumens Tobias de felle piscis, linivit oculos patris sui. (Tob. xi, 13-15.)

de Dieu, qui a entre les mains la santé et la maladie, la vie et la mort.

Ces pensées produisent des sentiments d'humilité et de componction, et une crainte salutaire, qui oblige l'âme à revenir promptement à Dieu comme au souverain médecin des corps et des âmes.

Quelque impie et orgueilleux que fut Antiochus, la maladie mortelle dont Dieu le frappa, le fit rentrer en lui-même. Il commença à reconnaître qu'il était homme comme les autres et que le ciel le punissait à cause des cruautés inouïes qu'il avait exercées, par lui-même et par ses ministres à Jérusalem. Il avoua enfin qu'il y avait au-dessus de lui un Dieu tout-puissant, et l'excès de la douleur lui arracha ces mémorables paroles : *Il est juste de se soumettre à Dieu ; un homme mortel ne doit pas s'égaler à Dieu* (1). Pénétré de ce sentiment, il implora la miséricorde divine ; mais la prière d'un pécheur aussi endurci ne fut pas exaucée, parce qu'il appréhendait moins la mort de l'âme que celle du corps et qu'il souhaitait beaucoup plus la guérison de son mal, que le pardon de ses crimes.

Le roi Ezéchias, malade à l'extrémité, apprit bien mieux comment il devait prier. Connaissant le danger où il était, il fit de son lit un oratoire ; pour être moins distrait, *s'étant tourné vers la muraille, il se*

(1) Sed qui universa conspicit, Dominus Deus Israel, percussit eum insanabili et invisibili plaga... Hinc igitur cœpit, ex gravi superbia deductus, ad agnitionem sui venire, divina admonitus plaga. Et cum nec ipse jam fœtorem suum ferre posset, ita ait : Justum est subditum esse Deo, et mortalem non paria Deo sentire. (II Mach. IX, 5-11.)

mit à prier avec tant d'humilité, de confiance et de ferveur, que Dieu, fléchi par ses larmes, révoqua l'arrêt de mort prononcé contre lui, le guérit entièrement, lui promit encore quinze ans de vie et confirma sa promesse par un miracle inouï, *qui fut de faire retourner l'ombre du soleil de dix lignes en arrière sur le cadran d'Achaz* (1). Tant il est vrai que la maladie apprend aux justes l'exercice de l'oraison et les fait recourir à Dieu pour en obtenir ce qui leur est le plus convenable. *La prière faite avec foi*, dit saint Jacques, *sauve le malade* (2). Elle le sauve, parce que, par son moyen, le malade obtient, non seulement ce qu'il demande, mais bien plus qu'il ne demande ; parce que Dieu a toujours pitié d'une âme affligée, qui met sa confiance en lui et le supplie les larmes aux yeux.

La prière du saint roi Ezéchias ne fut pas une aspiration légère et d'un moment vers Dieu. Il témoigna lui-même que, dans le fort de son mal, *il poussait des cris comme le petit de l'hirondelle et qu'il méditait comme la colombe*, c'est-à-dire en gémissant ; surtout, lorsque, plein des sentiments d'une véritable pénitence, *il repassait avec amertume en son esprit toutes les années de sa vie* (3). *Alors, il levait les yeux*

(1) Qui convertit faciem suam ad parietem et oravit Dominum, dicens : Obsecro, Domine, memento, quæso, quomodo ambulaverim coram te in veritate, et in corde perfecto, et quod placitum est coram te. fecerim. Flevit itaque Ezechias fletu magno... Invocavit itaque Isaïas Dominum et reduxit umbram per lineas, quibus jam descenderat in horologio Achaz, retrorsum decem gradibus. (IV Reg xx, 2-11.) (Cf. Is. xxxviii, 1-8.)

(2) Et oratio fidei salvabit infirmum. (Jac. v, 15.)

(3) Sicut pullus hirundinis, sic clamabo ; meditabor ut co-

au ciel et il les y tenait attachés *jusqu'à en avoir la vue affaiblie. Seigneur*, s'écriait-il, *je souffre violence, répondez pour moi ;* le mal me presse ; je suis à l'extrémité, venez promptement à mon secours et guérissez-moi.

Dieu écouta sa prière et le secourut. Quand et comment ? O prodigieux excès de la bonté divine ! O merveilleuse efficacité de l'oraison que Dieu lui même inspire aux malades ! Le prophète Isaïe, qui venait de l'avertir de se préparer à la mort, était à peine sorti de la chambre, que le Seigneur lui commanda de retourner sur ses pas, pour l'assurer de sa part qu'il allait être guéri.

Le mouvement rétrograde du soleil ne fut pas seulement, pour Ezéchias, un signe du recouvrement de sa santé, mais encore un présage de l'Incarnation du Verbe, qui devait naître de sa race. Pour cela, en effet, le Verbe devait non seulement s'abaisser au-dessous des neuf chœurs des Anges, mais descendre encore un degré plus bas ; c'est-à-dire se faire homme, afin de guérir toutes les infirmités des hommes, selon ces paroles : *L'Esprit du Seigneur m'a consacré par son onction.; il m'a envoyé pour annoncer l'Évangile aux pauvres ; pour guérir ceux qui ont le cœur brisé de douleur, consoler ceux qui pleurent, et changer leur tristesse en joie* (1).

lumba. Attenuati sunt oculi mei, suspicientes in excelsum. Domine, vim patior, responde pro me... Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ. (Is. XXXVIII, 14-16.)

(1) Spiritus Domini super me, eo quod unxerit Dominus me : ad annuntiandum mansuetis misit me, ut mederer contritis corde... ut consolarer omnes lugentes ; ut ponerem lugentibus Sion oleum gaudii pro luctu. (Is. LXI, 1-3.)

C'est avec raison que le sage dit : *Mon fils, gardez-vous bien de vous négliger et de vous décourager dans vos maladies ; mais adressez-vous au Seigneur et il vous guérira* (1). Comme s'il disait : Quand vous êtes malade, ne vous abandonnez pas à la tristesse, ne perdez pas confiance, ne vous laissez pas mourir, faute de remèdes ; mais sachez que Dieu vous envoie la maladie pour vous obliger à prier ; et que si votre prière est humble et fervente, vous en obtiendrez bientôt l'effet.

§ I. — De l'oraison extraordinaire et de l'oraison ordinaire que peuvent faire les malades.

Certains pensent qu'il est difficile de prier, quand on est malade, parce que *le corps, prêt à se corrompre, appesantit l'âme ;* et que les douleurs violentes occupent toute l'attention de l'esprit, ou étouffent les bons sentiments du cœur. Il est donc important de dire comment on peut prier avec profit et sans peine dans les maladies.

Il faut d'abord savoir qu'il y a deux sortes d'oraison mentale ; l'une ordinaire et commune, l'autre extraordinaire, qui dépend peu de notre industrie et où la grâce fait presque tout . Dans celles-ci, Dieu fait voir les mystères de la foi comme peints dans un tableau, ou comme écrits dans un livre. Il nous parle alors comme un Maître, qui instruit en particulier ses disciples ; ou comme un ami, qui s'entretient

(1) Fili, in tua infirmitate ne despicias teipsum ; sed ora Dominum et ipse curabit te. (Eccli. XXXVIII, 9.)

familièrement et confidemment avec ses amis ; sans que nous ayons besoin de faire autre chose que de contempler, ou de lire, ou d'entendre avec un extrême plaisir, ce qu'il nous montre ou ce qu'il nous enseigne. Il favorise quelques-uns de ses plus fidèles serviteurs de cette sorte d'oraison dans de longues et douloureuses maladies, pour trois raisons :

1° Parce qu'ils en ont plus besoin que jamais, étant alors dans une extrême faiblesse et hors d'état de s'appliquer à la méditation ; 2° parce qu'ils y sont mieux disposés ; leur chair étant, en effet, plus mortifiée et mieux soumise à l'esprit, ils sont plus détachés de la terre, et sentent vivement la nécessité de s'attacher à Dieu seul ; 3° parce que Dieu se comporte alors envers eux comme un véritable ami. Or les amis se visitent et se consolent mutuellement, quand l'un d'eux est malade. Celui qui se porte bien, rend à l'autre tous les services possibles ; il ne le quitte ni jour ni nuit ; il le soulage en tout ce qu'il peut ; il a soin que rien ne lui manque.

Dieu n'a pas moins de tendresse pour ceux qu'il aime, il ne peut les voir souffrir qu'il ne soit touché de compassion ; il les visite dans le besoin ; il se tient auprès d'eux, les réjouit intérieurement par une abondance de lumières et de consolations spirituelles ; et l'on peut appliquer à chacun d'eux ces paroles du Prophète : *Le Seigneur l'assistera, quand il sera au lit de la mort.* Oui, Seigneur, *durant toute sa maladie vous remuerez vous-même son lit* (1), pour le

(1) Dominus opem ferat illi super lectum doloris ejus ; universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus. (Ps. XL, 3.)

soulager ; vous serez toujours avec lui pour le soutenir et le consoler dans ses douleurs ; vous lui tiendrez lieu d'infirmier charitable, et à peine sentira-t-il la violence de son mal.

De même, en effet, qu'un malade ne songe qu'à reposer doucement dans un bon lit ; ainsi celui à qui l'Esprit-Saint communique le don d'oraison extraordinaire, est tout occupé à recevoir et à goûter les douceurs que le ciel répand dans son âme ; et c'est ce que le grand saint Denys appelle recevoir les impressions divines. Heureuse l'âme à qui Dieu se fait sentir de la sorte ; car ces divines impressions l'aident merveilleusement à supporter avec joie les misères de cette vie.

Bien que l'on ne puisse pas absolument mériter cette grâce, on peut se disposer à l'obtenir par la patience, la résignation et les autres vertus propres à son état ; surtout par l'exercice de l'oraison ordinaire, dont tout le monde est capable.

Quelque incommodé que l'on soit en effet par la maladie, il faut tâcher de pratiquer cette oraison commune, et un malade peut le faire de plusieurs manières. Ce ne sera pas par des réflexions longues et pénibles, mais par des sentiments tendres et affectueux, par des actes de vertu fondés sur la connaissance et le souvenir de certaines vérités de la foi, qu'il aura lues ou méditées autrefois, ou qu'il se fera lire, s'il ne peut les lire lui-même. Il en tirera de puissants motifs de dévotion et de confiance en Notre-Seigneur, avec lequel il s'entretiendra amoureusement et auquel il demandera les grâces qu'il croira lui être les plus nécessaires. Il se le représentera,

tantôt assis sur son trône, dans le ciel ; tantôt attaché à la croix ; tantôt debout, auprès de lui, puisque, étant effectivement partout par sa divinité, Jésus-Christ voit ce qu'il fait et ce qu'il souffre ; et qu'il est là présent pour le secourir.

De son lit, le malade s'adressera à Jésus mourant sur le Calvaire ; ou bien il lui parlera comme à un ami, qui est à son chevet et l'assiste toujours. Mais ces aspirations doivent être courtes : Dieu sait tout : un seul mot lui dit les sentiments de notre cœur ; et il fait cent fois plus de cas d'un bon désir que d'un long discours.

Aussi les oraisons qu'on nomme *jaculatoires*, conviennent au temps de la maladie. Ce sont comme des traits enflammés, qui, partant du cœur, percent le ciel et vont jusqu'au tribunal de Dieu. Elles sont toujours écoutées, parce qu'elles viennent d'un homme infirme, pénitent, humilié, qui prie avec foi, confiance et amour ; et ces trois vertus théologales sont celles qui donnent le plus de force, d'activité, d'élan et d'efficacité à l'oraison. Les saintes Ecritures nous en fournissent d'excellents modèles ; nous y allons recourir.

§ II. — De quelques manières de prier, qui consistent dans des sentiments affectueux.

En premier lieu, on peut regarder Notre-Seigneur comme loin de nous, parce qu'il semble effectivement nous délaisser dans la maladie, pour éprouver notre fidélité et notre confiance. Mais il ne faut pas cesser

de l'invoquer, de lui représenter nos misères et les motifs que nous avons d'implorer avec confiance sa miséricorde.

C'est ce que firent Marthe et Marie, lorsque leur frère Lazare tomba malade en l'absence du Sauveur. Elles lui envoyèrent dire : *Celui que vous aimez est malade* (1). Cette prière, à la vérité, convient proprement aux justes, qui ont tout sujet de croire que Dieu les aime ; mais elle convient aussi aux pécheurs qui regrettent sincèrement leurs offenses, puisque Dieu les a tant aimés qu'il s'est fait homme et est mort pour eux ; et que, selon saint Augustin, il n'y eût point eu de justes, s'il n'eût aimé les pécheurs.

Ayez donc confiance en la bonté infinie de cet aimable Sauveur ; et joignant Marthe à Marie, c'est-à-dire l'espérance à la charité, faites-lui dire, avec une humble soumission, par ces deux vertus qui lui sont si agréables et ont tant d'accès auprès de lui : *Celui que vous aimez, est malade.* Je ne vous demande pas de me guérir ; je vous demande seulement que vous me montriez que vous m'aimez ; car je suis sûr que vous n'abandonnez pas ceux que vous aimez. Donnez-moi ce qui me convient le mieux ; vous me le donnerez sans doute, puisque tout ce qui me vient de votre part, me vient de votre amour pour moi. C'est par amour, que vous m'avez tiré du néant, donné un corps et une âme ; mais voici, ô mon Dieu, que ce corps, l'ouvrage de vos mains, est épuisé de forces, languissant et près de la mort. Si vous voulez, vous lui rendrez la santé, afin qu'il l'emploie à vous servir.

(1) Ecce quem amas, infirmatur. (Joan. xi, 3.)

Si le malade est dans une telle sécheresse qu'il soit incapable de ces sentiments affectueux, il pourra faire la prière du Centurion, dont le serviteur était dangereusement malade. N'osant pas aller lui-même trouver le Sauveur, le Centurion lui envoya quelques-uns de ses amis, pour lui dire de sa part : *Seigneur, mon serviteur est atteint d'une paralysie et souffre cruellement. Je ne suis pas digne que vous entriez dans ma demeure, mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri* (1). Les anciens du peuple intercédèrent pour lui : *Seigneur*, disaient-ils, *cet homme mérite que vous lui accordiez sa demande, car*, tout étranger qu'il soit, *il aime notre nation et il nous a même fait bâtir une synagogue* (2).

Que signifie ce serviteur si cher au Centurion ? C'est le corps assujetti à l'esprit. Car de même que le Centurion avait des soldats et des serviteurs toujours prêts à exécuter ses ordres ; ainsi l'esprit a toutes les puissances et les sens du corps sous sa domination. Si le corps est malade, il en a d'autant plus soin qu'il en dépend pour ses fonctions extérieures ; il aime ce serviteur ; il en ressent les maux, comme les siens propres ; et la compassion, jointe au besoin qu'il en a, le fait recourir à Notre-Seigneur, comme à celui

(1) Cum autem introisset Capharnaum, accessit ad eum Centurio, rogans eum et dicens : Domine, puer meus jacet in domo paralyticus et male torquetur... Non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo et sanabitur puer meus. (Matt. VIII, 6-8.)

(2) At illi (Seniores Judæorum) cum venissent ad Jesum, rogabant eum sollicite, dicentes ei : Quia dignus est ut hoc illi præstes ; diligit enim gentem nostram et synagogam ipse ædificavit nobis. (Luc. VII, 4-5.)

qui peut le guérir. Mais se jugeant indigne de paraître devant ce souverain Médecin, il emploie auprès de lui des intercesseurs ; ce sont les pauvres qu'il a secourus, les bonnes œuvres qu'il a faites ; selon cette parole : *Mettez votre aumône dans le sein du pauvre et elle priera pour vous délivrer de tout mal* (1).

Si le malade n'a pas fait jusqu'alors de bonnes œuvres qui puissent soutenir sa prière, qu'il se hâte d'en faire ; et que, s'appuyant beaucoup plus sur la libéralité et la toute-puissance de Dieu que sur ses mérites, il lui dise : « Ce corps, dont vous m'avez établi le maître, souffre de grandes douleurs. Je ne mérite pas que vous veniez me visiter, ni que vous me fassiez de grandes grâces ; vous savez ce qui m'est le plus utile : dites seulement une parole et vous ferez tout ce que vous voudrez. Quelque empire que j'aie sur lui, il est à vous plus qu'à moi ; vous l'avez créé pour vous servir ; rendez-lui sa première vigueur, sans laquelle il ne peut remplir sa fin. »

On peut ensuite passer à une seconde sorte d'oraison. Elle consiste à faire des actes de résignation sur toutes les incommodités et sur les divers accidents de la maladie. D'une part, il est vrai, on concède quelque chose à la faiblesse de la chair ; mais de l'autre, on s'abandonne à la volonté divine, au point de la préférer à la sienne et à tous les biens du monde.

Notre-Seigneur pratiqua excellemment cette oraison au jardin des Oliviers. Il se représenta sa passion comme un calice qu'il devait boire ; c'est-à-dire

(1) Conclude eleemosynam in corde pauperis, et hæc pro te exorabit ab omni malo. (Eccli. XXIX, 15.)

comme un vase large et profond, rempli de toutes les amertumes de ses souffrances, depuis sa saisie au jardin jusqu'à sa mort. A cette vue, il se prosterna la face contre terre ; et avec tout le respect, toute la confiance, toute la soumission possibles, il pria ainsi : *Mon Père*, *faites*, *s'il se peut*, *que ce calice s'éloigne de moi ; cependant*, *que votre volonté s'accomplisse et non pas la mienne* ; et ensuite : *Mon Père, s'il faut nécessairement que je boive ce calice*, *que votre volonté soit faite* (1) !

Un malade peut aussi regarder sa maladie comme un calice très amer, qui contient tout ce qu'elle aura de fâcheux : maux de tête, frissons, ardeurs de la fièvre, soif, dégoûts, lassitudes, importunités des soins et des remèdes ; et envisageant toutes ces choses à la fois, il s'adressera au Père éternel en se prosternant en esprit devant lui ; et lui dira avec beaucoup de confiance, de résignation et d'amour : « Père charitable, faites, s'il se peut, que ce calice s'éloigne de moi ; ne permettez pas que cette maladie aille à la mort. Cependant que votre volonté s'accomplisse plutôt que la mienne.» Et encore : « Père souverainement aimable, s'il faut que je boive ce calice, si vous le voulez, votre volonté m'est plus chère que la mienne ; qu'elle s'accomplisse, c'est tout ce que je désire.»

Il peut répéter les mêmes paroles toutes les fois qu'il est obligé de boire dans ce calice ; de prendre

(1) Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste ! Verumtamen, non sicut ego volo, sed sicut tu ...

Pater mi, si non potest hic calix transire nisi bibam illum, fiat voluntas tua. (Matt. xxvi, 39-42.)

une médecine amère, de subir une opération douloureuse ou les ardeurs de la fièvre, etc... Si ces douleurs augmentent, il doit faire de plus grands efforts pour ne pas succomber ; redoubler ses prières, à l'exemple de Jésus-Christ, qui, *étant réduit à l'agonie, prolongea son instante prière* (1).

Toutefois, ce calice peut être pris de deux manières : avec un mélange de consolations sensibles qui en tempèrent l'amertume, au point, parfois, de la changer en douceur ; ou bien sans aucunes délices spirituelles ; et c'est ainsi qu'il fut présenté au Sauveur. Le malade doit être prêt à tout et s'offrir même généreusement, comme le Sauveur, à boire le calice malgré toute son amertume ; parce que sa résignation est ainsi plus héroïque et plus méritoire. S'il a besoin de quelque adoucissement à ses souffrances, plus il montrera de conformité à la volonté divine, plus Dieu le consolera et le soulagera. Il se comportera envers lui, comme envers Abraham. Voyant le saint patriarche résolu à immoler Isaac, qui était son fils unique et toute sa joie, il lui commanda de sacrifier un bélier en place de ce fils si cher (2) Que le malade offre donc en holocauste au Seigneur toute la joie de son âme ; qu'il soit prêt à en supporter patiemment la privation, et il verra par expérience que Dieu ne veut point la mort d Isaac, qu'il veut le lui conserver au contraire ; et s'il laisse le corps dans la souffrance, il fera jouir l esprit d'une paix profonde.

Mais le Seigneur veut, comme marque d'un parfait

(1) Et factus in agonia, prolixius orabat. (Luc. XXII, 43.)
(2 Gen. XXII, 12.

amour, que le malade pousse la vertu de patience jusqu'à souffrir gaîment et avec une sorte de plaisir. Pour cela, le malade doit se servir d'une autre manière de prier, qui consiste en des marques de reconnaissance, des actions de grâces, non seulement pour les divers bienfaits qu'il a reçus de la divine Bonté, mais pour cette maladie elle-même, qu'il doit compter comme une faveur, car elle peut lui être effectivement aussi avantageuse que la santé.

Il dira avec le Prophète : *Que rendrai-je à Dieu pour tous les biens qu'il m'a faits ? Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur* (1). Ce calice salutaire et amer tout à la fois, c'est la maladie, avec tous les accidents qui en sont inséparables. On le nomme avec raison *le calice du salut*, parce qu'il nous est ordonné pour notre bien spirituel et qu'en mortifiant le corps, il sauve l'âme.

Que pouvons-nous donc rendre au Seigneur pour tous ses dons ? Ces dons mêmes ; et s'il veut nous les ôter, soit pour nous éprouver, soit pour nous punir, nous nous abandonnons pour tout à sa Providence. Nous lui offrirons aussi toutes les souffrances que nous endurons ; et parce qu'il est selon son bon plaisir que nous soyons affligés, nous recevrons l'affliction, non seulement avec patience, mais encore avec joie. Nous penserons que c'est lui-même qui nous présente le calice ; et persuadé qu'il nous aime et veut nous sauver, nous le prendrons de sa main ;

(1) Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ? Calicem salutaris accipiam et nomen Domini invocabo. (Ps. cxv.)

nous le boirons tout entier, avec la même avidité que des gens pressés de la soif boivent les plus agréables liqueurs ; et à chaque goutte que nous en boirons, nous dirons : Que Dieu soit béni ! Ou avec Job : *Si nous avons reçu des biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas des maux ? Le Seigneur nous avait donné la santé ; le Seigneur nous l'a ôtée. Ce qu'il a voulu est arrivé : que son nom soit béni* (1).

C'est le propre des enfants de Dieu de louer ainsi le Seigneur dans leurs maladies. Il est aisé de lui rendre grâces, lorsque l'on est en bonne santé et que toutes choses réussissent. David disait d'un méchant homme : *Il vous louera lorsque vous lui ferez du bien* ; quant à lui, il s'écriait avec tous les justes : *Je bénirai Dieu en tout temps ; sa louange sera toujours sur mes lèvres* (2), et son amour dans mon cœur ; et en effet, en tout temps, Dieu nous envoie ce qu'il juge le plus propre à notre bien.

Un cinquième moyen de s'entretenir avec Dieu consiste à faire des actes d'humilité. La matière est ample. La maladie et tout ce qui l'accompagne nous portent à nous humilier. On peut dire à un malade ces paroles adressées à Israël par le prophète Michée : *Tu portes en toi-même la cause de ton humiliation* (3). La faiblesse, les douleurs, les remèdes, les inquié-

(1) Si bona suscepimus de manu Dei, mala quare non suscipiamus ? (Job. II, 10.) Dominus dedit, Dominus abstulit ; sicut Domino placuit, ita factum est : sit nomen Domini benedictum. (Job. I, 21.)

(2) Benedicam Dominum in omni tempore ; semper laus ejus in ore meo. (Ps. XXXIII.)

(3) Et humilatio tua in medio tui. (Mich. VI, 14.)

tudes, les frayeurs de la mort, etc., tout conspire à l'humilier, mais tout cela aussi peut lui servir de matière d'oraison. Il dira avec le Psalmiste : *Seigneur, ayez pitié de moi, parce que je suis infirme ; guérissez-moi parce que mes os sont ébranlés et que mon âme est profondément troublée. Mais vous, Seigneur, jusques à quand* (1) ? Que veut dire le Prophète par ces mots : *Jusques à quand ?* N'exprimant pas tout ce qu'il pensait, il laissait cependant deviner les sentiments de son cœur ; il voulait dire : « Jusqu'à quand, ô mon Dieu, augmenterez-vous mes douleurs ? Jusqu'à quand durera votre colère ? Votre miséricorde sera-t-elle toujours empêchée par votre justice? Différerez-vous encore longtemps de me visiter et ne me regarderez-vous jamais d'un œil favorable ? *Tournez enfin vos regards vers moi, Seigneur ; et délivrez mon âme des maux qu'elle endure. Sauvez-moi parce que vous êtes miséricordieux. Car nul ne se souvient de vous parmi les morts, et qui vous louera dans l'enfer* (2)? Pendant qu'il me reste quelques moments de vie, je me rappelle votre bonté et je vous en fais ressouvenir, pour vous exciter à me soulager dans mes maux, ou à m'en guérir tout à fait ; je m'occupe à vous remercier de vos bienfaits et à vous confesser mes péchés, ce que je ne pourrais faire ni dans l'enfer, ni dans le tombeau. Recevez donc maintenant ma confession ;

(1) Miserere mei, Domine quoniam infirmus sum ; sana me, Domine, quoniam conturbata sunt ossa mea. Et anima mea turbata est valde ; sed tu, Domine, usquequo ? (Ps. VI.)

(2) Convertere, Domine, et eripe animam meam ; salvum me fac propter misericordiam tuam. Quoniam non est in morte qui memor sit tui ; in inferno autem quis confitetur tibi ? (Ps. VI.)

recevez mes actions de grâces, et remettez-moi toutes mes offenses. »

Vous pouvez encore faire des actes généreux, héroïques, de patience et de douceur, en vous offrant à de plus rudes épreuves, s'il plaît au Seigneur d'augmenter vos peines. Ainsi faisait Job couché sur un fumier et couvert d'ulcères : *Qui fera en sorte*, disait-il, *que ma prière soit exaucée ? et que le Seigneur m'accorde ce que je souhaite ? Que celui qui a commencé à m'affliger, me broie entièrement ; qu'il étende sa main sur moi pour me frapper ; et qu'enfin, pour toute consolation, ma conscience ne me reproche pas d'avoir murmuré contre les ordres de Celui qui est infiniment saint, lors même que, sans m'épargner en rien, il lui aura plu de m'accabler de douleurs* (1) ! Voilà un homme vraiment généreux ; voilà un parfait modèle de vertu et de sainteté.

L'Esprit-Saint nous dit qu'un homme patient vaut mieux qu'un homme vaillant (2) ; parce que, dit saint Grégoire, un homme patient triomphe de lui-même, en souffrant le mal que d'autres lui font ; et qu'un homme vaillant ne sait vaincre les autres qu'en les détruisant. Au milieu d'horribles souffrances, Job croyait que Dieu l'épargnait : il le priait d'étendre la main sur lui et de lui en faire sentir tout le poids ; et il le pressait de lui accorder cette demande. De même,

(1) Quis det ut veniat petitio mea, et quod expecto, tribuat mihi Deus ? Ei qui cœpit, ipse me conterat : solvat manum suam et succidat me ? Et hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore, non parcat ; nec contradicam sermonibus Sancti. (Job. VI 8.)

(2) Melior est patiens viro forti. (Prov. XVI, 32.)

le malade doit prier Notre-Seigneur, non de le guérir, si sa guérison peut être un obstacle à son salut, mais d'accroître son mal, si c'est son bon plaisir. Il répétera ces paroles de saint Augustin : « Brûlez, coupez maintenant ; tant qu'il vous plaira ; pourvu que vous me remettiez mes péchés ; car j'aime mieux souffrir en ce monde, qu'être malheureux à jamais en l'autre (1). » Il pourra encore dire, comme un autre saint : « Augmentez, Seigneur, ma patience ; et alors augmentez mes douleurs (2). »

Il s'excitera, comme David, à la patience, en disant : *Soumets-toi, mon âme, à la volonté de Dieu à qui je dois ma patience. Il est mon Dieu, mon Sauveur et mon soutien ; il ne permettra pas que je périsse* (3) ; et encore : *Vous êtes ma patience, Seigneur ; Seigneur, vous êtes mon espérance, dès ma plus tendre jeunesse* (4). Tout ce que j'ai de patience, je le tiens de vous ; vous seul me donnez la force de supporter constamment les maux que j'endure. Je puis même dire, ô mon Jésus, que votre patience est à moi : c'est pour moi que vous avez été patient ; et en ce moment, en m'aidant à vous imiter, vous m'appliquez le fruit de vos souffrances. Oh ! je vous conjure, par cette vertu toute divine, de me soutenir dans mes langueurs, et de joindre si bien ma patience à la vôtre, que la vôtre relève le prix de la mienne.

(1) Hic ure, hic seca, ut in æternum parcas.

(2) Domine, auge patientiam et auge dolorem.

(3) Verumtamen Deo subjecta esto, anima mea, quoniam ab ipso patientia mea ; quia ipse Deus meus et salvator meus, adjutor meus, non emigrabo. (Ps. LXI, 6-7.)

(4) Quoniam tu es patientia mea, Domine ; Domine, spes mea a juventute mea. (Ps. LXX, 5.)

Enfin, dans nos maladies, nous pouvons entendre au fond de notre cœur le Fils de Dieu, nous disant ces belles paroles du Cantique : *J'irai à la montagne de la myrrhe et à la colline de l'encens* (1). Par la *montagne de la myrrhe* qui est amère, il signifie la mortification de la chair ; et par la *colline de l'encens*, l'exercice de l'oraison, qui réjouit l'esprit par un parfum excellent et tout spirituel. Selon plusieurs, ces paroles concernent Jésus-Christ s'entretenant familièrement avec une âme qu'il chérit comme son épouse ; il lui dit qu'il s'en va sur cette montagne de la myrrhe et sur cette colline de l'encens, afin que, excitée et encouragée par son exemple, elle lui promette de lui tenir compagnie. D'autres attribuent ces paroles à l'âme elle-même, qui, sentant que son Epoux l'invite à le suivre, court aussitôt où il l'appelle.

Toujours est-il que le malade doit regarder son lit comme la montagne de la myrrhe et la colline de l'encens ; et il ne doit penser qu'à trois choses : *à souffrir, à prier, à obéir.*

Attachant son regard sur Jésus qui, dans sa Passion, marche devant lui et lui fraie le chemin, qu'il s'efforce de conformer sa volonté à celle de Dieu. Le jardin de Gethsémani, le palais de Caïphe, le prétoire de Pilate, la cour d'Hérode, le Calvaire, sont autant de montagnes et de collines, pleines de myrrhe et d'encens, où Jésus tâche d'attirer ses amis ; là il ne faisait autre chose que souffrir, prier, obéir ; encore obéissait-il aux ordres rigoureux d'un Père irrité contre nous et qui lui faisait porter toute la peine de nos crimes.

(1) Vadam ad montem myrrhæ et ad collem thuris. (Cant. IV, 6.

CHAPITRE III

Contenant sept Méditations, pour aider les malades à profiter de leurs maladies et à les souffrir non seulement avec patience, mais encore avec joie.

Il nous est d'une grande importance de bien supporter les maladies. D'autre part, lorsque nous sommes malades, nous ne sommes guère en état d'appliquer notre esprit. C'est pourquoi il m'a semblé utile de mettre ici sept Méditations, pouvant servir pour chaque jour de la semaine. Si le malade n'a pas assez de force pour méditer, il pourra se faire lire quelques points de ces Méditations ; et par ce moyen, il aura toujours un fonds de pieuses pensées et il entretiendra de saintes affections : affections d'amour, de confiance ou de douleur de ses fautes, suivant sa disposition et les besoins de son âme.

PREMIÈRE MÉDITATION.

SUR LA PROVIDENCE DE DIEU A L'ÉGARD DES MALADIES.

Premier Point.

Je considérerai avec admiration la Providence de mon Père céleste, par rapport aux maladies qu'il envoie aux justes et aux pécheurs. Il en envoie beau-

coup aux uns, peu aux autres ; aux uns de grandes, aux autres de légères ; aux uns de longues, aux autres de courtes ; aux uns dans une partie du corps, aux autres dans une autre partie. Il les envoie toujours en vue du bien spirituel de ses élus. Celle qui m'est échue en partage, est donc un moyen que cette aimable Providence a choisi pour mon salut et pour ma sanctification.

Je me persuaderai que celui qui exerce ainsi ma patience, est un Dieu infiniment sage, qui voit tous mes maux, quelque intimes et secrets qu'ils soient ; qui en sait les causes et les remèdes ; qui connaît mes forces et celles qu'il peut me donner ; à qui enfin rien n'est caché. Il ne mettra jamais ma vertu à l'épreuve sans savoir combien je puis en profiter. Il proportionnera toujours mes souffrances à mes forces. Il me guérira, si la santé me vaut mieux que la maladie.

En outre, il est tout-puissant. Il n'est pas de maladie dont il ne puisse me préserver. Il peut me rendre la santé, ou tout d'un coup, ou avec le temps, par le moyen des remèdes. Il le peut, quand même je prendrais peu de remèdes, ou que ces remèdes fussent contraires à ma santé ; parce que rien n'est impossible, ni difficile à sa toute-puissance.

Enfin, il est souverainement bon et souverainement saint. Il aime les siens, beaucoup plus qu'ils ne s'aiment et ne peuvent s'aimer eux-mêmes. Son unique but, en tout ce qu'il ordonne, est de les sauver et de les sanctifier.

Ce sont ces trois perfections, la Sagesse, la Puissance et la Bonté infinies de Dieu, qui donnent à sa Providence toute sa douceur et toute son efficacité. Aussi,

dans une collecte du septième dimanche après la Pentecôte, l'Eglise adresse à Dieu cette prière : *Grand Dieu, dont la Providence ne se méprend pas dans ses desseins, nous vous supplions humblement d'éloigner de nous tout ce qui nous est préjudiciable et de nous donner tout ce qui peut nous être utile* (1).

Cette maladie m'étant envoyée par mon Père du ciel, qui voit mes besoins et qui me connaît à fond, qu'ai-je à craindre et pourquoi m'inquiéter? Dans sa conduite à mon égard, il n'y a ni méprise, ni erreur, puisqu'il est infiniment sage et incapable de se tromper ; il n'y a pas non plus de faiblesse, puisqu'il est aussi puissant que sage ; enfin ses vues sont pleines de bonté et de charité.

Je considérerai donc ma maladie, non en elle-même, mais comme revêtue de la Sagesse, de la Puissance et de la Bonté divines ; et sous ce manteau, elle me paraîtra belle et agréable. Elle me dit ces paroles du Cantique des Cantiques : *Filles de Jérusalem, quoique je sois noire, je ne laisse pas d'être belle* (2). Si vous me fuyez pour la noirceur, qui m'est naturelle, embrassez-moi pour la beauté et les charmes que la Providence me donne.

J'écouterai ce conseil si salutaire de l'Ecclésiastique : *Mon fils, souffrez de bon cœur tous les maux qui vous arrivent : demeurez tranquille dans vos douleurs ; et dans l'humiliation, prenez patience : car, comme l'or et l'argent sont épurés par le feu, ainsi les amis de Dieu*

(1) Deus, cujus Providentia in sua dispositione non fallitur : te supplices exoramus, ut noxia cuncta submoveas, et omnia nobis profutura concedas. Per Dominum.

(2) Nigra sum, sed formosa, filiæ Jerusalem (Cant. I, 4)

sont éprouvés par l'humiliation (1). Si donc étant malade, j'ai encore d'autres peines à souffrir, j'accepterai tout volontiers et je ne me plaindrai point, parce que c'est Dieu qui m'envoie ces afflictions.

Si je veux devenir aussi pur que l'or et l'argent, en avoir le prix et l'éclat, je dois accepter la maladie comme un feu céleste, un feu bienfaisant, qui purifiera mon âme et lui rendra sa première beauté. Si je veux être reçu dans le ciel, je dois souffrir avec joie mes infirmités ; car il est impossible d'entrer dans le repos éternel sans avoir passé par de semblables épreuves.

Je méditerai ces paroles de l'Esprit-Saint : *Mon fils, ne rejetez pas la correction du Seigneur et ne vous découragez pas, lorsqu'il vous châtie ; car il châtie celui qu'il aime et il trouve alors en lui son plaisir, comme un père dans son fils* (2) ; *car il frappe rudement ceux qu'il appelle au nombre de ses enfants* (3). D'où saint Augustin conclut : « Si vous voulez être au nombre des enfants de Dieu, et mériter qu'il vous reconnaisse pour ses légitimes héritiers, ne refusez pas d'être du nombre de ceux qu'il châtie en Père. Si vous désirez qu'il vous donne une place dans son royaume, recevez la maladie de sa main, comme un châtiment que vous méritez. »

(1) Fili... Omne quod tibi applicitum fuerit, accipe ; et in dolore sustine, et in humilitate tua patientiam habe : quoniam in igne probatur aurum et argentum ; homines vero receptibiles in camino humiliationis (Eccli. II, 4-5.)

(2) Disciplinam Domini, fili mi, ne abjicias ; nec deficias cum ab eo corriperis : quem enim diligit Dominus, corripit, et quasi pater in filio, complacet sibi. (Prov. III, 11.)

(3) Quem enim diligit Dominus, castigat ; flagellat autem omnem filium quem recipit. (Hæbr. XII. 6.)

Second Point.

Je considérerai que Dieu garde exactement *le nombre, la mesure et le poids* dans les maladies, *comme en toute chose* (1).

Sa Providence a déterminé le nombre de mes maladies, le nombre des jours que chacune doit durer ; le nombre des heures que durera la chaleur ou le frisson de la fièvre, le nombre des symptômes et des accidents qui surviendront dans le cours de cette maladie. Elle a marqué cela ; et ni les efforts, ni les remèdes des médecins ne peuvent augmenter ou diminuer ces nombres. Si quelque médecin paraît diminuer ou augmenter le mal, tout ce qu'il fait dépend de la divine Providence, qui a voulu se servir de lui comme de son instrument, pour exécuter ses desseins.

De plus, ce Seigneur, infiniment sage, pèse, pour ainsi parler, dans une balance, chaque maladie et il en taxe la gravité et la véhémence, de façon à ce qu'elle ne surpasse pas les forces du malade ; et avec toute leur science et tout leur art, les médecins ne peuvent donner de soulagement au malade que si Dieu l'a ainsi ordonné. Lorsque saint Paul, parlant de ses peines excessives, dit aux Corinthiens : *Les maux dont nous avons été accablés ont été excessifs et au-dessus de nos forces, jusqu'à nous donner du dégoût pour la vie* (2), il ne veut pas dire que Dieu l'ait abandonné

(1) Sed omnia in mensura, et numero, et pondere disposuisti. (Sap. XI, 21.)

(2) Quoniam supra modum, gravati sumus supra virtutem, ita ut tæderet nos etiam vivere. (II Cor. I, 8.)

dans le besoin ; il veut marquer seulement combien le secours du ciel lui a été nécessaire en de si grandes souffrances et qu'il y aurait succombé, si la Providence ne l'eût secouru à propos et n'eût augmenté ses forces.

Enfin, Dieu sait la grandeur, la mesure exacte du calice que je dois boire durant cette maladie ; sans que je puisse ajouter ni retrancher une goutte des amertumes qu'il doit contenir. Si le calice est grand ou petit ; si le vin amer, dont il est plein, est pur ou mêlé, tout cela vient de celui qui, pour parler avec David, *nous fait un breuvage de nos larmes et nous le donne avec mesure* (1).

Pourquoi donc me plaindre, lorsque le mal me presse, si j'ai une foi vive en ce nombre, ce poids, cette mesure, que Dieu a ordonnés par rapport à lui ? Si le nombre des jours et des heures me semble excessif ; si je trouve le poids trop lourd, la mesure trop grande, je penserai que celui qui règle toutes ces choses, est mon Père, mon Médecin, mon Créateur et mon Rédempteur ; et que tout cela est nécessaire pour purifier mon âme, la guérir et assurer son salut éternel. Si l'or et l'argent ne sont pas purs, à moins d'avoir passé par le feu, et s'il appartient à l'orfèvre de déterminer combien de temps ils doivent rester dans le creuset, ne faut-il pas, à plus forte raison, que Dieu m'éprouve par les maladies et les adversités et qu'il me laisse dans le creuset de la souffrance autant

(1) Domine, Deus virtutum, quousque irasceris super orationem servi tui?... et potum dabis nobis in lacrymis in mensura ? (Ps. LXXIX, 5-6)

de temps qu'il le jugera à propos, pour m'en faire sortir plus pur que l'or et l'argent ?

Je pensais vivre encore longtemps et il m'a envoyé cette maladie pour m'apprendre que la durée de ma vie est incertaine et qu'elle sera peut-être fort courte.

Je me laissais emporter par l'orgueil, par le souffle de la vaine gloire ; une folle présomption m'élevait au-dessus des autres. Dieu qui *donne du poids au vent* (1), s'est servi de ce moyen pour m'humilier.

Je me plongeais dans les délices de cette misérable vie, sans garder de mesure ; et le Seigneur qui *mesure les eaux de la mer* (1), m'a donné une mesure d'amertume pour refréner les concupiscences de ma chair.

Je me soumettrai donc à son aimable Providence, tant pour le nombre que pour le poids et la mesure de mes peines ; avec une ferme confiance que bientôt les couronnes, dont il me récompensera au ciel, seront en même nombre, du même poids et de la même mesure.

Troisième Point.

La Providence entre dans toutes les circonstances de la maladie : dans les fautes des médecins ou des infirmiers, leurs méprises, leurs erreurs, leur manque de soin et de vigilance. Quand même il se rencontrerait chez eux de la malice, Dieu la connaît ; il la

(1) Qui fecit ventis pondus et aquas appendit in mensura. (Job. XXVIII, 25.)

permet et il atteint encore ses fins par des moyens qui semblent en éloigner. Souvent ce qu'un médecin ordonne par ignorance, est ce qui guérit le malade. S'il eût agi selon les règles de l'art, il aurait hâté la mort ; c'est Dieu qui l'a conduit.

Si un remède augmente le mal, je ne me fâcherai pas contre celui qui l'ordonne ; mais je me consolerai dans la pensée que Dieu permet qu'il se trompe, parce qu'il sait que pour le salut de mon âme, il importe peu que je vive.

Saint Dorothée rapporte le fait suivant : L'abbé Etienne étant malade, l'infirmier voulut lui faire un gâteau ; mais au lieu d'y employer du miel, il y mit de l'huile de lin, qui est fort amère. Dès qu'il s'aperçut de sa faute, il en eut bien de l'affliction ; mais le saint vieillard le consola : « Mon fils, lui dit-il, ne vous attristez pas. Si Dieu n'eût pas voulu que vous prissiez de l'huile de lin au lieu de miel, il aurait su l'empêcher ; puisqu'il ne l'a pas fait, il est juste que nous adorions, vous et moi, les desseins de la Providence d'où procèdent tout notre bien, notre consolation et notre joie. Si ma guérison est retardée par cet accident, c'est un effet de cette bonté souveraine qui veut, pour mon bien, que je souffre aussi longtemps qu'elle l'a déterminé. »

Je dois donc mettre en pratique cet admirable conseil de l'Ecclésiastique : *Humiliez-vous dans votre cœur et souffrez ; dans le temps de l'épreuve, ne vous laissez pas aller à l'impatience. Si Dieu tarde à vous secourir, souffrez ce délai et unissez-vous à lui par amour ; souffrez patiemment, si vous voulez qu'à la fin de votre vie, votre joie s'augmente et que*

vos mérites se multiplient pour la vie éternelle (1).

L'Esprit-Saint recommande trois fois au malade de souffrir, parce qu'il doit supporter toutes les peines de la maladie, quelque grandes qu'elles soient, pour le nombre, le poids ou la mesure : sans jamais s'empresser d'en abréger le nombre, d'en diminuer le poids ou d'en accourcir la mesure ; parce que l'empressement augmente l'inquiétude et que, après tout, il faut aller au pas du bon Dieu, quoi qu'il en coûte. Ce n'est pas au maître à s'accommoder au pas du serviteur, mais au serviteur à s'accommoder au pas du maître. Comment un pauvre ver de terre voudrait-il presser son Créateur et assujettir sa volonté à la sienne ? *Qui êtes-vous*, disait Judith aux anciens de Béthulie, *pour vouloir tenter le Seigneur ? Vous avez osé fixer un temps à la miséricorde du Seigneur et, selon qu'il vous a plu, vous avez déterminé le jour où il doit vous secourir* (2).

(1) Deprime cor tuum et sustine ;... et ne festines in tempore obductionis : Sustine sustentationes Dei ; conjungere Deo et sustine ut crescat in novissimo vita tua. (Eccli. II, 3.)

(2) Et qui estis vos, qui tentatis Dominum ?.. posuistis vos tempus miserationis Domini et in arbitrium vestrum diem constituistis ei. (Judith, VIII, 11.)

DEUXIÈME MÉDITATION.

DES MALADIES QUI SONT DES PUNITIONS DE NOS PÉCHÉS ET OU DIEU NE FAIT PAS MOINS ÉCLATER SA MISÉRICORDE QUE SA JUSTICE.

Premier Point.

Bien que Dieu envoie certaines maladies dans le seul dessein d'en tirer sa gloire, j'ai sujet de craindre que la mienne ne soit une juste punition de mes péchés; tant de ceux que je connais, car je sais bien que j'ai offensé Dieu, que de ceux que je ne connais pas, mais qui ne sont pas inconnus au souverain Juge qui me punit.

Les grands saints, dit saint Dorothée, ne sont soumis à ces épreuves que pour glorifier Dieu, parce qu'ils ont vécu dans l'innocence et qu'ils sont libres de fautes graves. Mais moi, ajoute-t-il, j'avoue que je les mérite et qu'à mon égard ce sont de vrais châtiments, parce que je suis un misérable pécheur et que c'est en moi que s'accomplit cette parole de David : *Seigneur, vous avez châtié l'homme à cause de son iniquité et vous avez fait que sa vie s'est desséchée comme l'araignée* (1).

Considérant ce que je souffre dans mon corps amaigri par la maladie, j'y vois une image de l'état présent de mon âme. Mon âme n'est-elle pas comme une araignée pleine de venin, qui s'épuise à faire des

(1) Propter iniquitatem corripuisti hominem, et tabescere ecisti sicut araneam animam ejus. (Ps. XXXVIII, 12-13.)

toiles que le vent emporte et qui est toujours en embuscade pour se jeter sur sa proie ? Ses pensées sont vaines, malignes et sanguinaires ; elle ne songe qu'à tendre des pièges au prochain, à lui ôter ou son bien, ou sa réputation, ou sa vie.

Quant à mon cœur, quoi de plus sec ? Au lieu d'être l'abeille qui voltige sur les fleurs pour en recueillir le miel, il ressemble à l'araignée ; il est desséché et sans aucun suc de dévotion.

Il est juste que Dieu châtie une âme si lâche en lui donnant un corps faible et languissant. Je n'ai que ce que je mérite.

Je réfléchirai aussi sur ce qu'ajoute le Prophète : *C'est en vain que l'homme se trouble* (1). Car pourquoi l'homme se trouble-t-il quand il est malade ou affligé, puisque c'est lui qui s'attire un châtiment ?

Je me jetterai donc entre vos bras, ô mon Dieu et vous supplierai d'écouter ma prière, d'entendre mes gémissements, de mettre fin à mes maux.

Second Point.

J'entrerai plus avant dans la considération des justes jugements de Dieu sur moi. Je lui dirai avec David : *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables* (2) ; ou avec un autre prophète : *Je porterai tout le poids de la colère de Dieu, parce que je l'ai*

(1) Verumtamen vane conturbatur omnis homo. (Ps. XXXVIII, 12.)

(2) Justus es, Domine, et rectum judicium tuum. (Ps. CXVIII, 137.)

offensé (1). Il est juste qu'ayant abusé de la santé, je sois puni par la maladie et que des douleurs très sensibles soient le châtiment des plaisirs auxquels j'ai livré mes sens. La justice divine m'a attaché à cette croix, je dirai comme le bon larron : *J'ai ce que mes crimes ont mérité* (2) ; j'accepte cette juste punition. Et comme la justice de Dieu est aussi bonne et aussi sainte que sa miséricorde, puisque les perfections divines sont une même chose, j'adore, je révère et j'aime aussi cette justice, qui est si essentielle à Dieu, que si elle lui manquait, il cesserait d'être Dieu. Il faut qu'il l'exerce sur les pécheurs, je me réjouis donc de ce qu'il l'exerce sur moi en cette vie, afin que je n'aie plus autant à expier dans l'autre.

Toutefois, je n'envisagerai pas la justice de Dieu toute seule , car cette considération ne ferait que me remplir de terreur. Mais je dirai avec David : *Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur*, *et ne me châtiez pas dans votre colère* (3), si elle n'est adoucie par votre miséricorde. Je considérerai donc votre justice, ô mon Dieu, comme toujours unie à votre sagesse et à votre charité, à votre miséricorde et à votre clémence, à votre patience et à votre longanimité et à toutes vos autres perfections, qui en tempèrent la rigueur et qui font que les actes de votre justice sont exécutés

(1) Iram Domini portabo, quoniam peccavi ei, donec causam meam judicet (Mich. VII, 9.)

(2) Et nos quidem juste, nam digna factis recipimus. (Luc. XXIII, 41.)

(3) Domine, ne in furore tuo arguas me, neque in ira tua corripias me. (Ps. VI, 1.)

avec nombre, poids et mesure et avec une compassion très sensible à nos misères.

Pressé par la douleur, je me plaindrai de moi-même, j'accuserai les dérèglements de ma vie ; puis je me tairai à l'imitation du saint roi David, qui disait à Dieu : *Je suis devenu muet, je n'ai pas ouvert la bouche, parce que c'est vous, Seigneur, qui m'avez frappé. Eloignez de moi vos châtiments* (1). Je suis muet, non pour taire mes fautes ; je m'en accuse au contraire; mais pour ne pas murmurer des maux que j'endure et que j'accepte, comme les effets de votre justice. Je vous supplie cependant d'éloigner de moi vos châtiments ; oubliez mes offenses ; pardonnez tout le passé ; délivrez-moi, afin que je puisse mieux vous servir à l'avenir.

Troisième Point.

Pour me consoler dans cette maladie, je considérerai combien la miséricorde de Dieu adoucit les peines dont sa justice punit nos iniquités. Elle les modère de telle sorte que jamais le châtiment n'égale la faute. Je ne dirai donc pas, comme le bon Larron : *Je reçois la punition que j'ai méritée;* mais avec Job : *J'ai péché, je suis véritablement coupable et je suis traité avec moins de rigueur que je ne mérite* (2).

Oh ! si je pouvais comprendre quelle peine mérite celui qui commet un péché mortel, à cause de l'injure

(1) Obmutui et non aperui os meum, quoniam tu fecisti ; amove a me plagas tuas. (Ps. XXXVIII, 10.)

(2) Peccavi et vere deliqui ; et ut eram dignus, non recepi. (Job. XXXIII, 27.)

faite à une Majesté infinie, au Créateur, au Rédempteur et au Souverain Bienfaiteur du monde ! Je confesserais que si j'avais à souffrir toutes les maladies et les douleurs qui ont été souffertes ou que l'on souffrira encore, je ne recevrais pas le châtiment que méritent mes péchés.

Au lieu de considérer combien de peines Dieu m'envoie, je verrai combien il m'en remet ; et cette dernière vue me causera plus de joie que la première ne me cause de tristesse. Je rendrai grâces à Dieu pour les maux infiniment longs et infiniment grands dont il m'exempte, au lieu de me plaindre des maux très courts et très légers dont il m'afflige. Je recevrai humblement et volontiers, comme de sa main, un châtiment si doux et si court ; et je me tiendrai disposé à le souffrir autant de temps qu'il le voudra, jusqu'à l'entière expiation de mes péchés.

Je me souviendrai de ce qui arriva dans le désert, à la sœur de Moïse, Marie, qui avait murmuré contre son frère. Elle fut frappée de lèpre ; et bien que Moïse obtînt du ciel qu'elle n'en mourût pas, il n'eut pas assez de crédit pour obtenir qu'elle fût guérie aussitôt ; car Dieu lui dit : *Si son père lui avait craché au visage, n'eût-elle pas dû en être pour le moins sept jours couverte de honte. Qu'on la chasse donc hors du camp et qu'elle ait la confusion d'y demeurer sept jours séparée des autres ; ensuite, on la rappellera* (1). L'arrêt fut

(1) Clamavitque Moyses ad Dominum, dicens : Deus obsecro, sana eam. Cui respondit Dominus : Si pater ejus spuisset in faciem illius, nonne deberet saltem septem diebus rubore suffundi ? Separetur septem diebus extra castra et postea revocabitur. (Num. XII, 13-14.)

exécuté, sans que les prières de l'homme de Dieu pussent abréger d'un seul moment la punition de sa sœur.

Je vois aussi, par ce passage de la sainte Ecriture, que la maladie que Dieu envoie au pécheur, est comme de la salive dont il couvre le visage de celui-ci pour l'humilier, le corriger paternellement et guérir son âme. Mais cette guérison n'est pas l'affaire d'un moment, ni d'un jour. Il faut sept jours, c'est-à-dire tout le temps nécessaire pour expier la faute commise.

S'il en est ainsi, ô mon Dieu, j'accepte avec joie la maladie comme venant de votre main. Faites-la durer tant qu'il vous plaira, pourvu que vous me pardonniez mes péchés.

TROISIÈME MÉDITATION.

DES MALADIES COMPARÉES AUX PEINES DE L'ENFER.

Des châtiments temporels nous pouvons passer aux peines éternelles, que Dieu proportionne, tant pour le nombre que pour le poids et la mesure, à la quantité et à la multitude des crimes; peines qui sont si grandes que toutes les souffrances qu'entraînent les maladies, n'en approchent pas. Voyons la différence : comparons le nombre avec le nombre, le poids avec le poids, la mesure avec la mesure. De cette comparaison nous tirerons des motifs de joie, de reconnaissance et d'amour pour Dieu, et d'autres sentiments, qui seront d'une grande consolation et d'un grand profit pour nos âmes.

Premier Point.

Je comparerai les nombres.

En enfer, il y a deux nombres : celui des peines et celui des années que dure chacune d'elles. Les peines et les années ne se peuvent compter ; du moins le nombre des peines n'est connu que de Dieu seul.

C'est vainement, en effet, que je voudrais savoir le nombre des peines, combien de sortes il y en a. Pour m'en former quelque idée, j'imaginerai toutes les espèces de maladies et de misères qui se rencontrent dans tous les hôpitaux du monde entier ; tous ces maux se trouvent en enfer, où chaque partie du corps, chaque sens, chaque puissance de l'âme a son tourment. Ainsi les maux de tête, d'yeux, d'oreilles, de dents ; les douleurs de la pierre et de la goutte ; la faim et la soif ; le froid et le chaud ; les frissons, les claquements de dents ; l'absence de tout repos ; la mélancolie, la tristesse, le désespoir, etc... tous ces maux se trouvent réunis en enfer. Les misères de ce monde se déchargent, pour ainsi dire, dans cet abîme, comme les rivières se rendant à la mer joignent leurs eaux douces aux eaux salées et amères de celle-ci ; car les misères de cette vie sont douces en comparaison de celles de l'autre vie ; et les peines de l'enfer sont innombrables, et elles peuvent être comparées à un océan d'amertume.

Mais que dire de la durée de ces peines ! Le nombre des années en est infini. Dieu même n'en connaît pas la dernière, puisqu'elle ne viendra jamais et que les années se succéderont éternellement les unes aux

autres. Si je compte des millions d'années, il en restera plus à compter ; et quand ce temps sera écoulé, je ne ferai que commencer. Depuis environ cinq mille ans que Caïn est en enfer, il n'est pas plus avancé que s'il y était entré aujourd'hui ; et dans des millions d'années, il sera au même point.

Si je conçois et si je crois cette vérité, ne dois-je pas pleurer de douleur et de joie ? De douleur et de tristesse, à cause de mes péchés, qui m'ont mis dans un si manifeste danger de périr ; de joie et de reconnaissance, pour la bonté de Dieu qui m'a acquitté de ces peines innombrables et éternelles et s'est contenté de celles que je souffre, peines infiniment moindres et pour le nombre et pour la durée. Si un juge pouvant justement condamner un criminel aux galères pour toute sa vie, ou à l'échafaud, ne le condamnait qu'à huit jours de prison ou de travaux, cet homme ne se réjouirait-il pas d'une sentence aussi favorable ? Quelle reconnaissance je dois donc à Dieu qui, pouvant justement me condamner aux tourments éternels de l'enfer, se contente de me punir par cette maladie, qui, si elle est violente, ne saurait être longue !

Pour me consoler, il me suffit de penser qu'elle ne sera pas éternelle, comme celle que je méritais ; et qu'un jour viendra, où je pourrai dire : *Nous avons passé par le feu et par l'eau ; et vous nous en avez tirés pour nous mettre dans un lieu de rafraîchissement* (1). Je devais passer par le feu et par l'eau, selon ce qui

(1) Transivimus per ignem et aquam et eduxisti nos in refrigerium. (Ps. LXV, 12.)

est écrit des damnés : *D'un feu ardent ils passent dans des eaux froides comme la neige* (1).

Mais le doux rafraîchissement ne se donne pas aux impies, dont les tourments n'ont pas de fin ; il est le prix de la patience des justes ; et si étant éprouvé en cette vie par le feu et par l'eau, j'endure tout avec patience, j'en tirerai de grands avantages pour mon âme, qui, délivrée enfin de toute sorte de maux, entrera dans le royaume éternel.

Second Point.

Je comparerai ensuite un poids avec l'autre.

Considérant le poids de tous les tourments des damnés, celui de chacun d'eux en particulier, je trouverai qu'il surpasse tout ce qu'on peut dire et penser, puisque, selon l'apôtre saint Pierre, les *anges Apostats, quelque forts qu'ils soient, ne peuvent soutenir le rigoureux jugement de Dieu* (2) dans l'enfer ; et que les *géants si puissants* que la main de Dieu a précipités dans l'abîme, *gémissent* éternellement *sous les eaux* (3). Tout ce que l'on souffre sur la terre est peu de chose, comparé aux peines éternelles ; parce que celles-ci sont extrêmes, sans qu'il s'y mêle la moindre douceur. Si un damné pouvait revenir en ce monde et que, pour être à jamais heureux, il n'eût à souffrir

(1) Ad nimium calorem transeat ab aquis nivium et usque ad inferos peccatum illius. (Job. xxiv, 19.)

(2) Ubi Angeli, fortitudine et virtute cum sint majores, non portant adversum se execrabile judicium. (II Petr. ii, 11.)

(3) Ecce gigantes gemunt sub aquis et qui habitant cum eis. (Job. xxvi, 5.)

que nos peines, il les compterait pour rien et rendrait de continuelles actions de grâces à Dieu, qui aurait changé son enfer en un si doux purgatoire. Pourquoi donc me plaindre ? Pourquoi ne pas remercier le Seigneur de m'avoir délivré de ces peines épouvantables ?

Quand la fièvre me fera sentir ses plus violents accès, je me mettrai devant les yeux le feu éternel dans lequel je devrais être plongé, en compagnie du mauvais riche. Quand je serai pressé par la soif, je songerai à celle dont souffrait cruellement ce malheureux ; il demandait une goutte d'eau et il ne put l'obtenir ; il la demande depuis son entrée en enfer ; il la demandera toujours, sans qu'il se trouve personne qui veuille la lui donner. Quand viendra l'insomnie qui fait paraître les nuits si longues, je me figurerai ces ténèbres éternelles où les méchants sont ensevelis sans espérance de revoir le jour ; et les nuits me sembleront courtes. Si, quoique mollement couché, je suis ennuyé de rester au lit, je me représenterai le lit des damnés et j'entendrai Isaïe me dire : *Tu auras pour lit la pourriture et pour couverture des vers* (1), qui te rongeront les entrailles, sans trêve ni merci

Je pourrai considérer encore les autres peines des damnés qui ont quelque rapport avec celles que je souffre, afin de trouver celles-ci douces et légères. Le Seigneur a promis de ne pas envoyer au pécheur *deux sortes de peines* (2) pour la même faute ; il ne punira

(1) Subter te sternetur tinea et operimentum tuum erunt vermes. (Is. XIV, 11.)
(2) Non consurget duplex tribulatio. (Nahum, I, 9.)

pas dans l'éternité celui qui prend en patience les misères de cette vie.

Nous lisons dans le Vénérable Bède, qu'un homme étant tombé dangereusement malade, Dieu lui fit voir en esprit tous les tourments des damnés. Quand il fut revenu à lui, il demeura si épouvanté que, après sa guérison, il ne cessa plus de pratiquer de très grandes pénitences. En hiver, il se jetait dans des rivières glacées ; au milieu de l'été, il s'exposait aux plus violentes ardeurs du soleil ; et si on voulait l'en empêcher, il répondait : « J'ai vu bien d'autres froids et d'autres chaleurs en enfer ; celles-ci ne sont rien en comparaison. »

Oui, si dans la maladie je descendais par la pensée au fond de l'abîme pour y contempler des yeux de la foi les supplices des damnés, je n'aurais plus de peine à supporter patiemment ce qui me semble insupportable.

Troisième Point.

Je comprendrai mieux ce qui précède, si je compare une mesure avec l'autre ; si je considère la différence infinie qu'il y a entre le calice qu'on boit en enfer et celui que je bois maintenant.

Le Prophète parle du premier, lorsqu'il dit : *Le Seigneur tient à la main une coupe pleine d'un vin pur et mêlé ; il en verse, tantôt à l'un, tantôt à l'autre ; mais la lie est encore au fond et il en fera boire à tous les pécheurs de la terre* (1).

(1) Quia calix in manu Domini vini meri plenus misto. Et inclinavit ex hoc in hoc ; verumtamen fœx ejus non est exinanita : bibent omnes peccatores terræ. (Ps. LXXIV, 9.)

Je verrai donc Dieu Notre-Seigneur, le Souverain Juge, tenant une coupe d'une prodigieuse grandeur, pleine d'un vin qui est tout ensemble pur et mêlé : pur, pour marquer que les châtiments de Dieu sont très justes ; mêlé, parce que les différentes peines y sont mêlées, comme lorsqu'on fait un mélange de diverses sortes de vins. Mais rien n'est plus dégoûtant que la lie qui est au fond. Il faut néanmoins que tous les pécheurs boivent cette lie ; la justice divine les y contraint. Ce qui les afflige et les désespère, c'est qu'ils en boivent tous les jours et qu'il en reste assez pour en boire éternellement.

Voilà ce calice si amer que j'aurais bu pour mes péchés, si la divine Miséricorde ne me les eût pardonnés.

Elle me présente à sa place un autre calice fort petit, dont elle a ôté la lie. C'est la maladie dont je souffre : maladie bien adoucie par les remèdes, par les soulagements qu'on me donne, surtout par l'espérance d'éviter les supplices éternels.

Puis-je ne pas accepter ce calice salutaire de la main de Dieu, qui me l'offre pour éloigner de moi l'amer calice des damnés ? Oh ! c'est avec un profond sentiment de reconnaissance, avec une joie sincère que je répéterai ces paroles de David : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits*, et pour tous les maux dont il m'a préservés ? *Je veux au moins recevoir ce calice de salut* (1). Je le recevrai de sa

(1) Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ? Calicem salutaris accipiam. (Ps. cxv, 12-13.)

main ; je le boirai volontiers, en entier, puisque sa Miséricorde m'a délivré du calice de sa colère, que je devais boire jusqu'à la lie pendant l'éternité.

QUATRIÈME MÉDITATION.

LES MALADIES NOUS TIENNENT LIEU DE PURGATOIRE ET NOUS DONNENT OCCASION DE PRATIQUER BEAUCOUP DE VERTUS.

Premier Point.

Les peines de l'enfer étant changées par la pénitence en des peines beaucoup moindres sans doute, mais qu'il faut nécessairement expier dans cette vie ou dans le purgatoire, je considérerai qu'il y a deux purgatoires, l'un pour les morts, l'autre pour les vivants.

Le premier a ceci d'avantageux, qu'on y est exempt de toute faute, impatience ou autre ; d'autre part, on y souffre beaucoup, sans acquérir aucun mérite, aucun nouveau degré de grâce ou de gloire ; de plus, l'amour de Dieu s'y trouve comme dans un état violent. En effet, toute l'inclination de l'âme est de s'unir pour jamais à Dieu par la vision béatifique ou de croître toujours davantage dans l'amour divin ; et comme elle est privée de la vue et de la possession de Dieu, elle souffre violence ; elle voit aussi avec douleur que ses peines sont infructueuses.

Il en est autrement du purgatoire de cette vie. A la vérité, on y est sujet à l'impatience et à beaucoup de faiblesses, assez ordinaires aux personnes infirmes et

affligées, bien que la grâce ne leur manque pas pour les éviter. Mais en revanche, on expie bien aisément toutes ces fautes ; car, en supportant patiemment une douleur assez légère et d'une courte durée, on satisfait davantage à la justice de Dieu que par des souffrances prolongées dans le purgatoire. Un jour de fièvre peut nous exempter d'un mois ou même d'une année de purgatoire ; parce qu'on s'acquitte de ses dettes envers Dieu, non pas tant en souffrant beaucoup qu'en faisant des actes héroïques de résignation et d'amour, en offrant à Dieu toutes ces souffrances et en s'y soumettant par amour pour lui.

Dans le monde, la satisfaction que fait un coupable de son plein gré, parce que sa conscience l'y oblige, est plus estimée que celle qui se fait de force par l'ordre du juge.

Dans le purgatoire, une âme ne peut payer que pour elle-même, elle ne peut appliquer à d'autres le fruit de ses souffrances ; au lieu qu'en cette vie, un malade peut acquérir un si grand trésor de satisfactions par sa longue patience, que non seulement il paye toutes ses dettes, mais il lui en reste assez pour acquitter celles de plusieurs autres, soit vivants, soit morts, et pour augmenter le trésor de l'Eglise. De sorte que, en souffrant patiemment un violent accès de fièvre, je puis retirer des flammes du purgatoire une âme à laquelle je désire appliquer la satisfaction acquise par ma patience et lui ouvrir le ciel où elle intercédera pour moi auprès de Dieu.

Ceci est consolant et je dois remercier Dieu de ce qu'il me fait passer maintenant par une espèce de purgatoire, où je satisfais, à peu de frais, à sa justice

pour moi et pour d'autres; où j'enlève tous les obstacles qui s'opposent à mon entrée dans le ciel.

Second Point.

La maladie offre un autre avantage, plus grand encore. En purifiant l'âme, elle la fait croître dans la grâce, et par suite dans la gloire, par l'exercice de nombreux actes d'amour de Dieu, de conformité à sa volonté, d'obéissance aux médecins, de patience dans les douleurs, etc... ; et comme Dieu vient toujours dans l'âme avec ses dons, à mesure que ses dons augmentent, l'âme s'unit plus étroitement à lui ; Dieu prend plaisir à demeurer en elle, à l'enrichir toujours davantage, à y établir son règne qui, selon saint Paul, consiste dans la justice, la paix et la joie spirituelle.

Je regarderai ma maladie comme un exercice pour ma vertu, une source de paix et de joie, un don qui attire Dieu dans mon âme et l'invite à se reposer. La maladie passe, les douleurs s'apaisent et cessent, mais le fruit de la patience ne passe pas ; il demeure éternellement ; et je dirai avec le Psalmiste : *Nous nous sommes réjouis pour les jours où vous nous avez humiliés et les années où nous avons souffert de grands maux* (1). Car je suis délivré des maux et je jouis des biens ; la joie a chassé la tristesse ; la santé a

(1) Lætati sumus pro diebus quibus nos humiliasti ; annis quibus vidimus mala. (Ps. LXXXIX, 15.)

succédé à la maladie, et la consolation de l'esprit à l'affliction de la chair. Maintenant, la chair et l'esprit se réjouissent dans le Seigneur, et je connais enfin par expérience qu'il y avait un trésor caché dans cette maladie.

Si, après m'avoir quitté, la maladie revient, je lui ferai donc bon visage. Si elle tarde à venir, j'irai jusqu'à la désirer ; comme ce saint abbé, auquel Dieu envoyait chaque année une forte maladie et qui, n'ayant pas été malade durant une année entière, s'en affligeait et versait des larmes, parce qu'il se voyait privé des grâces qu'il recevait ordinairement par ce moyen.

Troisième Point.

Je puis découvrir des richesses plus grandes encore dans la maladie.

En effet, outre le gain qui est le fruit de la patience, je puis, tout infirme que je sois, gagner ce que je gagnerais si j'étais en parfaite santé.

Lorsque David se mit en marche contre l'armée d'Amalec, un grand nombre de soldats furent obligés, à cause de la fatigue, de s'arrêter à mi-chemin ; néanmoins, le saint roi ordonna que ces soldats auraient autant de part au butin que ceux qui avaient poursuivi et combattu l'ennemi (1).

La même chose arrive au malade qui, obligé de garder le lit, est dans l'impossibilité de faire ce qu'il

(1) Æqua enim erit pars descendentis ad prælium et remanentis ad sarcinas. (Reg. xxx, 24.)

faisait en santé. Il ne perd ni le mérite, ni la récompense des œuvres saintes que font les autres, s'il a une volonté sincère de les pratiquer.

Au tribunal de Dieu, la volonté compte pour l'œuvre quand on ne se dispense de l'œuvre que par l'impuissance d'agir.

Si donc, étant en santé, j'avais la coutume de visiter les hôpitaux, de servir les pauvres, de réciter l'office divin, de lire, de prêcher ou de confesser ; et que, durant la maladie, j'ai un sincère désir de m'employer à ces bonnes œuvres, j'en ai tout le mérite ; et en plus, celui de la patience avec laquelle je supporte mes souffrances.

Si, tout en étant au lit, je puis me rendre en esprit dans différents temples, oratoires, hôpitaux et autres lieux du monde et y considérer ce qui s'y passe, je puis aussi désirer efficacement par la volonté, faire tout le bien qui se fait dans ces endroits : psalmodier avec ceux qui psalmodient, entendre la messe avec ceux qui y assistent, servir les pauvres avec ceux qui les servent, visiter les malades et les prisonniers avec ceux qui les visitent.

Mais pour montrer que je désire effectivement pratiquer ces bonnes œuvres, je dois m'efforcer d'en faire au moins autant que la maladie me le permet. Tobie disait à son fils : *Sois miséricordieux dans la mesure où tu le pourras ; fais de grandes largesses, si tu as beaucoup ; si tu as peu, aime à donner volontiers de ce peu* (1).

(1) Quomodo potueris, ita esto misericors. Si multum tibi fuerit, abundanter tribue ; si exiguum tibi fuerit, etiam exiguum libenter impertiri stude. (Tob. IV, 8.)

De même, lorsque je suis sain et robuste, je dois me dépenser sans compter; et lorsque je suis malade, faire ce que je puis, pour marquer par là que si j'avais plus de forces, je n'aurais garde de m'épargner.

On raconte de sainte Gertrude, qu'étant tourmentée d'un viotent mal de tête et ne pouvant réciter, selon sa coutume, tout le rosaire, elle se contenta de dire sur chaque grain ces premiers mots de la Salutation angélique : *Ave Maria.* Lorsqu'elle eut achevé, la très sainte Vierge lui apparut, tenant en main une couronne de roses, et elle lui dit que cette manière abrégée de dire le chapelet ne lui avait pas moins plu que si elle l'eût dit tout entier, parce qu'elle avait fait le peu qu'elle pouvait, tout en ayant le désir de faire davantage.

CINQUIÈME MÉDITATION.

NOUS SOUFFRONS PEU DANS LES MALADIES EN COMPARAISON DES RÉCOMPENSES QUI NOUS ATTENDENT AU CIEL.

Premier Point.

Nous avons vu que la Sagesse divine règle toutes les choses de cette vie mortelle avec nombre, poids et mesure. Elle règle de même celles qui regardent la vie future ; avec cette différence que les peines de ce monde sont courtes et limitées, au lieu que les récompenses de l'autre sont infinies et éternelles. Aussi est-ce assez de connaître ces biens éternels pour se résou-

dre à embrasser avec plaisir toutes les croix de cette vie, quelque pesantes et longues qu'elles soient.

Dans cet esprit, l'apôtre saint Paul comptait pour rien ses propres souffrances et celles de tous les justes : *Il n'y a aucune proportion*, disait-il, *entre les peines de la vie présente et la gloire qui doit un jour éclater en nous* (1). *Une affliction fort légère et qui passe en un moment nous acquiert un poids immense de gloire éternelle* (2).

J'en conclurai que si mes peines me semblent rudes et longues, c'est que j'estime et j'aime peu les biens éternels. Si j'estime beaucoup la récompense, la peine me paraîtrait légère ; si j'aimais bien Dieu, je sentirais peu le poids des travaux nécessaires pour le posséder un jour.

L'amour que Jacob portait à Rachel, lui fit paraître courtes et suaves sept années de fatigues (3) ; si j'aime vraiment Dieu, si j'ai le désir de le voir et de le posséder, les plus grandes souffrances me sembleront courtes et pleines de suavité.

Qui des Apôtres a souffert de plus grandes tribulations que saint Paul ? Qui a soutenu plus de persécutions, enduré plus de douleurs et d'infirmités ? N'est-ce pas lui qui, affligé de l'aiguillon de la chair, était

(1) Existimo enim quod non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis. (Rom. VIII, 18.)

(2) Id quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis. (II Cor. IV, 17.)

(3) Servivit ergo Jacob pro Rachel septem annis ; et videbantur illi pauci dies, præ amoris magnitudine. (Gen. XXIX, 20.)

cruellement souffleté et maltraité par l'ange de Satan, comme si on l'eût frappé avec une main tout armée de pointes ? Que cet aiguillon fût une douleur vive et piquante, ou une forte tentation de la chair, ou une violente persécution de la part des Juifs, tout cela et tout ce qu'il eut à endurer pendant toute sa vie apostolique, lui parut si court et si léger, qu'il l'appelle *momentané*, une chose d'un instant, qui à peine sentie a déjà disparu. C'est son amour extrême pour Jésus-Christ, sa haute estime pour la récompense éternelle, qui adoucissaient toutes ses peines.

Second Point.

Pour sentir ceci plus vivement, je considérerai attentivement le nombre, le poids et la mesure des biens éternels que j'attends.

Jésus-Christ, Notre-Seigneur, m'a promis que dans la distribution de ses dons au ciel, il se servira *d'une mesure bonne, pleine, pressée et surabondante* (1). Quelle est la grandeur de cette mesure ? Si elle était petite, quelque pleine et pressée qu'elle fût, elle contiendrait peu de chose. Mais, selon saint Paul, la gloire du paradis surpasse *toute mesure ;* c'est-à-dire qu'elle est immense et qu'ici-bas il n'y a rien qui en approche.

La mesure qui m'est promise contient une multitude innombrables de biens, et de biens d'un si grand prix, que tous les trésors de la terre ne méritent pas

(1) Date et dabitur vobis : mensuram bonam et confertam et coagitatam et supereffluentem dabunt in sinum vestrum. (Luc. VI, 38.)

de leur être comparés. Elle renferme les vertus, les sciences, les richesses, les plaisirs, les honneurs, les dignités, et les autres biens du corps et de l'esprit, dont l'homme est capable dans le ciel et qui peuvent le rendre heureux.

Mais tous ces biens ne seraient rien encore si Dieu lui-même n'entrait dans cette mesure avec sa sagesse, sa puissance, sa bonté, sa charité, sa beauté, ses richesses et ses perfections infinies, afin de remplir toutes les puissances de l'âme, d'en rassasier tous les désirs et de n'y laisser aucun vide. C'est Dieu qui fait le nombre, le poids et la mesure des Bienheureux : le nombre, parce que, bien qu'il soit un de sa nature, il contient éminemment tous les biens répandus dans les créatures, et on les possède mieux en lui que dans les créatures ; le poids, parce qu'il vaut infiniment plus, lui seul, que ce qu'il y a d'excellent hors de lui ; la mesure, parce qu'il proportionne la récompense au mérite de ses élus, donnant plus aux uns, moins aux autres, mais à tous le contentement et le bonheur.

En un seul point, il n'y a ni nombre, ni mesure : La durée de cette gloire sera sans fin. Elle durera, sans changement, autant que Dieu lui-même, dont le règne n'a point de fin ; et si je demande la valeur d'un jour de ce bonheur, David me répond que *dans la maison du bon Dieu un jour vaut mieux que mille jours en tout autre lieu* (1).

C'est avec raison, dit saint Augustin, que le prophète appelle ce temps-là *un jour ;* car dans le ciel,

(1) Quia melior est dies una in atriis tuis super millia. (Ps. LXXXIII, 11.)

il n'y a pas une suite de jours interrompus par des nuits. L'éternité est un jour sans nuit ; mais ce jour renferme une infinité de jours, comme un seul bien, qui est Dieu, renferme tous les biens.

Les bienheureux jouissent de ce jour et ils chantent avec allégresse : *Voici le jour que le Seigneur a fait ; réjouissons-nous et donnons des marques de notre joie* (1). O jour éternel ! O jour de bonheur, quand viendrez-vous ? Oh ! venez, quand je devrais vous acheter au prix de tourments sans nombre ! *O mon âme, pourquoi es-tu triste et pourquoi me troubles-tu* (2) ?

Si mes jours de souffrances me semblent longs, je penserai à ce jour bienheureux, je soupirerai après lui et mes peines s'adouciront.

La douleur présente est d'un moment ; le repos qui la suivra, durera toujours. Je ne me laisserai donc pas conduire par mon propre jugement, qui est passionné ; mais par celui de Dieu, infiniment sage et plein de bonté, qui me dit, par la bouche de son prophète : *Je vous ai abandonné pour un temps et en peu de chose ; mais je vous rappellerai par une grande miséricorde. J'ai un peu détourné de vous mon visage, dans le moment de ma colère ; mais j'aurai pitié de vous et les effets de ma miséricorde envers vous seront éternels* (3).

Faites, Seigneur, qu'il en soit ainsi. J'accepte la

(1) Hæc est dies quam fecit Dominus ; exultemus et lætemur in ea. (Ps. CVII, 24.)

(2) Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me ? (Ps. XLI, 6.)

(3) Ad punctum in modico dereliqui te, in miserationibus

maladie, quelque longue qu'elle puisse être, pourvu que vous me fassiez miséricorde et que j'aie le bonheur de vous contempler face à face durant l'éternité.

Troisième Point.

Tous ces maux, toutes ces douleurs, qui exercent ma patience, finiront au moins avec ma vie et j'en serai pour jamais délivré. C'est pourquoi une voix, venant du trône de Dieu et parlant de ceux qui meurent dans le Seigneur, dit *qu'il essuiera toutes leurs larmes ; qu'ils ne craindront plus la mort et seront exempts de toute douleur ou tristesse ; parce que toutes ces choses seront passées* (1).

Ordinairement, les hommes pleurent à cause de leurs péchés, ou de fâcheuses tentations ; ou bien parce qu'ils souffrent des persécutions, des maladies, de cuisantes douleurs ; ou parce qu'ils manquent des choses nécessaires à la vie ; ou parce qu'ils se voient séparés de Dieu, leur souverain bien. Dans le ciel, les larmes cesseront, parce que leurs causes seront supprimées. Le péché, les tentations, les persécutions, la maladie, les douleurs, les chagrins et les afflictions en sont bannis. Aucun bien ne fait défaut ; on jouit de la présence de Dieu. Il n'y entre rien qui puisse souiller ou troubler ceux qui y demeurent.

---

magnis congregabo te. In momento indignationis abscondi faciem meam parumper a te et in misericordia sempiterna misertus sum tui, dixit Redemptor tuus. Dominus. (Isai. LIV, 7.)

(1) Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum ; et mors ultra non erit, neque luctus neque clamor, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt. (Apoc. XXI, 4.)

Console-toi donc, ô mon âme ! de ce que Dieu t'a placée dans cette vallée de larmes et au milieu de tant de misères, qui te font gémir ; puisque Dieu te promet de t'en retirer bientôt pour te transporter au paradis des délices éternelles.

SIXIÈME MÉDITATION.

NOUS SOUFFRONS PEU DANS LES MALADIES EN COMPARAISON DE CE QUE JÉSUS-CHRIST NOTRE-SEIGNEUR A SOUFFERT DANS SA PASSION.

Une chose est bien capable de me consoler et de m'encourager dans les maladies, c'est la vue des souffrances de Jésus-Christ, qui, étant Dieu, s'est fait homme mortel et passible, *homme de douleurs*, dit le prophète Isaïe, *et connaissant par expérience nos infirmités* (1).

Il est vrai que l'Homme-Dieu n'a pas pris les maladies qui viennent du dérèglement des humeurs ; mais il a ressenti les douleurs et les dégoûts qui accompagnent nos maladies et beaucoup d'autres tourments très cruels.

Premier Point.

Je considérerai d'abord que Notre-Seigneur a fait pour lui-même deux choses qu'il a coutume de faire chez les saints qu'il éprouve par la maladie.

---

(1) Virum dolorum et scientem infirmitatem (Isai. LIII, 3.)

Il s'est privé des douceurs et des consolations sensibles, qui servent beaucoup à fortifier la chair ; et il a excité, dans la partie sensible de son être, de violents mouvements de tristesse, de crainte et d'ennui, jusqu'à tomber dans une mortelle agonie.

L'apôtre saint Paul souffrit ainsi. Car, bien qu'il ait écrit aux Corinthiens qu'il *surabondait de consolation dans ses souffrances* (1), il avoua néanmoins qu'un jour *il se sentit accablé de maux ;* de contradictions au dehors, de frayeurs au dedans ; et *que son affliction fut si grande qu'il était las de vivre* (2). En effet, quand l'infirmité du corps s'augmente au point d'abattre l'esprit, elle devient si pénible que, dans une véritable agonie, on est contraint de s'écrier avec David : *Mon Dieu, sauvez-moi ; car les eaux de la tribulation ont pénétré jusque dans mon âme* (3).

Oui, les eaux amères des tribulations n'ont pas seulement inondé le corps, elles sont entrées dans le fond de l'âme et y ont causé des craintes, des tristesses et des dégoûts.

Si Dieu me réduit à cet état, je me consolerai par la pensée que je bois le calice tout pur de la douleur, sans aucune consolation, comme mon Sauveur l'a bu pour m'instruire et pour me racheter. Il suffit, pour me consoler, que je ressemble à mon Roi éternel, que

(1) Quoniam, sicut abundant passiones Christi in nobis, ita et per Christum abundat consolatio nostra. (II Cor I, 5.)

(2) Non enim volumus ignorare vos, fratres, de tribulatione nostra, quæ facta est in Asia, quoniam supra modum gravati sumus supra virtutem, ita ut tæderet nos etiam vivere. (II Cor I, 8.)

(3) Salvum me fac, Deus, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam. (Ps. LXVIII, 2.)

je sois attaché à la même croix ; d'autant plus que si je m'offre sincèrement à lui pour souffrir, il adoucira aussitôt ma peine, car il a coutume d'en user avec ses amis, comme avec le bon larron, qui lui tenait compagnie sur la Croix, et auquel il promit que *ce jour-là même il serait avec lui dans le paradis* (1).

Etre en paradis, c'est être parfaitement heureux, et j'y serai dès aujourd'hui ; car c'est là un des merveilleux effets que Dieu opère dans les justes affligés ; il laisse le corps sur la croix ; et en même temps, il donne à l'âme son paradis.

Aussi il y a lieu de croire qu'après avoir entendu cette consolante parole, le bon Larron commença aussitôt à goûter quelque douceur du ciel ; et cet avant-goût du paradis lui remplit le cœur d'une telle joie qu'il fit paraître sur la croix une admirable constance, jusqu'au moment où on lui rompit les jambes et il expira.

Etant languissant dans un lit, je me figurerai donc que je suis crucifié à côté de mon Sauveur. J'adorerai sa justice ; j'avouerai que je mérite d'être ainsi traité et je manifesterai une entière soumission à sa volonté.

Alors, peut-être me dira-t-il, au fond du cœur, une parole de consolation, qui sera comme une assurance que, dans peu de temps, je serai avec lui dans le paradis.

Sa croix est le bois miraculeux qui *rend douces les eaux amères* (2). « Si vous avez bien présente à l'es-

(1) Amen dico tibi, hodie mecum eris in paradiso. (Luc. XXIII, 43.)

(2) Populus clamavit ad Dominum, qui ostendit ei lignum, quod, cum misisset in aquas, in dulcedinem versæ sunt. (Exod. XV, 25.)

prit la passion de Jésus-Christ, dit saint Grégoire, il n'y aura rien de si pénible que vous n'enduriez avec patience » et même avec joie. Mêlées avec le sang de l'Agneau, les eaux amères des tribulations perdront leur amertume et deviendront aussi douces que le lait.

Deuxième Point.

Le nombre, le poids et la mesure des douleurs que Jésus-Christ choisit pour lui-même, surpassent tout ce qu'il y a eu de souffrances en ce monde. Il souffrit en effet, non par force, mais par un pur mouvement de sa charité infinie et dans la vue de satisfaire pour tous les péchés du monde, dont le nombre, le poids et la mesure excèdent toute pensée ; et il voulut, par ses souffrances, nous montrer la grandeur de son amour et l'abondance de sa rédemption.

Je considérerai d'abord la multitude de ses souffrances. Elles furent innombrables, comme nos péchés. Tout conspira pour le maltraiter : les démons avec leur chef Lucifer, la populace de Jérusalem et de toute la Judée ; les scribes, les prêtres et les princes des prêtres, Anne et Caïphe, les soldats d'Hérode, les gardes de Pilate. Tous, à l'envi, le tourmentèrent cruellement et sans relâche, jusqu'au dernier moment de sa vie. Je compterai, si je le puis, les soufflets, les crachats, les coups de pied et de poing, les railleries, les injures et les blasphèmes, qu'il endura dans la maison de Caïphe. Dieu seul, dit saint Jérôme, sait ce qu'il souffrit chez ce grand prêtre, durant cette

triste nuit ; et le jour suivant, il subit le même traitement dans le prétoire de Pilate.

Durant sa flagellation, les bourreaux dépassèrent le nombre de coups fixé par la loi, qui était de quarante-neuf ; et certains auteurs disent qu'ils allèrent jusqu'à cinq mille.

Sa tête sacrée fut percée de soixante-douze épines. Sur le Calvaire, aucune partie de son corps ne fut exempte de douleurs ; et si, selon l'Ecriture, *on put compter ses os* (1), on ne put compter ses douleurs, qui furent innombrables.

Quant au poids de ces souffrances, il fut tel que tout autre qu'un Homme-Dieu ne l'eût pu porter ; car il devait égaler le poids des péchés du monde, dont ce divin Sauveur s'était chargé pour en décharger les coupables. La seule pensée du poids de ces souffrances l'impressionna si fort, au jardin de Gethsémani, qu'il sua du sang en abondance. Parlant des fouets qui lui déchirèrent le corps, il disait, par la bouche de son prophète, que *les pécheurs avaient bâti sur ses épaules* (2), comme s'ils eussent élevé une grosse tour sur son dos.

Comme la couronne d'épines qui ensanglantait son visage pesait sur sa tête ! Que la Croix, sous laquelle il trébuchait et fléchissait et qu'on dut l'aider à porter, lui fut un pesant fardeau ! Combien son corps, suspendu à la Croix et pesant sur ses pieds et ses mains, lui fit souffrir un cruel tourment !

(1) Dinumeraverunt omnia ossa mea. (Ps XXI, 18.)
(2) Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores (Ps. CXXVIII, 3.)

Je mesurerai enfin ses douleurs. L'Evangile nomme sa passion *un excès*, parce qu'en effet ses souffrances furent excessives ; parce que la mesure fut non seulement pleine et pressée, mais surabondante et débordante. Et cependant, quelque grand que fût le calice, quelque amers que fussent la myrrhe et le fiel que son Père y avait mêlés, il le but, sans en laisser une goutte. Il voulut même goûter le vinaigre qu'on lui présenta un moment avant sa mort, afin d'accomplir, jusqu'à la moindre circonstance, ce qui avait été prédit de sa passion par les prophètes.

Pourrai-je considérer ces choses avec attention et ne pas me sentir encouragé à souffrir avec patience toutes mes afflictions ?

Pensez, me dit saint Paul, *à celui qui a souffert tant de contradictions et d'injures de la part des pécheurs, afin de ne pas vous décourager et de ne pas défaillir dans vos tribulations* (1). Pensez au nombre, au poids et à la mesure des contradictions éprouvées par votre Sauveur Jésus, et vous verrez que ce que vous souffrez, est peu de chose en comparaison.

Pour me consoler pendant cette maladie, je considérerai que mon lit est le bois de la croix ; que les remèdes sont le fiel et le vinaigre ; les saignées et les cautères, les plaies des pieds et des mains ; les maux de tête, la couronne d'épines ; les dégoûts de la nourriture, l'agonie et la sueur de sang de mon très doux Maître.

(1) Recogitate enim eum qui talem sustinuit a peccatoribus adversum semetipsum contradictionem, ut ne fatigemini animis vestris deficientes. (Heb. XII, 3.)

De la sorte, j'accompagnerai Jésus-Christ dans sa passion ; et lui aussi me tiendra compagnie durant la mienne ; et il m'enrichira de sa grâce et de ses dons, afin que je puisse la supporter avec patience et même avec joie.

Troisième Point.

Je contemplerai enfin l'extrême charité de Jésus-Christ, durant sa passion.

Personne ne le soulageait. Il s'en plaint par la bouche du prophète : *J'attendais quelqu'un qui compatît à ma douleur et nul ne s'est présenté ; j'ai cherché quelqu'un qui me consolât et je n'ai trouvé personne* (1).

La présence de sa sainte Mère, la vue de ses amis ne faisaient qu'augmenter sa douleur. Saint Laurent Justinien (2) dit que son avidité pour les souffrances lui avait fait prendre sur lui toutes les infirmités, toutes les douleurs, toutes les afflictions de ses élus. Dans le jardin de Gethsémani, il les sentit aussi vivement que les siennes propres ; et pour fortifier par sa grâce les justes affligés, il leur appliqua dès lors les mérites de sa passion ; et il unit leurs souffrances aux siennes pour les rendre plus agréable aux yeux de son Père. O profondeur de la charité de Jésus-Christ ! O abîme sans fond de sa divine miséricorde ! N'aviez-vous pas assez de peines à souffrir, ô mon Jésus, sans y ajouter celles d'autrui ? Mais votre cha-

(1) Et sustinui qui simul contristaretur et non fuit; et qui consolaretur, et non inveni. (Ps. LXVIII, 21.)

(2) De spirituali Christi agone. (C. XXIX.)

rité est semblable au feu qui dévore tout et ne dit jamais : C'est assez.

Que vous rendrai-je pour tant d'amour? Je m'approprierai vos souffrances ; j'en serai touché plus que des miennes ; j'unirai les miennes aux vôtres, afin qu'elles soient mieux agréées. Je vous offre donc la soif ardente qui me dessèche, en union avec celle qui vous dévorait sur la Croix; la lassitude et l'ennui extrême que j'endure sur ce lit, en union avec les douleurs mortelles que vous endurâtes sur le lit beaucoup plus dur de la Croix. Agréez cette offrande et faites qu'en vous imitant dans votre sainte passion, je me rende digne d'entrer un jour dans la participation de votre gloire.

De tout ceci j'apprendrai encore à *ne pas trop me mépriser dans la maladie* (1): puisque Jésus-Christ, Notre-Seigneur, a eu tant de considération et d'amour pour les malades qu'il n'a pas été moins sensible à leurs misères qu'aux siennes et qu'il veut qu'on les considère comme sa propre personne : *J'étais malade et vous ne m'avez pas visité* (2).

Dans cette pensée je dirai : O mon Sauveur Jésus, si vous prenez tant de part à mes maux que vous commandez à vos serviteurs et à vos amis de me visiter quand je suis malade, faites-moi la grâce de me visiter souvent vous-même, et ne vous éloignez pas de ce lit où vous m'avez attaché. Car si vous m'aban-

(1) Fili, in infirmitate tua, ne despicias teipsum ; sed ora Dominum, et ipse curabit te. (Eccl. XXXVIII, 9.)

(2) Infirmus (eram), et in carcere, et non visitastis me. (Matt. XXV, 43.)

donniez, les visites des hommes ne me serviraient de rien ; et si vous demeurez près de moi, je n'en aurai plus besoin.

SEPTIÈME MÉDITATION.

DES MALADIES QUE DIEU ENVOIE POUR DES MOTIFS QUI REGARDENT SA PLUS GRANDE GLOIRE.

Premier Point.

Les maladies ne sont pas toujours des châtiments pour nos péchés. Souvent Dieu les envoie pour manifester sa gloire, pour éprouver ses élus et leur procurer de grands avantages.

Les apôtres demandent au Sauveur pourquoi un homme, qui se trouva sur son chemin, était aveugle ; il répondit : *Ce n'est pour aucun péché que lui ou ses parents aient commis, mais afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui* (1). Il dit aussi de la maladie de Lazare, *qu'elle était pour la gloire de Dieu et afin que le Fils de Dieu fût glorifié par elle* (2).

De là vient que les justes, bien qu'ils ne soient pas exempts de fautes, sont parfois affligés de maux qu'ils ne paraissent pas mériter. Dieu ne les leur envoie pas pour les punir ; il a d'autres desseins. Job disait : *Si l'on mettait dans une balance, d'un côté, les fautes qui*

---

(1) Neque hic peccavit, neque parentes ejus ; sed ut manifestentur opera Dei in illo. (Joan. IX, 3.)

(2) Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei, ut glorificetur Filius Dei per eam. (Joan. XI, 4.)

ont attiré sur moi la colère de Dieu, de l'autre les maux que j'endure, on verrait que ceux-ci l'emportent de beaucoup sur mes péchés (1).

C'est là un bien grand motif de consolation et de joie pour les amis de Dieu. Il est plus avantageux d'être crucifié, étant innocent comme Jésus, que criminel comme le bon Larron. Rien n'est plus glorieux que d'imiter, en ce point, notre divin Chef et la légion triomphante de ses soldats martyrs, qui ont souffert toute sorte de tourments, non pour leurs crimes, mais pour donner à Dieu un témoignage public de leur foi et de leur amour.

En vérité, c'est une espèce de martyre de souffrir de longues et cruelles maladies pour glorifier Dieu par ses souffrances. Je remercierai donc sa divine Majesté de ce qu'elle veut bien se servir de moi pour être l'instrument de sa gloire, et je lui dirai : « Tourmentez-moi, Seigneur, pourvu que vous en soyez glorifié. »

Toutefois, je ne dois pas me décourager si je suis coupable ; car ma maladie peut servir en même temps à expier mes péchés et à glorifier Dieu en faisant resplendir sa justice et en mille autres manières.

Deuxième Point.

Dieu m'envoie cette maladie pour éprouver ma foi et ma constance. Il veut voir comment je combattrai

(1) Utinam appenderentur peccata mea, quibus iram merui, et calamitas, quam patior, in statera! quasi arena maris hæc gravior appareret. (Job. VI, 2-3.)

pour son amour et si je remporterai la victoire ; victoire dont il sera glorifié, parce qu'elle est encore plus la sienne que la mienne.

Me voici donc sur mon lit, comme sur un champ de bataille, où j'ai à combattre nombre d'ennemis : le froid, le chaud, le dégoût, la soif, l'insomnie, l'amertume des remèdes, les douleurs au dedans et au dehors. Levant les yeux au ciel, je verrai Jésus-Christ, Notre-Seigneur, qui me contemple, comme il regardait saint Etienne, tandis qu'on le lapidait. Ce bon Maître m'encourage au combat, parce qu'il y va pour lui de sa gloire, et pour moi, de la vie éternelle.

Je puis encore le considérer comme environnant mon lit de toute part, puisque c'est *en lui que je vis, que je me meus, et que je suis* (1). Pendant que je souffre, je suis en lui ; et il est en moi, combattant avec moi et pour moi, m'aidant à remporter la victoire.

Ainsi animé par sa présence, fortifié de sa grâce, je n'aurai en vue que sa gloire, j'éviterai toute faute, toute impatience, et j'accepterai de bon cœur toutes mes peines, afin que Dieu soit glorifié dans cette maladie.

Dieu m'a cloué sur ce lit de souffrances pour qu'il s'en exhale un parfum de sainteté, et que ceux qui me verront glorifient le Seigneur. Alors on pourra m'appliquer ce qui est écrit de Tobie, que Dieu l'affligea très sensiblement par la cécité, *afin qu'il donnât, comme*

(1) In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus. (Act. XVII, 28.)

le saint homme Job, un admirable exemple de patience à toute la postérité (1).

Enfin, je me représenterai d'un côté mon ange gardien, de l'autre le démon, qui m'observent et qui s'efforcent, l'un de me donner de bons sentiments, l'autre de m'en inspirer de mauvais. Je me garderai d'affliger mon bon ange et de réjouir le démon, en donnant à cet ennemi l'occasion de triompher, et d'insulter Dieu en m'arrachant de ses mains. Je confondrai au contraire ce méchant esprit et je réjouirai mon saint ange, par ma patience et par les témoignages de mon amour pour Dieu.

Troisième Point.

Dieu, Notre-Seigneur, a encore d'autres fins très glorieuses dans les maladies qu'il envoie à ses serviteurs.

Je chercherai à connaître celle qu'il se propose à mon sujet.

Parfois, Dieu envoie la maladie pour faire éclater sa gloire dans la manière dont il en délivre. Il excite alors lui-même ses serviteurs à prier avec tant de foi et de confiance qu'il leur rend la santé miraculeusement.

Il agit ainsi durant sa vie mortelle, à l'égard de beaucoup d'aveugles, de lépreux, de paralytiques et d'infirmes de toute sorte ; et il fait encore tous les

(1) Hanc autem tentationem permisit Deus evenire illi, ut posteris daretur exemplum patientiæ ejus, sicut et sancti Job. (Tob. II, 12.)

jours de semblables miracles, afin d'être glorifié selon cette parole : *Invoquez-moi au jour de l'affliction* (1), *je vous en délivrerai et vous me glorifierez*. Dieu est alors glorifié, non seulement à cause de la confiance avec laquelle le malade recourt à lui, mais aussi à cause du miracle qu'il opère pour le délivrer.

De là vient que Notre-Seigneur envoie des maladies à ses serviteurs pour les glorifier et les honorer. Il entend manifester leur vertu ; et par la manière admirable dont il les délivre, il fait tourner la maladie aussi bien à leur honneur qu'à sa propre gloire, selon cette autre parole : *Je suis avec lui dans la tribulation ; je l'en délivrerai et je le glorifierai* (2).

O mon âme ! ne t'afflige pas d'être unie à un corps languissant et infirme. Tu n'es pas seule, tu n'es pas abandonnée. Tu as près de toi un médecin qui prend soin de toi, un infirmier qui te sert, un ami qui t'entretient et ne te quitte pas. Si j'ouvre les yeux de la foi pour le voir, je jouirai de sa divine compagnie. Son dessein n'est pas de me faire souffrir, mais de me guérir ; de me confondre ni de me détruire, mais de me relever et de me sauver ; afin que le monde voie qu'il m'aime, puisqu'il a un soin si particulier de ma vie et de mon honneur.

S'il ne veut pas me rendre la santé, il saura du moins faire servir cette maladie à sa gloire et à la mienne, en m'enrichissant de ses dons et me façonnant comme

(1) Invoca me in die tribulationis ; eruam te, et honorificabis me. (Ps. XLIX, 15.)

(2) Cum ipso sum in tribulatione ; eripiam eum et glorificabo eum. (Ps. XC, 15.)

une pierre précieuse qu'il veut placer à une place d'honneur dans l'édifice de la Jérusalem céleste.

Dieu est glorifié par la joie et l'allégresse d'une âme qui, unie à un corps infirme, s'écrie, comme l'apôtre saint Paul: *Je me glorifierai dans mes infirmités, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en moi. C'est pour cela que je me plais dans mes infirmités, les opprobres, les nécessités, les persécutions, les angoisses que j'endure pour Jésus-Christ* (1). Oui, c'est une grande gloire pour Notre-Seigneur, qu'il y ait sur la terre des hommes assez généreux pour recevoir de sa main les maladies comme des présents et des faveurs, pour montrer dans leur corps ses plaies sacrées et *porter les marques de sa passion* (2), afin que sa vie paraisse aussi en eux.

C'est une grande gloire pour le Créateur d'avoir ici-bas des créatures si entièrement soumises à ses volontés, qu'elles se laissent traiter comme il lui plaît, tantôt bien, tantôt mal, en ce qui touche le corps, la santé et la vie ; des créatures qui mettent leur souverain bonheur à accomplir sa sainte volonté, qui, à l'exemple du Verbe incarné, vivent de cette volonté divine (3).

Si donc Dieu retire un si grand honneur et une si

(1) Libenter igitur gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi. Propter quod, placeo mihi in infirmitatibus meis, in contumeliis, in necessitatibus, in angustiis, pro Christo. (II Cor. XII, 9-10.)

(2) De cætero, nemo mihi molestus sit : ego enim stigmata Domini Jesu in corpore meo porto. (Galat. VI, 17.)

(3) Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus. (Joan. IV, 34.)

grande gloire de ce que ses serviteurs souffrent avec patience et avec joie, selon les fins qu'il se propose, je m'efforcerai de supporter ma maladie de telle sorte qu'il ait lieu de se louer de moi et qu'il soit glorifié dans les siècles des siècles. Amen !

CHAPITRE IV.

On répond aux plaintes de ceux qui disent que la maladie les empêche de travailler comme ceux qui se portent bien. On leur marque beaucoup de choses qu'ils peuvent faire et les fruits abondants qu'ils peuvent retirer d'une humble patience.

Ce qui a été dit dans les chapitres précédents, peut servir à consoler les personnes qui, animées d'un grand zèle, s'affligent à l'excès lorsque l'infirmité les arrête et les empêche de faire les bonnes œuvres qu'elles faisaient auparavant. Il leur semble qu'elles reculent dans le chemin de la perfection, parce qu'elles ne remplissent plus le triple devoir du chrétien, envers Dieu, le prochain et lui-même. Elles doivent en effet cesser leurs pénitences accoutumées ; manger de la viande, quand les autres jeûnent ; dormir et demeurer au lit, lorsque les autres veillent et travaillent ; renoncer aux œuvres de zèle et de charité, au gouvernement, à la prédication, à la lecture, aux services des pauvres, à la récitation de l'office divin, à l'audition de la messe et à d'autres semblables œuvres de piété.

C'est pourquoi elles s'attristent et s'inquiètent. Elles s'imaginent que Dieu est fâché contre elles et elles por-

tent envie à ceux qui s'emploient gaîment aux offices dont elles ne sont plus capables.

Ces malades cesseraient de se plaindre ; ils seraient même contents, s'ils savaient combien leur sort est heureux.

Pour leur montrer leur erreur, il faut distinguer deux sortes d'infirmités, par lesquelles Dieu éprouve les siens, afin de les sanctifier. Les premières sont de graves maladies, qui arrivent rarement et ne durent d'ordinaire, dans leur plus grande violence, que quinze jours ou un mois. Les autres sont des langueurs ou des indispositions légères mais prolongées, qui ne mettent pas le malade dans une entière impuissance de travailler.

Dieu envoie ordinairement les premières aux pécheurs, afin que la crainte de la mort et du jugement les force à se convertir. Il les envoie aussi parfois aux justes, qui sont tombés dans une certaine tiédeur, afin qu'ils se renouvellent et reprennent leur première ferveur ; ou même aux âmes ferventes, afin de les faire avancer rapidement dans la perfection.

Il est vrai que, pendant leur maladie, les âmes ferventes croient reculer dans le service de Dieu, parce qu'elles ne font plus que souffrir ; mais Dieu leur envoie ce repos afin qu'elles retournent avec plus de ferveur au travail.

Nous avons une admirable figure de ceci dans le signe que Dieu donna au roi Ezéchias pour l'assurer de sa guérison. Le jour était sur son déclin, lorsque le soleil s'étant arrêté par l'ordre de Dieu, retourna vers l'Orient et recula de dix heures, sans néanmoins disparaître dans l'autre hémisphère ; et il commença de

nouveau sa carrière, de l'Orient à l'Occident; ce qui donna lieu à un jour d'une longueur extraordinaire (1).

Il en est de même du juste qui depuis sa conversion, et peut-être depuis son enfance, s'est toujours heureusement avancé dans le service de Dieu, en répandant autour de lui, comme un soleil, des rayons de lumière et de grâce. Comme le saint roi Ezéchias, il a observé la loi de Dieu *avec un cœur droit et parfait* (2) ; mais voici que, tout à coup, par la permission de Dieu, il est saisi d'une grave maladie ou éprouvé par quelque adversité, et il lui semble qu'il retourne en arrière, qu'il revient sur ses pas, qu'il n'a plus ni vertu, ni religion, ni piété ; qu'il chemine à l'encontre de ce que son état et sa profession demandent.

A la vérité, quelque grande que soit son anxiété, la lumière intérieure lui reste et il ne tombe pas dans la nuit de péché. Bien plus, il se retrouve comme au commencement du jour, au matin de sa vie, dans un état où se regardant comme un novice, qui n'a encore fait nul progrès dans la vertu, il se met en marche avec une ferveur toute nouvelle et court bientôt dans la voie de la perfection.

Voilà un des principaux fruits que Notre-Seigneur tire des maladies, des humiliations ou des disgrâces

(1) Hoc tibi erit signum a Domino, quia faciet Dominus verbum quod locutus est : Ecce ego reverti faciam umbram linearum per quas descenderat in horologio Achaz in sole, retrorsum decem lineis. Et reversus est sol decem lineis, per gradus quos descenderat. (Isai. xxxviii, 7-8.)

(2) Memento... quomodo ambulaverim coram te in veritate et in corde perfecto. (Isai. xxxviii, 3.)

qu'il nous envoie. Cette épreuve est le principe d'une vie nouvelle, comme d'une jeunesse pleine d'élan et de ferveur.

Dieu accomplit en nous ce qu'il dit par le prophète Osée (1), parlant d'une âme qui a traversé la vallée d'Achor, figure du trouble et de l'affliction : *Elle chantera comme aux jours de sa jeunesse, comme aux jours de sa sortie d'Egypte ;* c'est-à-dire que la tribulation la rajeunira ; elle chantera ses anciens cantiques ; elle reprendra, avec toute la ferveur des premiers jours de sa conversion, ses exercices de piété qu'elle avait interrompus.

Ceci arrive aussi au pécheur que Dieu a soumis à force de châtiments : par la maladie, qui a consumé sa chair, il a expié ses crimes ; il est purifié ; et dès lors, il est juste qu'il retrouve sa jeunesse et sa première ferveur. Il prie Dieu, il en est regardé d'un œil favorable et il est rempli de joie à cause du changement qui s'est opéré en lui.

Job souhaitait d'être ainsi renouvelé, lorsqu'au milieu de ses douleurs et de ses angoisses il s'écriait : *Qui me fera la grâce de me rétablir dans l'état où j'ai été autrefois, lorsque le Seigneur me protégeait et me gardait ; quand sa divine lumière resplendissait sur ma tête, et qu'à la faveur de cette lumière, je marchais sûrement parmi les ténèbres de ce monde ; quand, au temps de ma jeunesse, il demeurait secrètement dans mon âme, s'entretenait familièrement avec moi* et me comblait de

(1) Et dabo ei vinitores ejus ex eodem loco, et vallem Achor, ad aperiendam spem ; et canet ibi juxta dies juventutis suæ, et juxta dies ascensionis suæ de terra Ægypti. (Osée, II, 15.)

délices spirituelles ; *qu'il me donnait le lait de ses consolations en telle abondance que j'en avais pour laver mes pieds* et pour purifier mes affections ; enfin, *quand de la pierre vive*, qui est Jésus-Christ, *coulaient des ruisseaux d'huile*, des torrents de grâce, dont mon âme était pénétrée (1) ?

Voilà quels étaient les souhaits de Job au milieu de ses afflictions. Dieu lui accorda enfin ce qu'il désirait ; il le consola, le guérit et lui rendit, avec la santé, le double des biens qu'il possédait avant sa disgrâce ; et si jusqu'alors il avait été un homme juste et craignant Dieu, il devint ensuite un saint achevé.

§ I. — Comment les malades peuvent satisfaire à leurs obligations.

Ce n'est pas au moment de ma convalescence ou de ma guérison que je dois remettre le soin de ma perfection ; pendant ma maladie même, je puis avancer beaucoup dans la sainteté, comme j'ai pu en juger par ce qui a été dit précédemment.

En effet, si je ne peux faire ce que font ceux qui se portent bien, je puis faire ce que Dieu me demande actuellement. Le mérite et la perfection du juste, dit

(1) Quis mihi tribuat ut sim juxta menses pristinos, secundum dies quibus Deus custodiebat me ; quando splendebat lucerna ejus super caput meum et ad lumen ejus ambulabam in tenebris ; sicut fui in diebus adolescentiæ meæ, quando secreto Deus erat in tabernaculo meo : quando erat omnipotens mecum et in circuitu meo pueri mei ; quando lavabam pedes meos butyro et petra fundebat mihi rivos olei ? (Job XXIX, 2-6.)

saint Thomas (1), ne consistent précisément ni à agir ni à pâtir, quand même on donnerait tous ses biens aux pauvres et que l'on mourrait pour la foi ; mais à agir ou à pâtir, en vue de plaire à Dieu ; c'est dans la conformité à la volonté divine qu'est, à proprement parler, la charité. *Notre vie est dans la volonté du Seigneur*, disait David (Ps. 29) ; et notre bonheur est aussi renfermé dans l'accomplissement de cette sainte volonté.

Or Dieu n'exige pas que je fasse les œuvres d'un homme bien portant, mais que je supporte les incommodités de la maladie. Mon mérite consiste à souffrir par obéissance, en m'humiliant et en me faisant obéissant jusqu'à la mort sur cette croix où Dieu me place ; et puisque la perfection consiste dans l'obéissance, j'ai maintenant, plus que jamais, l'occasion de pratiquer cette vertu en choses difficiles où je dois en outre observer la patience.

Sans me plaindre, je dois souffrir les douleurs du corps, les amertumes des remèdes, la prison prolongée du lit ; être privé de tous les divertissements ; demeurer dans la dépendance continuelle des autres, dont l'aide m'est nécessaire et qui néanmoins me manquent souvent dans le besoin ; endurer la soif, le dégoût de toute nourriture, etc .. et ce qui résulte ordinairement de tout cela, une sombre mélancolie.

(1) Quæcumque virtutum opera ex hoc meritoria sunt apud Deum, quod fiunt ut obediatur voluntati divinæ ; nam si quis etiam martyrium sustineret, vel omnia sua pauperibus erogaret ; nisi hæc ordinaret ad impletionem divinæ voluntatis, meritoria esse non possent. (Thom. 2a 2æ, q. 104, a. 3.)

D'autre part, je suis tenu de conserver ma vie ; et pour observer ce précepte, il me faut manger sans avoir faim et même en dépit de toute aversion, et m'abstenir de boire, quoique j'en aie une extrême envie. Je dois encore obéir au médecin qui me traite et à l'infirmier qui me soigne. Et quand cette obéissance ne serait pas de précepte, elle serait au moins de conseil, et il serait plus parfait de n'y pas manquer, selon cette parole de l'Ecclésiastique : « Donnez place au médecin (1) » ; c'est-à-dire, obéissez au médecin ; soyez prêt à exécuter ponctuellement ses ordonnances, quoiqu'il ordonne des choses amères ou douloureuses. Et comme cette obéissance est difficile, l'Esprit-Saint ajoute aussitôt : *Celui qui pèche en la présence de Dieu, qui l'a créé, tombera dans les mains du médecin* (2) ; comme s'il disait qu'en punition de son péché, Dieu lui enverra une maladie qui l'obligera à appeler le médecin, et que celui-ci, tout en exerçant son art, sera l'instrument et l'exécuteur de la justice divine, par les remèdes pénibles qu'il prescrira.

De plus, durant la maladie, non seulement je ne suis pas dispensé des trois devoirs de tout chrétien bien portant, envers Dieu, le prochain et lui-même ; mais je puis m'acquitter de cette triple obligation avec autant de profit que si j'étais en santé. C'est à moi, en effet, que s'adressent ces paroles du prophète Michée : *Je vous enseignerai, ô homme, ce qui est bien et ce que le Seigneur demande de vous : gardez la justice,*

(1) Da locum medico. (Eccli. XXXVIII, 11.)
(2) Qui delinquit in conspectu ejus qui fecit eum, incidet in manus medici. (Eccli. XXXVIII, 15.)

aimez la miséricorde, et marchez en la présence de votre Dieu, avec une grande crainte de l'offenser (1).

Tout d'abord, je dois garder la justice, en justifiant la conduite de Dieu et en confessant, selon les sentiments de la seconde méditation, qu'il est juste en m'envoyant ce châtiment pour mes péchés.

Après cela, je dois, dès le début de la maladie, exercer le jugement salutaire d'une bonne confession, en examinant soigneusement ma conscience, concevant un extrême regret de mes fautes et faisant venir le médecin spirituel ; afin que celui-ci guérisse les plaies de mon âme et en ôte la racine du mal, qui est le péché. C'est le conseil de l'Ecclésiastique à un malade : *Fuyez le péché,* dit-il ; faites un ferme propos de ne plus offenser Dieu ; *tenez vos mains toujours prêtes à agir*, à s'exercer dans les bonnes œuvres ; *et purifiez votre cœur de toute iniquité* (2), par la pénitence et la confession.

Pour cela, je n'attendrai pas l'avertissement du médecin ; je le préviendrai et je guérirai tout d'abord mon âme ; alors, l'obstacle provenant de mes péchés étant enlevé, les remèdes du médecin pourront agir plus efficacement.

Et si j'avais la coutume de me confesser souvent, je ne la perdrai pas durant la maladie, autant que la chose me sera possible ; car j'ai alors un plus pressant

(1) Indicabo tibi, o homo, quid sit bonum, et quid Dominus requirat a te : utique facere judicium, diligere misericordiam et sollicitum ambulare cum Deo tuo. (Mich. VI, 8.)

(2) Fili, in tua infirmitate, ne despicias teipsum; sed ora Dominum et ipse curabit te. Averte a delicto et dirige manus; et ab omni delicto munda cor tuum. (Eccli. XXXVIII, 9-10.)

besoin de la grâce du Sacrement de pénitence pour me préserver de tout péché.

Je dois aussi faire justice de moi-même en ce qui concerne les mortifications et accepter celles qui sont compatibles avec la maladie. La diète ou la tempérance dans les repas tiendront lieu des jeûnes que je faisais ; mes souffrances remplaceront le cilice et la discipline dont je faisais usage. En outre, en souffrant de bon cœur ce que je ne puis éviter et le rendant volontaire par une acceptation amoureuse, j'en tirerai un grand profit.

Enfin, je garderai la justice dans toutes les visites que je recevrai, les conversations que je tiendrai ; c'est-à-dire que la maladie ne sera pas pour moi un prétexte pour murmurer contre le prochain, et que je ne laisserai pas dire ou faire en ma présence quelque chose qui puisse déplaire à Dieu, quand je pourrai l'empêcher.

La seconde chose que l'Esprit-Saint me prescrit, c'est d'aimer la miséricorde et de l'exercer autant que je pourrai. Souvent Notre-Seigneur envoie la maladie à ceux qui ont le cœur dur et peu compatissant aux misères d'autrui ; afin que, réduits à un état où ils ont besoin de la compassion des autres, ils apprennent à en avoir eux-mêmes pour leur prochain.

Saint Paul nous dit que Jésus-Christ *a voulu être éprouvé comme nous pour compatir à nos infirmités* (1) ; ainsi un Supérieur, qui est malade ou infirme,

(1) Non enim habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris; tentatum autem per omnia pro similitudine, absque peccato. (Hebr. IV, 15.)

compatit aux souffrances des malades ; et ordinairement, celui qui a été lui-même malade, est un infirmier plus attentif et plus charitable. *Jugez de votre prochain par vous-même,* dit l'Ecclésiastique (1) ; c'est-à-dire que vos sentiments et vos désirs vous fassent comprendre ceux de votre prochain placé dans les mêmes circonstances que vous.

Ainsi donc, comme j'aime à être visité, soulagé, consolé durant ma maladie, les autres malades l'aiment aussi et je leur rendrai ces services selon mon pouvoir.

J'exercerai encore la miséricorde, c'est-à-dire la bonté, la douceur, la compassion, envers les infirmiers et les autres personnes qui me servent, en prenant garde de ne pas les fatiguer à l'excès, ni de leur demander ce qui n'est pas nécessaire.

Je puis encore exercer la miséricorde en faisant, selon mes moyens, l'aumône aux pauvres, afin que ces amis de Dieu m'obtiennent par leurs prières une prompte guérison, comme autrefois ils obtinrent la résurrection de la charitable Tabitha, *en montrant à saint Pierre les robes et les vêtements qu'elle leur faisait pendant sa vie* (2).

Enfin, si j'offre mes souffrances pour soulager quelque âme du purgatoire, ainsi qu'il a été dit dans la quatrième méditation, cet acte de miséricorde sera très agréable à Dieu.

En troisième lieu, je dois avoir grand soin de

(1) Intellige quæ sunt proximi tui, ex teipso. (Eccli. XXXI, 18.)

(2) Circumsteterunt Petrum omnes viduæ, flentes et ostendentes ei tunicas et vestes quas faciebat illis Tabitha. (Act. IX, 39.)

demeurer en la présence de Dieu : ce que je puis faire de diverses manières.

D'abord, en suivant ce conseil de l'Esprit-Saint (1) : *Offrez à Dieu un encens de suave odeur*, faites que votre oraison monte comme un parfum vers le ciel, en faisant les actes qui ont été indiqués dans les chapitres précédents ; offrez *aussi* à Dieu, en mémoire de votre sacrifice, *de la fleur de farine très pure*, c'est-à-dire le Très Saint Sacrement de l'autel, mémorial de la passion du Sauveur.

Pour cela, je ferai dire des messes à mon intention ; et s'il est possible, je communierai (ce que les religieux peuvent faire plus facilement que les séculiers) ; car personne n'a plus besoin de cette divine nourriture que les malades ; et je ne m'en priverai pas, si je puis facilement la recevoir. Au moins, je ferai la communion spirituelle, en excitant en moi un vif désir de recevoir chaque jour la sainte Eucharistie pour me fortifier et me soutenir.

Enfin, je ferai en sorte que *mon offrande soit grasse* et parfaite, en l'accompagnant de tendres sentiments de dévotion et d'ardents désirs de donner à Dieu ce qu'il veut avant tout, mon propre cœur.

Je marcherai encore en la présence de Dieu, de manière à lui plaire, si, selon la parole de l'apôtre saint Pierre : *Jetez en Dieu toute votre sollicitude, parce qu'il a soin de vous* (2), j'abandonne à Dieu le

(1) Da suavitatem et memoriam similaginis et impingua oblationem. (Eccli. XXXVIII, 11.)

(2) Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum, quoniam ipsi cura est de vobis. (I Petr. V, 7.)

soin de toute chose : ma vie, ma santé, le boire et le manger ; les remèdes et leurs effets, ma famille et ses intérêts, mes biens et mon honneur. Car si, durant ma maladie, je ne pense qu'à accomplir sa divine volonté, il pourvoira à tous mes besoins et il m'aidera à satisfaire à toutes les obligations de mon état, selon que mes forces le permettent.

Je me souviendrai que sur la Croix, Jésus-Christ, Notre-Seigneur, ne demeura pas oisif. Ses souffrances ne l'empêchèrent pas de s'acquitter de son office de Rédempteur et d'en remplir tous les devoirs. Il pria alors pour lui, pour les hommes et pour ses ennemis avec de grands cris et beaucoup de larmes ; il pardonna au bon Larron et lui promit le paradis ; il eut soin de sa sainte Mère et de son disciple bien-aimé ; il les recommanda l'un à l'autre, et il donna Jean pour fils à sa Mère.

Pourquoi tout cela? sinon pour m'apprendre que, tout infirme ou moribond que je sois, je ne dois pas négliger entièrement ma charge, mais en accomplir les devoirs selon mes forces?

Enfin la circonspection avec laquelle je dois marcher en la présence de Dieu. m'oblige à veiller sans cesse pour résister aux tentations d'impatience et de murmure venant de la chair ou du démon, ou de quelque personne que ce soit. Et s'il m'arrive d'être tenté par des personnes qui me touchent de près, je dois imiter le saint homme Job, en justifiant la conduite de Dieu.

L'exemple de Job est en effet admirable. Sa femme le voyant sur un fumier frotter ses ulcères, pour en faire sortir le pus, sans cesser de louer Dieu, lui dit

en colère : *Bénissez Dieu et mourez* (1). Elle voulait dire : Maudissez ce Dieu qui vous récompense ainsi de vos bonnes œuvres ; vengez-vous des maux qu'il vous envoie, en ne souffrant pas qu'il vous fasse languir plus longtemps ; il vaut mieux pour vous mourir que tant souffrir. Mais le saint homme lui répondit sagement : « *Vous parlez comme une folle. Si nous avons reçu des biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi des maux ?* Non seulement je ne maudirai pas le Seigneur ; mais je bénirai éternellement son saint nom, pour les maux comme pour les biens qui me viendront de sa main. »

C'est ainsi que je repousserai toutes les tentations, en m'armant du bouclier d'une invincible patience.

De ce chapitre je conclurai qu'en acceptant de bon cœur la maladie et en buvant son amer calice par amour pour Jésus-Christ, je ne mériterai pas moins que si j'étais en santé. Car, dit saint Bonaventure (2), il y a plus de mérite à souffrir avec patience les adversités qu'à se dépenser pour les bonnes œuvres ; et c'est en ce sens qu'on peut prendre ces paroles de Moïse : *Ceux qui boivent l'eau de la mer avec autant de plaisir que si elle avait la douceur du lait, offrent à Dieu des sacrifices de justice* (3).

(1) Dixit autem illi uxor sua : Adhuc tu permanes in simplicitate tua ! Benedic Deo et morere. Qui ait ad illam : Quasi una de stultis mulieribus locuta es ; si bona suscepimus de manu Dei, mala quare non suscipiamus ? In omnibus his non peccavit Job labiis suis. (Job. II, 9-10.)

(2) De processu 5 religionis, c. XXV.

(3) Ibi immolabunt victimas justitiæ; qui inundationem maris quasi lac sugent et thesauros absconditos arenarum. (Deut. XXXIII, 19.)

§ II. — Des biens que produit la patience.

Un dernier motif de consolation pour les malades est que la patience leur procure une infinité de biens.

Quelle que soit leur infirmité, avec la patience, ils s'acquittent de tous leurs devoirs, remportent d'insignes victoires sur les ennemis du salut et font de grands progrès dans la perfection ; car cette vertu est la source d'une infinité de biens concernant l'honneur de Dieu, l'utilité du prochain et l'avancement spirituel.

On distingue trois sortes de biens : l'honnête, l'agréable et l'utile. La patience les produit tous les trois.

En premier lieu, elle mène au sommet de la perfection, puisque l'apôtre saint Jacques dit *qu'elle fait des œuvres parfaites* (1). D'elle, selon la Glose, naît la perfection à laquelle le chrétien s'élève par les huit degrés des béatitudes prêchées par Notre Seigneur sur la montagne. La patience est le dernier degré; elle est comme la pierre de touche qui fait connaître la sainteté d'une âme ; selon cette parole de l'Ecriture : *On juge de la science d'un homme par sa patience* (2) ; et en effet, quiconque sait souffrir, montre qu'il possède la vraie sagesse et qu'il y conforme sa vie.

La patience est une marque certaine de notre amour pour Dieu ; car c'est pour lui que nous souffrons sans nous plaindre les maux de cette vie.

---

(1) Patientia autem opus perfectum habet, ut sitis perfecti et integri, in nullo deficientes. (Jac. I, 4.)

(2) Doctrina viri per patientiam noscitur. (Prov. XIX, 10.)

La patience est la fille aînée de la charité, dont saint Paul dit tout d'abord qu'*elle est patiente* (1), et selon le même apôtre, les premiers *fruits* de la charité sont la *paix et la patience :* la paix, dans les plus grandes afflictions ; la patience, au milieu des plus violentes douleurs.

La patience est bien un fruit de l'arbre de la divine charité, qui soutient notre esprit ; et ce fruit nous fortifie au point que *nous nous plaisons et nous glorifions dans nos infirmités, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en nous* (2).

En outre, la patience nous rend semblables à Jésus-Christ Notre-Seigneur, dont la vie tout entière a été un exercice de patience. Or, c'est une grande gloire de ressembler à son Chef, à son Roi et à son Dieu ; d'être revêtu de ses livrées ; de les garder près de soi, au point de pouvoir dire comme l'Epouse : *Mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe que je porterai dans mon sein* (3). Le désir que j'ai de l'imiter, disait saint Bernard (4), fait que je pense sans cesse à sa passion ; j'en ai toujours les instruments devant les yeux et sur mon cœur ; je les embrasse avec une tendre affection ; et je porte partout sur moi ce bouquet de myrrhe dont l'odeur me réjouit.

La patience nous rend aussi semblables aux martyrs. Ceux-ci lui doivent leur couronne ; nous lui

(1) Charitas patiens est. (I Cor. XIII, 4.)

(2) Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi. (II Cor. XII, 9.)

(3) Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi ; inter ubera mea commorabitur. (Cant. I, 12.)

(4) Serm. XLV, in Cant.

devrons la nôtre. Ce n'est pas peu de chose, dit saint Jean Chrysostome, qu'un homme accablé de douleurs qui le provoquent à la colère et au blasphème, sache se dominer au point qu'il ne lui échappe aucune parole, aucune action indigne d'un chrétien. Voilà ce qui fait le martyr. Par là, le saint homme Job a mérité ce titre, et l'apôtre saint Jacques nous propose sa patience avec celle du Roi des Martyrs, afin qu'elle soit le modèle de la nôtre.

La patience remporte d'insignes victoires sur nos plus terribles adversaires. Selon la remarque de saint Grégoire, elle fait plus que les conquérants qui ne triomphent que d'hommes semblables à eux ; car l'homme patient triomphe et des autres et de lui-même ; il dompte ses passions et *devient maître de lui : ce qui*, selon Salomon, *est chose plus* glorieuse que d'emporter des forteresses (1).

Notre-Seigneur nous dit que *par la patience nous posséderons nos âmes* (2) ; c'est-à-dire que l'impatience nous enlève la possession de nous-mêmes. Le malade impatient se laisse vaincre par la mauvaise humeur ; il est comme un soldat qui dépose les armes et se rend à l'ennemi. Le malade vraiment patient ne s'abat ni ne se trouble de rien ; il tient sous lui toutes ses puissances, qui ne font que ce qu'il veut et ne remuent que par son ordre : « O patience ! s'écrie saint Augustin, tu surmontes tout ce qui est péni-

(1) Melior est patiens viro forti; et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium. (Prov. xvi, 32.)

(2) In patientia vestra possidebitis animas vestras. (Luc. xxi, 19.)

ble, non en combattant, mais en souffrant ; non en murmurant, mais en rendant grâces à Dieu de tout (1). »

Cette divine vertu adoucit beaucoup les peines et les rend plus supportables ; tandis que l'impatience les augmente et les fait durer plus longtemps, parce que Dieu ne cesse pas de punir, quand on ne cesse pas de pécher. Les tourments sont intolérables et éternels en enfer, parce que les damnés n'ont pas la vertu de les supporter patiemment. Les impatients, dit saint Augustin (2), ne font qu'accroître leur mal au lieu de s'en délivrer ; au contraire, ceux qui aiment mieux tout souffrir que d'offenser Dieu, souffrent volontiers les moindres maux, qui sont les douleurs, et se garantissent par la patience des plus grands, qui sont les péchés. L'impatient entretient un ver qui ronge sa conscience ; son cœur est agité comme la mer et plein d'amertume ; un homme doux et patient au contraire jouit d'une grande paix ; et son âme, parfaitement soumise à Dieu, est comme un festin continuel.

La patience préserve encore des supplices éternels et obtient une admirable couronne de gloire dans le ciel. Elle ferme la porte de l'enfer, dit saint Augustin (3), et ouvre celle du paradis à ceux qui l'aiment sincèrement. C'est par elle, dit saint Jérôme, que s'accomplit cette parole du Sauveur : *Le royaume des cieux souffre violence* ; *et ce sont les violents qui*

(1) Sermo xxxii ad Fratres in Eremo.
(2) De bono patientiæ, c. ii.
(3) Ubi supra.

l'emportent (1). Qui sont ces violents ? Ceux qui, en souffrant, se font violence à eux-mêmes. Etendus sur un lit, le corps affaibli, prêts d'expirer, ils sont forts d'esprit, et pleins de courage ; ils conquièrent le royaume de Dieu, qui consiste dans la justice, la paix et la joie de l'Esprit-Saint ; et ils entrent bientôt dans le ciel, pour y régner avec Jésus-Christ.

Le patient imite Dieu, dont la toute-puissance tire le bien du mal. Pour lui, les maux deviennent l'occasion de pratiquer de grandes vertus. La patience engendre ces vertus, elle les développe, les protège et les perfectionne ; enfin, elle les couronne par la persévérance finale. En souffrant la faim et la soif, on acquiert l'habitude de la tempérance et de l'abstinence ; et le jeûne devient chose facile. En endurant les injures et les mépris, on croît dans l'humilité et la charité. En souriant aux caresses de la pauvreté, on réprime la cupidité et on garde la justice envers le prochain.

« La patience, dit saint Cyprien, modère la colère, retient la langue, gouverne l'esprit, conserve la paix, maintient la discipline, amortit la concupiscence, abat l'orgueil, éteint l'envie, contient la puissance des riches, soulage la misère des pauvres, protège et entretient la pureté des vierges, la continence chez les veuves, la charité mutuelle entre les époux. Elle rend humble dans la prospérité, fort dans l'adversité, doux en face des injures, prompt à pardonner les offenses et à demander pardon à ceux qu'on a

(1) Regnum cœlorum vim patitur ; et violenti rapiunt illud. (Matth. xi, 12.)

offensés. Elle surmonte les tentations, souffre les persécutions et procure une fin glorieuse aux martyrs (1). »

Ce que ce saint docteur dit de la patience est vrai à l'égard de toute sorte de peines ; mais ces effets se manifestent surtout dans les maladies et les douleurs aiguës. Alors l'âme se plaint comme Noémi, en disant : *Pourquoi m'appeler Noémi, c'est-à-dire belle, maintenant que le Seigneur m'a humiliée et que le tout-puissant m'a affligée* (2) ? Et la patience lui répond : O âme ! de quoi te plains-tu ? Les douleurs te défigurent au dehors ; mais tes vertus brillent au dedans ; et c'est moi qui te procure cette beauté intérieure. Tu es décolorée et ton corps est exténué ; mais en t'enrichissant de biens spirituels, je te communique un grand éclat et une grande force. Je convertis ton amertume en douceur ; car je te rends obéissante, humble, sobre, modeste, douce, compatissante et charitable. Cesse donc de te plaindre et consens à t'appeler Noémi, c'est-à-dire belle aux yeux du Seigneur, puisqu'il ne t'a humiliée que pour te relever ; il ne t'a affligée que pour te consoler.

(1) De bono patientiæ. Serm. XIII.

(2) Ne vocetis me Noemi (id est pulchram) ; sed vocate me Mara (id est amaram) ; quia amaritudine valde replevit me omnipotens. Egressa sum plena ; et vacuam reduxit me Dominus. Cur ergo vocatis me Noemi, quam Dominus humiliavit et afflixit omnipotens ? (Ruth. I, 20-21.)

CHAPITRE V.

La perfection chrétienne est exposée à certains dangers durant la maladie et la convalescence ; des remèdes qu'il convient d'employer.

Après avoir montré les avantages de la maladie et les desseins excellents de Dieu qui l'envoie, faisons voir aussi les dangers que courent les malades, afin de les en prémunir ; car il arrive souvent que, par notre négligence, nous recevons un dommage là où Dieu se proposait notre bien.

Chez beaucoup de malades, l'infirmité du corps se communique à l'âme et la fait tomber en beaucoup de fautes et d'imperfections.

Ce désordre vient, ou de ce qu'ils négligent l'exercice de l'oraison ; ou de ce que leur esprit, affaibli et comme enseveli dans ce corps infirme, ne pense plus qu'à se soulager, en laissant libre carrière aux passions de la sensualité, de la colère et de l'impatience.

Ils murmurent, dit Hugues de Saint-Victor (1), dès qu'il leur manque quelque chose. Ils se plaignent de la maladie, des remèdes, de la nourriture, des médecins et des infirmiers. Ces quatre choses leur sont un

(1) L. I, De Claustro animæ, c. XII.

continuel sujet de chagrin ; et ils se laissent en outre aller à une multitude de soupçons et de jugements téméraires, qui augmentent leur tristesse et leur inquiétude. Ils accusent ceux qui les servent de manquer de soin et de charité ; ils exagèrent leurs fautes et leur en imputent d'autres qu'ils n'ont pas commises ; enfin, par un excès de tendresse pour eux-mêmes, ils font le mal beaucoup plus grand qu'il n'est en réalité.

Toutes ces fautes proviennent bien plus de la maladie de l'esprit que de celle du corps. L'esprit s'est fait esclave de la chair, et pour excuser ses fautes, il en attribue la cause, tantôt aux infirmiers, tantôt à l'excès du mal, et dans une certaine mesure, à Dieu lui-même.

Il imite notre premier père Adam, qui s'excusait de sa faute en disant à Dieu : *La femme que vous m'avez donnée, m'a présenté du fruit défendu et j'en ai mangé* (1) ; c'est-à-dire, vous êtes cause que j'ai mangé du fruit défendu, puisque vous m'avez donné pour compagne cette femme qui me l'a présenté. Le malade impatient dit à Dieu : La maladie que vous m'avez envoyée est la cause de mes fautes ; si vous ne m'aviez pas chargé d'un poids si lourd, je ne secouerais pas votre joug.

Mais l'excuse de cet enfant d'Adam ne vaut pas mieux que celle de son père. La maladie ne fait pas violence à son libre arbitre ; le poids de la charge n'est pas excessif ; et s'il succombe sous le fardeau, c'est

(1) Dixitque Adam : Mulier, quam dedisti mihi sociam, dedit mihi de ligno et comedi. (Gen. III. 12.)

qu'il a négligé de recourir au Seigneur et de lui demander aide et assistance; c'est qu'il s'est fié à ses propres forces.

Les malades sont exposés à tomber dans deux désordres opposés. Les uns mettent toute leur confiance dans les remèdes des médecins et ils oublient Dieu Notre-Seigneur, le premier de tous les médecins. Ils imitent le roi Asa, qui, souffrant *d'un mal très violent aux pieds*, *n'implora pas le Seigneur durant sa maladie*, *et mit sa confiance dans l'art des médecins* (1). Asa ne comprit pas l'avis que Dieu lui donnait par cette violente douleur. Les mauvaises affections de son âme l'avaient entraîné hors du droit chemin. Le Seigneur voulait qu'il rentrât en lui-même, revînt sur ses pas et changeât de conduite ; qu'il eût recours au souverain Médecin, qui guérit à la fois l'âme et le corps. Mais en étourdi, qui va d'un côté, quand on l'appelle de l'autre, il négligea l'appel de Dieu et se tourna vers les médecins, préférant leur art si borné à la sagesse infinie.

D'autres malades, se croyant plus habiles que les médecins, veulent leur apprendre leur métier. Ils amènent le médecin à leur ordonner ce qu'ils veulent et prescrivent eux-mêmes les remèdes, qui sont non selon la science, mais selon leur fantaisie. Ils ressemblent à Naaman, qui refusait de faire ce que le prophète Elisée lui avait prescrit pour la guérison de

(1) Ægrotavit enim Asa, anno trigesimo nono regni sui, dolore pedum vehementissimo ; et nec in infirmitate sua quæsivit Dominum ; sed magis in medicorum arte confisus est. (I Parall. XVI, 12.)

la lèpre. Naaman désirait vivement être guéri ; mais il eût voulu que ce fût d'une autre manière (1).

Beaucoup de malades, méprisant l'obéissance, veulent aussi se substituer au médecin et être traités selon leur caprice ; mais ils ne font qu'augmenter la gravité de la maladie et sa durée.

Cette lèpre atteint ordinairement ceux qui, se piquant de raisonner sur la médecine, aiment mieux, selon saint Bernard (2), être disciples d'Hippocrate que disciples de Jésus-Christ ; ils ont passé de l'école du Sauveur à celle de Galien ; et ils mettent toute leur étude à entretenir la santé et la vie du corps, sans se préoccuper autant de la vie de l'âme. Ils tâchent pourtant de voiler leur amour-propre et de justifier le soin excessif qu'ils ont de leur santé, en s'excusant à l'aide de ces paroles de David : *Seigneur, je conserverai mes forces*, non pour moi et pour mon plaisir, *mais pour vous* et pour votre service (3).

§ I. — Six remèdes contre les désordres dont on vient de parler.

Commençons la guérison de ces gens, encore plus malades d'esprit que de corps, par cette recette du divin Médecin : *Si quelqu'un veut sauver sa vie, il la perdra ; mais s'il consent à la perdre en ce monde,*

(1) Iratus Naaman recedebat, dicens : Putabam quod egrederetur ad me et stans invocaret nomen Domini Dei sui, et tangeret manu sua locum lepræ et curaret me. (IV Reg. v, 11.)

(2) Serm. xxx. in Cant.

(3) Fortitudinem meam ad te custodiam ; quia, Deus, susceptor meus es. (Ps. LVIII, 10.)

pour l'amour de moi, il la conservera pour l'éternité (1). Comment la perdre ? C'est, dit saint Bernard, en se livrant à la mort, comme martyr ; ou en maltraitant son corps par la pénitence ; car c'est une sorte de martyre de mortifier par l'esprit les œuvres de la chair.

J'ôterai donc le bandeau qui est sur mes yeux, et je me persuaderai que je ne puis pas être un parfait disciple de Jésus-Christ, si je ne subis l'un de ces deux martyres, sinon tous les deux. Je dois souffrir le martyre des douleurs et des maladies que Dieu m'enverra ; ou si je vis en bonne santé, je dois souffrir le martyre des pénitences et des mortifications volontaires. Peut-être que Dieu m'envoie cette maladie, parce que j'aimais trop le plaisir, quand j'étais bien portant ; ou que je l'aimerais trop, si je jouissais d'une bonne santé.

Si j'évite ces deux sortes de martyres, je puis encore être le disciple d'Epicure, non celui de Jésus-Christ ; je vivrai, non selon l'esprit, mais selon *la chair, dont la prudence est la mort de l'âme, dont la sagesse est ennemie de Dieu et qui est contraire à sa sainte loi* (2), parce qu'elle cherche toujours à se satisfaire. Je ne dois pas rechercher la maladie et y donner occasion par ma faute ; mais je dois imiter les saints martyrs ou confesseurs, qui, après s'être dérobés par prudence, comme le dit saint Ambroise, aux recherches des

(1) Qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet eam ; qui autem perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. (Matt. XVI, 25.)

(2) Nam prudentia carnis mors est ; prudentia autem spiritus vita et pax. Quoniam sapientia carnis inimica est Deo ; legi enim Dei non est subjecta, nec enim potest. (Rom. VIII, 6.)

tyrans et des persécuteurs, une fois entre leurs mains, acceptaient le martyre avec joie et supportaient avec un courage invincible les plus grands tourments.

J'aurai donc la discrétion convenable pour conserver ma santé et éviter de tomber malade ; mais si Dieu livre mon corps à la maladie, j'accepterai ce martyre avec reconnaissance ; je souffrirai tout avec patience, en considérant comme un grand bonheur d'imiter ainsi le Roi des martyrs, puisque je ne puis lui offrir le martyre du sang.

Je me considérerai comme un des arbres plantés sur la montagne de la myrrhe (1), près de Jésus-Christ mon Sauveur, qui a toujours été sur cette montagne. Quand ces arbres distillent trop peu de myrrhe, on fait des incisions dans l'écorce, afin qu'il en coule en abondance. Dieu fait en moi quelque chose de semblable ; voyant que, par une grande mollesse à me vaincre, je fuis les mortifications volontaires, il perce mon corps de douleurs, il y fait des incisions, afin d'en faire couler un baume précieux pour mon salut

Que je m'efforce donc d'être l'arbre qui produit la myrrhe, c'est-à-dire un arbre fertile par la patience, et que je prenne garde de ne pas le convertir en un arbre plein d'épines, en blessant le prochain par mes plaintes, mes impatiences et mes mauvais exemples. C'est moi, et non le prochain que Dieu se propose de mortifier par la maladie ; et cela en quatre choses : les souffrances de corps, l'amertume des remèdes, la faim et la soif, la négligence ou le peu d'adresse des infirmiers.

(1) Vadam ad montem myrrhæ. (Cant. IV, 6.)

Ce charitable père me couronne d'épines en cette vie, mais en même temps il me prépare dans l'autre une couronne de gloire, qui sera le prix de ma patience.

Cette vertu vaudra à mon corps quatre glorieuses qualités : elle le rendra immortel, impassible, subtil et lumineux. Dieu exemptera ce corps pour jamais des souffrances et il accomplira sa promesse de lui donner *une couronne pour les larmes qu'il a versées et la cendre dont il s'est couvert* (1).

Notre-Seigneur apparut un jour à sainte Catherine de Sienne en tenant en main deux couronnes, l'une d'épines, l'autre de roses ; et il lui dit de choisir, ajoutant que, dans l'autre vie, elle recevrait celle qu'elle aurait maintenant délaissée. La Sainte, inspirée par ce même Seigneur, choisit la couronne d'épines et l'enfonça aussitôt sur sa tête, afin de ressembler davantage à son époux couronné d'épines. Elle laissa entre ses mains la couronne de roses, afin qu'il la lui gardât pour le ciel, où les roses ne se flétrissent pas, où les joies sont éternelles. Oh ! si je faisais un semblable choix et que j'eusse assez de courage pour souffrir sur ma tête cette couronne d'épines que mon Sauveur y a mise ! Sa charité est si grande ! Souvent, pendant qu'il enfonce les épines dans le corps, il plante les roses dans l'esprit. Il convertit même les épines en roses ; de sorte que le malade est plus content que ceux qui se portent bien ; il jouit de plus

(1) Ut ponerem lugentibus Sion, et darem eis coronam pro cinere, oleum gaudii pro luctu, pallium laudis pro spiritu mœroris. (Is. LXI, 3.)

douces consolations au milieu de ses douleurs, que d'autres en repos et en pleine santé.

Faute de comprendre cette vérité dans le monde, on perd beaucoup de mérites et on se rend malheureux. Salomon dit que *Celui qui est impatient, se fait tort à lui-même* (1) ; car en ne voulant pas souffrir patiemment un mal léger, il se condamne à de grandes souffrances pour le corps et pour l'âme, en cette vie et en l'autre.

Autant la pénitence apporte de profit, autant l'impatience cause de dommage. Elle écarte du malade tous les bienfaits de Dieu, des anges et des hommes. On s'éloigne ordinairement d'un malade impatient ; au contraire, les cœurs les plus durs sont portés à compatir aux maux de celui qui souffre avec patience.

C'est ce qui arriva à Lazare : *Les chiens*, dit le Sauveur, *venaient lécher ses plaies* (2). Il n'avait ni linge pour les essuyer, ni remèdes pour les guérir ; et la divine Providence voulut que la langue des chiens lui tînt lieu de linge blanc et des onguents qui lui faisaient défaut. Dieu m'apprend par là qu'il change parfois le cœur d'hommes aussi durs et cruels que des chiens , et qu'il leur inspire de la compassion pour des malades destitués de tout secours, mais humblement soumis à sa sainte volonté.

A l'esprit de patience, le malade doit unir l'esprit d'obéissance aux médecins. Il doit obéir, même en

(1) Qui impatiens est, sustinebit damnum. (Prov. XIX, 19.)

(2) Sed et canes veniebant et lingebant ulcera ejus. (Luc. XVI, 21.)

des choses qui coûtent beaucoup à la nature, en élevant son intention à une fin plus haute que celle de recouvrer la santé ; — les païens et les pécheurs ne s'élèvent pas au delà — ; il doit obéir pour plaire à Dieu qui a dit : *Honorez le médecin, pour le besoin que vous en avez ; car c'est le Très-Haut qui l'a créé* (1). Cet honneur ne consiste pas seulement à avoir envers lui les égards qu'il mérite, ou à lui payer ce qui lui est dû, mais aussi à obéir à ce qu'il prescrit ; car lui désobéir, c'est le mépriser en faisant peu de cas de sa science et de ses ordonnances.

Cet avis est particulièrement nécessaire aux religieux, qui sont tenus par leur règle d'obéir au médecin. Le motif de la religion, qui entre dans leur obéissance, en rehausse beaucoup le mérite. Nous lisons dans la Vie de saint Bernard, qu'ayant reçu de ses supérieurs l'ordre d'obéir à un paysan qui s'était offert pour le guérir, il lui obéit comme à Dieu même, en soumettant son jugement, bien qu'il lui ordonnât des remèdes qui augmentaient son mal.

Toutefois, en pratiquant cette obéissance, il faut mettre sa principale confiance dans la divine Providence.

Toute la guérison dépend de Dieu. C'est lui qui guide le médecin, l'éclaire, l'empêche de se tromper ou lui fait réparer ses fautes. C'est lui qui donne aux remèdes leur efficacité ; et l'on peut appliquer ici ces paroles de saint Paul : *Ce n'est pas celui qui plante, qui est quelque chose ; ni celui qui arrose ; mais celui*

(1) Honora medicum propter necessitatem ; etenim illum creavit Altissimus. (Eccli. xxxviii, 1)

qui donne l'accroissement, Dieu lui-même (1). Ni le médecin qui prescrit les remèdes, ni l'infirmier qui exécute ses ordres, ne rendent la santé au malade ; c'est Dieu, bien qu'il se soit servi de leur industrie ; c'est lui qui a fait opérer les remèdes. Il a rendu quelquefois la santé par des remèdes qui semblaient contraires à la maladie : comme lorsqu'il rendit la vue à un aveugle, en lui enduisant les yeux d'une boue formée avec sa salive (2), ou qu'il prit le fiel d'un poisson pour faire tomber une taie des yeux de Tobie. Si Dieu veut guérir, il donne parfois la santé par des moyens auxquels on ne pense pas ; mais le plus ordinairement, c'est par la voie de l'obéissance à des médecins prudents et chrétiens. Il ne favorise pas les malades volontaires et désobéissants, comme il ne voulut guérir Naaman qu'après qu'il eut résolu d'obéir à Elisée.

En ce qui concerne les médecins, il importe beaucoup qu'ils unissent la vertu à la science, une humble confiance en Dieu à toute leur industrie, et qu'ils implorent le secours du ciel afin qu'il fasse réussir leurs efforts. L'Esprit-Saint leur donne ce conseil : *Ils prieront le Seigneur de les conduire de telle sorte que, en récompense de leur bonne vie, les malades soient soulagés et guéris par leurs soins* (3).

---

(1) Itaque neque qui plantat, est aliquid ; neque qui rigat ; sed qui incrementum dat, Deus. (I Cor. III, 7.)

(2) Et fecit lutum ex sputo et linivit lutum super oculos ejus. (Joan. IX, 6)

(3) Ipsi vero Dominum deprecabuntur, ut dirigat requiem eorum et sanitatem, propter conversationem illorum. (Eccli. XXXVIII, 14.)

Il est nécessaire que les médecins prient ainsi, s'ils veulent bien remplir leur office ; autrement, ils sont exposés à commettre beaucoup d'erreurs, au préjudice de leurs malades et de leur propre crédit.

§ II. — Remèdes contre les fautes que l'on commet pendant la convalescence.

Le malin esprit a coutume de tendre aux convalescents cinq pièges très dangereux : la gourmandise, l'oisiveté, les conversations profanes, l'inconstance dans les bonnes résolutions prises au moment du danger, et l'ingratitude envers Dieu.

D'abord, la gourmandise ; on s'y laisse aller sous prétexte de refaire ses forces et l'on excède dans la nourriture, soit pour la quantité, soit surtout pour la qualité. On ne garde pas la tempérance et l'on va jusqu'à s'exposer à de dangereuses rechutes.

Vient ensuite l'oisiveté. On pense être en droit de ne rien faire, parce qu'on est trop faible. De là, excès dans le sommeil, paresse et tiédeur pour les exercices de piété, dégoût de l'oraison, de l'entretien avec Dieu, duquel cependant on vient de recevoir la santé. Les démons s'empressent d'accourir vers ces oisifs et de les tenter par de mauvaises pensées ou des désirs inutiles. A ces convalescents lâches et mous s'applique cette parole de l'Ecriture : *Tout homme oisif est occupé de toute sorte de désirs* (1) ; il s'imagine des choses divertissantes et agréables, repaît son esprit de chimères.

(1) In desideriis est omnis otiosus. (Prov. XXXIII, 4 ; juxta 70.

Bientôt Satan propose à ces esprits des manières de passer le temps toutes mondaines, indignes de leur sainte profession. Ils s'y portent volontiers, comme si la maladie leur était un titre légitime pour se donner la liberté de tout voir, de tout entendre, de parler de tout, de faire des choses peu dignes de leur état. *Les désirs de ces paresseux* et les péchés dont ils sont la cause, *les tourmentent* (1) sans cesse par des inquiétudes et des remords de conscience.

Dès lors, les plus fervents projets s'évanouissent ; on devient semblable à l'*olivier qui laisse tomber sa fleur* (2). Pendant la maladie, l'âme, touchée de Dieu, avait poussé les fleurs de saintes résolutions ; et voici que, durant la convalescence, ces fleurs tombent, sans rapporter de fruit.

Enfin, on tombe dans le vice de l'ingratitude. Dieu avait accordé bien des grâces spéciales pendant la maladie ; il vient de rendre la santé. On oublie ces bienfaits ; ou si l'on s'en souvient, on en parle avec vanité et complaisance, au lieu d'en donner toute la gloire à Dieu et de lui rendre de très humbles actions de grâces.

L'exemple du roi Ezéchias est bien propre à vous faire trembler.

Par ses prières et ses larmes il avait obtenu, comme nous l'avons dit, que Dieu lui rendît miraculeusement la santé, et il en avait aussitôt exprimé sa reconnaissance par un cantique à la louange du Seigneur.

---

(1) Desideria occidunt pigrum ; noluerunt enim quidquam manus ejus operari. (Prov. XXI, 25.)

(2) Lædetur... quasi oliva projiciens florem suum. (Job. XV, 33.)

Mais la sainte Ecriture ajoute : *Il ne répondit pas ensuite aux bienfaits qu'il avait reçus ; son cœur s'étant enflé d'orgueil, il attira sur lui la colère de Dieu* (1).

En effet, les ambassadeurs de Berodach, roi de Babylone, étant venus avec des lettres et des présents, pour le féliciter de sa guérison et s'informer du miracle que Dieu avait opéré en sa faveur, il se livra à une vaine ostentation de tous les trésors qu'il possédait ; et il raconta les circonstances du miracle, sans en attribuer la gloire au Seigneur, sans prêcher avec zèle à ces ambassadeurs et aux autres Gentils, les grandeurs du seul vrai Dieu qu'ils devaient adorer et servir.

Irrité d'une telle ingratitude, le Seigneur lui envoya aussitôt le prophète Isaïe, pour lui montrer la grièveté de sa faute et pour empêcher que, aveuglé par la vaine gloire, il n'achevât de se perdre. Le prophète le menaça d'un prompt et terrible châtiment, s'il ne détournait la colère de Dieu par une humble pénitence (2).

Ce qui doit nous effrayer encore davantage, c'est que l'Ecriture ajoute : *Dieu le laissa alors tomber dans cette tentation, afin de manifester tout ce qui était caché dans son cœur* (3) ; c'est-à-dire : Il s'enorgueillit des dons qu'il avait reçus du ciel ; il les attribua à ses propres mérites, et le Seigneur permit cette ten-

(1) Sed non juxta beneficia quæ acceperat, retribuit ; quia elevatum est cor ejus ; et facta est contra eum ira, et contra Judam et Jerusalem. (II Parall. XXXII, 25.)

(2) Isai. XXXIX, 1 ; IV Reg. XX, 12.

(3) Dereliquit eum Deus ut tentaretur et nota fierent omnia quæ erant in corde ejus. (II Parall. XXXII, 31.)

tation, afin que son secret orgueil fût découvert et pût être guéri.

Si un roi si zélé et si saint s'est oublié ainsi, comment ne trembleront-ils pas ceux que Dieu a tirés des portes du tombeau et comblés de bienfaits, si, par une coupable ingratitude, ils usent mal de leur santé ?

Ne comptez pas légèrement sur les bons sentiments que vous éprouvez durant la maladie. tout ce qui brille n'est pas or. Ces bons désirs de servir Dieu ne sont pas aussi solides, aussi fondés sur l'humilité, que vous l'imaginez alors. Pour vous le faire voir, Dieu permet que, pendant la convalescence, vous soyez tenté et vaincu, même par des tentations bien faciles à surmonter, comme celle à laquelle succomba Ezéchias. Combien grande est la fragilité humaine, puisque de si petites occasions suffisent pour nous précipiter dans de grandes fautes et que nous nous servons des bienfaits mêmes de Dieu pour tomber dans de nouveaux péchés !

Il faut profiter des fautes d'autrui et faire en sorte que les fleurs des bons désirs, durant la maladie, rapportent bientôt des fruits. Pour cela, il faut se mettre sans retard à exécuter ces saintes résolutions, et être fidèle à suivre les bonnes aspirations, par reconnaissance envers Dieu qui ne nous a peut-être rendu la santé que pour nous offrir l'occasion d'accomplir sa divine volonté.

Souvenez-vous des deux paralytiques que le Sauveur guérit en leur disant : *Levez-vous, prenez votre lit sur vos épaules et marchez* (1). Ils se levèrent à

(1) Surge, tolle grabatum tuum et ambula. (Joan. v, 8 ; Marc. II, 9.)

l'instant même, prirent leurs lits sur leurs épaules et commencèrent à marcher. En vous rendant la santé, le Seigneur veut que, plein de reconnaissance, vous accomplissiez aussitôt sa sainte volonté, quand même le fardeau qu'il impose vous semblerait lourd ; car il vous donnera aussi les forces nécessaires pour le porter.

Si le démon de la chair ou quelque mauvais conseiller vous dit de ne pas vous charger de ce fardeau, répondez ce qu'un de ces paralytiques répondit à ceux qui, sous prétexte que ce jour-là était le jour du sabbat, voulaient l'empêcher de porter son lit : *Celui qui m'a guéri,* me l'a commandé (1) ; cela me suffit.

En manquant de fidélité en ce point, on s'expose au châtiment dont le Sauveur menaça ce même paralytique, lorsque, l'ayant rencontré dans le temple, il lui dit : *Ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive un plus grand mal* (2).

Imitez un saint homme, nommé Servule, dont saint Grégoire (3) rapporte qu'il était paralysé au point de ne pouvoir ni s'asseoir dans son lit, ni se tourner d'un côté à l'autre, ni porter la main à sa bouche. Il était aussi fort pauvre. Néanmoins il ne demeurait pas oisif. Avec les aumônes qu'on lui donnait, il avait fait acheter le livre des Evangiles et quelques autres livres de piété ; et comme il ne savait pas lire, il priait des religieux, qu'il soutenait de sa pauvreté, de venir lui faire la lecture. Il apprit si bien par cœur ce qu'on

(1) Qui me sanum fecit, ille mihi dixit... (Joan. v, 11.)

(2) Jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat. (Joan. v, 14.)

(3) IV Dial. c xiv.)

lui lisait, qu'il devint capable de le méditer seul. Dès lors, il ne s'occupa plus qu'à rendre grâces à Dieu dans ses douleurs et à lui chanter, jour et nuit, des cantiques de louange ; et il mérita ainsi d'entendre, à l'heure de sa mort, la voix des Anges. Il expira en la compagnie de ces esprits célestes, tandis que son corps répandait une suave odeur, pour témoigner que son âme jouissait de la gloire méritée par son admirable patience.

Cet exemple montre qu'un fervent chrétien peut encore faire l'aumône malgré sa pauvreté, s'occuper utilement, lorsqu'il est malade, et apprendre ce qui est salutaire pour son âme, s'il est ignorant. S'il est perclus des pieds et des mains, il a le cœur et la langue libres pour bénir et remercier Dieu au milieu de ses souffrances. Enfin, si Dieu lui rend la santé, il continue à le louer et à le bénir, avec plus de ferveur que jamais, pour ce nouveau bienfait.

Souvenez-vous aussi du Samaritain que Jésus Christ Notre-Seigneur guérit de la lèpre, ainsi que ses neuf compagnons. Il fut le seul qui vint remercier son bienfaiteur, en glorifiant Dieu. La foi et la reconnaissance de cet homme plurent extrêmement au Sauveur et il le loua devant tout le peuple. Au contraire, il se plaignit de l ingratitude des neuf autres qui, étant Juifs et par là plus obligés qu'un étranger à la reconnaissance, n'avaient pas suivi son exemple (1).

La plupart des malades se comportent comme ces

(1) Nonne decem mundati sunt ? et novem ubi sunt ? Non est inventus qui rediret et daret gloriam Deo, nisi hic alienigena. Et ait illi : Surge, vade ; quia fides tua te salvum fecit. (Luc. XVII, 17.)

neuf lépreux. Ils sont pleins d'empressement et de ferveur pour demander à Dieu la santé ; guéris, ils sont oublieux et insouciants de le remercier.

Pour vous, soyez du petit nombre des malades reconnaissants. Ayez encore plus de ferveur pour remercier que pour demander ; afin que Dieu, qui est toujours libéral envers les cœurs reconnaissants, vous fasse de nouveaux dons et ne cesse pas de les augmenter.

CHAPITRE VI.

Dernière maladie ; tentations qui précèdent l'heure de la mort ; moyen de les vaincre.

Satan, acharné à notre perte, ne cesse pas de nous tenter fortement pendant toute notre vie et durant chacune de nos maladies. Toutefois, c'est pendant la dernière maladie, qui ne peut guère lui être inconnue, qu'il nous attaque avec le plus de violence. Ce sont ses derniers efforts ; il sait qu'il lui reste peu de temps et que si en cette occasion il n'est pas victorieux, il sera vaincu pour jamais.

Saint Jean décrit ce combat au chapitre sixième de l'Apocalypse : *Je vis paraître un cheval pâle ; et celui qui était assis sur ce cheval, s'appelait la mort ; et l'enfer le suivait* (1). Ce cheval pâle désigne le corps affaibli, défiguré, flétri par la maladie. Le cavalier qui le monte, c'est la mort elle même, qui va exercer ses ravages sur ce corps. Enfin l'enfer qui le suit, c'est le tombeau où le corps va être enseveli et la prison éternelle où sera enfermée l'âme, si elle se laisse vaincre par la tentation.

Le démon attaque le malade par trois tentations,

---

(1) Et ecce equus pallidus ; et qui sedebat super eum, nomen illi mors ; et infernus sequebatur eum. (Apoc. VI, 8.)

qui provoquent des impatiences, des manques de confiance et beaucoup d'autres fautes.

Les premières tentations viennent du côté du corps. Les souffrances, la diète, le dégoût de la nourriture et des remèdes, la fièvre, la soif, l'insomnie, les cauchemars, la tristesse, l'ennui, tout cela s'unit pour l'accabler et l'abattre. Le malade s'impatiente, murmure, se plaint ; quelquefois, il s'en prend à Dieu lui-même. Plus il tient à la vie, plus la crainte de la perdre donne lieu au démon de le tenter fortement au point de lui proposer des remèdes défendus par la loi de Dieu Ainsi l'impie Ochozias, étant gravement malade, *envoya consulter Belzébuth, le dieu d'Accaron, comme si, dans Israël, il n'y eût pas eu de Dieu, à qui l'on pût s'adresser* (1); *et il mourut misérablement,* en punition de son impiété.

Les secondes tentations naissent de la crainte de la mort ; *son souvenir*, dit l'Ecclésiastique, *est amer pour ceux qui sont attachés à la vie et aux biens de ce monde* (2). Combien sa présence est plus amère encore ! Surtout pour ceux qui sont à la fleur de l'âge et ont à peine commencé à goûter les douceurs de la vie.

La mort, dit saint Augustin, est une chose si pénible, qu'on ne saurait l'exprimer ; et si inévitable, qu'aucune industrie ne peut en préserver (3).

(1) Quia misisti nuntios ad consulendum Beelzebub, deum Accaron, quasi non esset Deus in Israel, a quo posses interrogare sermonem... morte morieris. (IV Reg. I, 16.)

(2) O mors, quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis ! (Eccli. XLI, 1.)

(3) L. XIII de Civitate Dei, c. III.

A cette crainte si amère de la mort se joignent des tentations, venant de divers biens auxquels le malade est attaché et dont il ne se sépare qu'avec une profonde douleur.

Il doit quitter des enfants, une femme ou un mari, des proches et des amis, qu'il aime tendrement ; abandonner ses biens, sa fortune, tout le fruit de ses travaux ; renoncer pour toujours aux charges, aux dignités, aux honneurs, qu'il avait acquis avec tant de peine. Et comme il lui faut se faire violence pour quitter tout cela, le démon en profite pour l'attaquer.

Le combat est rude. Le démon, dit saint Grégoire (1), a cet avantage, qu'étant nu, il lutte contre un adversaire couvert d'habits qui donnent prise à ses efforts. Aussi n'a-t-il pas de peine à le terrasser. Il le saisit et le renverse par l'impatience, ou par une tristesse si profonde, que le malade va jusqu'à blasphémer contre Dieu et à l'accuser d'injustice et de cruauté pour lui arracher si tôt la vie.

Les troisièmes tentations sont les plus terribles. Elles viennent de la crainte des châtiments éternels. Le démon ravive le souvenir de tous les péchés de la vie, il amoindrit la diligence que l'on a mise à en obtenir le pardon ; il exagère la rigueur de la justice divine, l'étendue du compte à rendre, la sévérité du jugement ; il met sous les yeux du malade les feux et les tourments de l'enfer. Si Dieu le lui permet, il trouble son imagination par des représentations effrayantes, par des paroles intérieures abominables, par des blasphèmes contre la divine miséricorde.

(1) Homel. XII, in Evangel.

Tout cela, pour précipiter l'âme dans l'abîme du désespoir, pour lui faire croire qu'il n'y a plus de salut pour elle.

La pauvre âme, ainsi attaquée par la maladie, la perte des biens et les malins esprits, est bien près de sa ruine. Elle peut être comparée à une maison, sur laquelle viennent fondre à la fois, les pluies, les torrents et les vents furieux. Si elle est fondée sur le sable mobile d'une vie coupable, molle et sensuelle, elle court grand risque d'être renversée et emportée ; mais si elle est bâtie sur la pierre ferme d'une vie surnaturelle, d'une vertu solide et inébranlable, elle résistera à toutes ces tentations et sortira victorieuse du combat.

Pour triompher un jour de si rudes tentations, accoutumons-nous dès maintenant à vaincre nos ennemis. Fondons notre vie sur la pierre ferme, qui est Jésus-Christ. Si nous reposons sur cette pierre ; si nous imitons les vertus et la vie du Christ, à l'heure de la mort, ce divin Sauveur viendra nous secourir ; il soutiendra, jusqu'au dernier moment, l'édifice dont il aura toujours été le fondement.

Il est dit au livre de Job, que *Dieu délivre le juste de six sortes d'afflictions ; et que, dans la septième, le mal ne l'atteint pas* (1). Sur quoi saint Grégoire (2) dit que celui qui, avec le secours du ciel, a surmonté les six premières tentations, qui sont celles dont nous sommes combattus dans le cours de la vie, a aussi la grâce nécessaire pour triompher de la dernière

(1) In sex tribulationibus liberabit te ; et in septima, non tanget te malum. (Job. v, 19.)

(2) Libr. VI, Moral., c. xv.

épreuve, qui est celle de la mort et du jugement, et qu'il n'en ressent aucun mal. Il éprouve, il est vrai, les douleurs de la maladie et les frayeurs de la mort ; mais ce n'est qu'une peine et non un péché ; et cette peine sert à le purifier.

L'Esprit-Saint nous dit que *les âmes des justes sont entre les mains de Dieu et que le tourment de la mort ne les atteint pas* (1) ; parce que ce qui est exempt de péché, ne mérite pas le nom de tourment, et que la mort des saints est une glorieuse victoire sur leurs ennemis.

Les Anges gardiens nous sont d'un grand secours à ce moment décisif. Si le démon met alors tout en œuvre pour nous perdre, combien notre saint Ange Gardien sera encore plus soucieux de notre salut ! Car s'il manque alors de nous sauver, nous sommes perdus pour toujours.

Saint Jean, à qui Dieu fit voir ce qui devait arriver dans les derniers temps, vit saint Michel qui, avec ses Anges, combattait le dragon infernal (2) : ce qui montre que ce saint Archange nous assiste dans notre dernière agonie et combat pour nous avec la milice céleste contre les puissances de l'abîme, de sorte qu'il ne tient qu'à nous de gagner la victoire ; et si nous la gagnons, les Anges célèbrent notre triomphe et conduisent notre âme dans le ciel, *comme ils portèrent celle de Lazare dans le sein d'Abraham* (3), pour le faire jouir du repos qu'il avait mérité par son héroïque patience.

---

(1) Justorum autem animæ in manu Dei sunt et non tanget illos tormentum mortis. (Sap. III, 1.)

(2) Apoc. XVII, 7.

(3) Factum est autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ. (Luc. XVI, 22.)

§ I. — Remèdes contre les tentations causées par les souffrances et par les chagrins.

Nous avons déjà indiqué plusieurs remèdes contre la première des trois tentations signalées plus haut ; mais voici ceux qui sont les plus efficaces.

Le premier repose sur la parole de Jésus-Christ Notre-Seigneur à saint Pierre, qui voulait l'empêcher de souffrir : *Ne veux-tu pas que je boive le calice que mon Père m'a donné* (1) ? *Penses-tu que je ne puisse pas prier mon Père ? et il m'enverrait aussitôt plus de douze légions d'Anges ? Mais comment s'accompliraient les Ecritures, qui disent que je dois mourir ainsi* (2) ? Oh ! si je pénétrais la force de ces paroles, l'efficacité souveraine de ces motifs !

Quel était ce calice ? Les souffrances et les mépris qu'il allait endurer en ce dernier jour de sa vie. Et bien que ces persécutions eussent pour auteurs les démons et leurs ministres, c'est le Père éternel qui lui présentait le calice, puisqu'il permettait tout pour la rédemption du monde et pour l'exaltation de son Fils. Ce Père tout-puissant aurait pu envoyer des légions d'Anges pour le délivrer ; il ne le voulut pas. Il permit seulement à l'un d'eux de venir le consoler et le fortifier durant son agonie.

De son côté, Jésus-Christ, sachant que ce calice si

(1) Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum ? (Joan. xviii, 11.)

(2) An putas quia non possum rogare Patrem meum, et exhibebit mihi modo plus quam duodecim legiones angelorum ?... Quomodo ergo implebuntur Scripturæ, quia sic oportet fieri ? (Matt. xxvi, 53-54.)

amer lui avait été préparé par la sagesse et la bonté infinies de son Père, le but avec joie, quelque amer qu'il fût à la nature ; et bien que Satan, s'approchant à l'heure de sa mort, ne cessât pas de le tenter par le moyen des scribes, des pharisiens et des bourreaux, il triompha de toutes ces tentations.

Voilà mon modèle.

Je dois croire fermement que ce qui m'arrivera de plus pénible à l'heure de la mort, soit par la misère de la nature, soit par la malice du démon, est un calice que me présente mon Père du ciel. Il ordonne ou permet toute chose pour le bien de mon âme ; car quel est le père qui voyant son fils tourmenté, affligé, désolé, et pouvant le soulager, le laisse souffrir s'il ne juge cela nécessaire pour son plus grand bien?

Si la nature répugne à la souffrance, je lui dirai : Ne veux-tu pas que je boive le calice que mon Père me présente ? Il suffit que ce soit sa volonté, pour que je l'accepte de bon cœur. Je ne refuse pas de prendre une médecine très amère, parce que j'espère qu'elle sera salutaire à mon corps ; il est bien plus juste que j'accepte, avec un cœur plein de bonne volonté, les afflictions et toutes les épreuves que m'ordonnent et me préparent la sagesse et l'amour infini du médecin céleste, pour le salut de mon âme.

Et s'il était en mon pouvoir de me délivrer de ces peines, et que Dieu fût disposé à m'envoyer des légions d'Anges dans ce but, je préférerais me résigner à sa sainte volonté, et confier toute chose à sa Providence, en le priant seulement de m'envoyer ses Anges pour me fortifier contre les tentations de l'ennemi et me préserver de tout péché.

Si je meurs avant d'avoir expié mes fautes, mon âme sera condamnée au feu terrible du purgatoire. Mon Père céleste le sait ; et c'est miséricordieusement et non avec cruauté, qu'il me donne à boire un calice si amer ; qu'il me fait passer, pour ainsi dire, par le feu des douleurs de la mort, afin que ces douleurs me servent de purgatoire et que je sorte de cette vie bien purifié pour entrer aussitôt ou promptement dans la gloire.

Je devrais désirer que mes souffrances égalassent la dette de mes péchés. Il vaut mieux, dit saint Grégoire (1), sortir de cette vie libre de toute dette, que de s'en acquitter dans la prison du purgatoire.

Si l'on monte en esprit sur le Calvaire et que l'on y considère les trois crucifiés, on aperçoit, remarque saint Bernard (2), trois effets bien différents des peines de cette vie.

Les unes conduisent à la damnation, comme celles du mauvais larron, qui porte impatiemment son supplice et, de la croix, tombe en enfer.

Les autres servent de purgatoire, comme celles du bon larron, qui souffre avec patience et entre, en mourant, dans le paradis.

Les troisièmes servent à accroître le mérite et la récompense, comme celles du Sauveur, qui, exempt de tout péché, souffre sans se plaindre et mérite ainsi la glorieuse résurrection de son corps et l'exaltation de son saint nom jusqu'à la fin des siècles.

Si je suis malade, cloué sur mon lit, comme sur

---

(1) Beatius est liberum exire, quam post vincula libertatem quærere. L. IV, Dial. c. LVIII.

(2) Serm. XXXIV, in Cantic.

une croix, et en proie à de cruelles souffrances, que je ne sois pas assez fou pour me livrer à l'impatience et descendre de la croix en enfer, en changeant mes peines contre un supplice incomparablement plus grand. C'est ce que veut le tentateur. il veut m'entraîner dans l'abîme et insulte alors à ma folie.

Je ferai donc de nécessité vertu ; et je souffrirai volontiers ces peines si courtes et relativement si légères. Puisque j'ai offensé Dieu dans ma vie, j'imiterai le bon larron, j'accepterai mes souffrances, afin de me purifier de mes fautes ; et je m'efforcerai d'exciter en mon cœur une telle ferveur et une si grande contrition, que j'entende Jésus, mon Sauveur, me dire aussi cette consolante parole : *Tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis*, parce que tu as fait un purgatoire suffisant.

Si mes souffrances sont telles qu'elles surpassent les dettes dues à mes péchés, je m'en réjouirai beaucoup, car je suis sur la croix, comme mon Sauveur, pour accroître mes mérites et ma récompense éternelle. Je puis dire avec saint Paul : *Ma tribulation présente est courte et légère ; et néanmoins elle produira en moi une gloire immense et éternelle* (1).

Souvenenez-vous, ô âme chrétienne, que Jésus-Christ étant Fils de Dieu et ayant une âme bienheureuse, avait le droit de posséder un corps glorieux, et qu'il eût pu monter au ciel sur un char de feu, comme Elie. Mais il voulut mériter cette gloire en passant par

(1) Id enim quod in præsenti est, momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis. (II Cor. IV, 17.)

le feu de terribles tribulations : *Ne fallait-il pas,* dit-il aux disciples d'Emmaüs, *que le Christ souffrît et entrât ainsi dans sa gloire* (1)? Si donc vous voulez entrer dans la gloire qui ne vous était pas due et qui est uniquement fondée sur la grâce, il faut vous résigner à la souffrance et à la mort.

Saint Cyprien rapporte qu'un ange, sous la figure d'un jeune homme resplendissant de lumière, adressa un jour ce reproche à un évêque malade : *Vous avez peur de souffrir et vous ne voulez pas mourir ; que voulez-vous que je vous fasse* (2) ? C'est-à-dire : Vous cherchez en vain une autre voie. Il n'est pas avantageux de vivre sans souffrir, car tous ceux qui veulent vivre saintement en Jésus-Christ, doivent souffrir quelque chose pour son amour. Il vous faut souffrir et mourir ; abandonnez-vous à la Providence de votre Père céleste, et pour le moment, et pour le genre de souffrances et de mort. Ce qui viendra de sa main, sera ce qui vous conviendra le mieux.

Enfin, dans ces douloureuses épreuves, il est d'une grande sagesse de bannir du cœur toute tristesse autre que celle qui peut remédier au plus grand mal. Saint Jean Chrysostome explique ceci par quelques similitudes. Dans les souffrances corporelles, dit-il, les plus douloureuses font oublier les moindres ; ainsi de violentes douleurs d'estomac font oublier un léger mal au doigt. Semblablement, si vous êtes porté

(1) Nonne hæc oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam ? (Luc xxiv, 26.)

(2) Pati times et exire non vis ; quid faciam tibi ? (S. Cyprian. L. de Mortalitate et Possidonius in vita S Augustini.)

à vous affliger pour la perte de votre santé ou de vos biens, excitez dans votre âme une profonde douleur de vos péchés. Songez aux biens infinis que vous avez perdus, aux peines éternelles que vous avez méritées. Cette douleur mitigera la première dont le dommage vous paraîtra bien peu de chose.

Jésus-Christ Notre-Seigneur dit à ses amis : *Ne craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps et après cela ne peuvent vous faire aucun mal ; mais craignez celui qui peut précipiter le corps et l'âme en enfer* (1) ; parce que si cette crainte s'empare de l'esprit, elle en chasse toute autre crainte.

En outre, les remèdes doivent être appliqués aux parties malades pour lesquelles ils ont été ordonnés, et non à d'autres, sous peine d'être plus nuisibles qu'utiles ; ainsi un collyre destiné aux yeux ne saurait être appliqué à l'estomac. De même, la tristesse n'est pas un remède propre à guérir de la maladie de la mort, de la perte des biens temporels ; au contraire, la tristesse augmente ces maux. Mais la tristesse est le remède propre et infaillible du péché et des suites du péché.

Employez-la donc à cet usage. Comme le clou chasse un autre clou, elle chassera l'affliction causée par la maladie ou d'autres causes, et vous direz avec le saint homme Job : *Je suis sorti nu du sein de ma mère ; j'y retourne nu ; tout s'est fait comme il a plu au Seigneur. Que son saint nom soit béni* (2) !

(1) Et nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere ; sed potius timete eum qui potest et corpus et animam perdere in gehennam. (Matt. x, 28.)

(2) Nudus egressus sum de utero matris meæ ; et nudus re-

§ II. — Remèdes contre les tentations qui naissent de la crainte de la mort.

Ce que nous venons de dire contient le premier moyen de vaincre une crainte excessive de la mort.

Il consiste à conformer entièrement notre volonté à celle de Dieu et à accepter la mort parce qu'il le veut et que sa Providence a ordonné qu'elle vînt à telle époque de notre vie ; selon cette parole de l'Ecriture : *Il appartient à Dieu Notre-Seigneur de sauver de la mort ou de faire mourir* (1). *La vie et la mort viennent de Dieu* (2).

Puisque c'est à la divine Bonté que je dois la vie, elle ne me fait pas de tort en me la reprenant. Au lieu de me plaindre, je dois remercier Dieu de m'avoir conservé jusqu'à cette heure et lui rendre ce qui lui appartient, dès qu'il le demande et que c'est son bon plaisir.

Nous devons, dit saint Cyprien (3), faire la volonté de Dieu, et non la nôtre, selon qu'il nous est enjoint de le demander dans notre oraison quotidienne. Quel désordre, par conséquent, si après avoir demandé de faire toujours la volonté de Dieu, lorsqu'il nous appelle et nous ordonne de sortir de ce monde, nous n'obéissons pas aussitôt ! Si, comme des esclaves

vertar illuc. Sicut Domino placuit, ita factum est. Sit nomen Domini benedictum. (Job. I, 21.)

(1) Deus noster, Deus salvos faciendi ; et Domini Domini exitus mortis. (Ps. LXVII, 21.)

(2) Bona et mala, vita et mors, paupertas et honestas, a Deo sunt. (Eccli. XI, 14.)

(3) Libr. de Mortalitate.

nous résistons à sa volonté et nous n'avançons que par force ! Et quelle récompense prétendons-nous obtenir !

Cependant Notre-Seigneur nous a recommandé d'être semblables *à ces serviteurs vigilants, qui attendent le retour de leur maître, afin de lui ouvrir sitôt qu'il viendra et frappera à la porte* (1). Saint Grégoire, expliquant cette parabole, dit que le Seigneur vient à nous, lorsqu'il est sur le point de nous juger ; qu'il frappe à la porte, lorsque par la maladie il nous avertit que la mort est proche ; qu'enfin nous lui ouvrons comme de bons serviteurs, si nous le recevons aussitôt avec amour et si nous ne refusons pas de le suivre.

A la vérité, il est naturel de craindre la mort, et cette crainte n'est pas un péché. Mais il la faut modérer, à l'exemple du Sauveur, qui tout effrayé, qu'il fût à la vue de sa passion, disait à son Père : *Mon Père, faites, si c'est possible, que ce calice passe sans que je le boive. Néanmoins, que votre volonté s'accomplisse et non la mienne* (2).

D'ailleurs, cette volonté de Dieu est une juste sentence portée contre tous les descendants d'Adam, à cause du *péché originel, par lequel,* dit saint Paul, *la mort est entrée dans le monde* (3). Ayant encouru la

(1) Et vos similes hominibus expectantibus dominum suum, quando revertatur a nuptiis, ut, cum venerit et pulsaverit, confestim aperiant ei. (Luc. XII, 36.)

(2) Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste. Verumtamen, non sicut ego volo, sed sicut tu. (Matt. XXVI, 39.)

(3) Sicut per unum hominem peccatum intravit in hunc mundum, et per peccatum mors ; et ita in omnes homines mors pertransiit (Rom. V, 12.)

peine par ma naissance, je dois la subir, quand il plaira au très juste juge d'exécuter la sentence.

Si ce même juge, Jésus-Christ Notre Seigneur, qui n'était pas compris dans cette sentence universelle, a voulu mourir comme tous les hommes ; s'il a voulu que sa sainte Mère, exempte, elle aussi, de la tache originelle, se soumit à la même loi, n'est-il pas juste que je meure ?

Pour apaiser la colère de Dieu et obtenir de notre juge une sentence miséricordieuse, il importe beaucoup de nous tenir prêts à partir à son appel et de nous soumettre humblement à l'arrêt de mort porté contre nous. Lorsque nous recevons la mort avec cette humble soumission, non seulement elle est plus douce, mais elle est d'un grand mérite, parce que nous offrons à Dieu de bon cœur ce que nous avons de plus précieux, notre vie.

Si Dieu m'avait demandé cette vie en témoignage de ma foi et pour la défense de la religion chrétienne, j'aurais dû, comme les Martyrs, la lui offrir de bon cœur. Pourquoi ne la lui offrirais-je pas aujourd'hui qu'il me la demande en témoignage de l'obéissance que je lui dois comme chrétien ?

Ne dois-je pas suivre en cela l'exemple de tous les saints Confesseurs, et Notre-Seigneur n'a-t-il pas ordonné (1) *à tous ceux qui veulent le suivre*, de *haïr* tellement *leur vie* qu'ils soient prêts à la lui offrir, sans hésiter, ni tarder un instant, quand il la leur demanderait ?

(1) Si quis venit ad me et non odit... adhuc et animam suam, non potest meus esse discipulus. (Luc. XIV, 26.)

C'est dans ces saintes dispositions que saint Augustin trouva un pieux évêque, qui était près de mourir. Comme il lui disait que sa vie était encore nécessaire pour le bien de son Eglise, l'évêque répondit : *Si je ne devais jamais mourir, vous auriez raison ; mais s'il faut que je meure un jour, pourquoi ne serait-ce pas maintenant* (1) ?

Si donc Dieu veut que je meure de cette maladie, pourquoi ne pas me résigner et pourquoi lui demander des délais ? Il vaut mieux mourir quand Dieu le veut, que quand je le veux ; car Dieu sait mieux que moi en quel moment il importe que je meure. Si je crois que je serais mieux préparé plus tard, Dieu prévoit peut-être le contraire. Donc, comme je puis me tromper et que Dieu ne se trompe pas, il est plus sûr de conformer mon jugement au sien et d'accepter la mort au moment où il me l'envoie.

Pourquoi tant craindre la mort ? dit saint Augustin (2). Qu'on la craigne, ou non, elle viendra ; elle viendra tôt ou tard ; la crainte n'y changera rien. Mais il y a un mal dont la crainte peut préserver : c'est le péché. Craindre le péché, voilà ce qui importe. Cette crainte salutaire conduit à faire une bonne mort, et alors, non seulement on ne craint plus la mort, mais on la désire, à cause des biens infinis qui la suivent.

Un des bienfaits de la mort est de mettre fin au péché. Les hommes craignent la mort, dit saint Am-

(1) Si nunquam, bene; si aliquando, cur non modo ? (Possidonius, in vita S. Augustini, c. XXVII.)

(2) Lib. de Bono Mortis, c. IV.

broise (1), parce qu'ils la regardent comme la destruction de la nature humaine ; mais si nous nous souvenons que *Dieu n'est pas l'auteur de la mort* (2) et qu'elle a été introduite dans le monde par le péché, nous trouverons que la mort met fin aux péchés que nous ne cessons de commettre tant que nous vivons : ce qui est un grand bienfait.

La mort des pécheurs est le terme de leurs désordres ; en abrégeant leurs jours, Dieu diminue le nombre de leurs crimes et la rigueur de leur châtiment en enfer. Ce leur est un plus grand mal de vivre pour pécher toujours, que de mourir dans le péché (3). La mort met fin au mal du péché.

La mort des justes met fin aux fautes légères dans lesquelles ils tombent et fait cesser leur crainte d'en commettre de mortelles.

Pourquoi, dit le même saint docteur, tant aimer cette vie, où plus on demeure, plus on multiplie ses péchés ? Un péché est un si grand mal qu'on doit être prêt à tout souffrir plutôt que de le commettre.

Saint Bernard (4) dit à ce propos ces paroles mémorables : « J'ai honte de vivre, parce que je pèche tous les jours et que je ne fais nul progrès dans le service de Dieu ; et je crains de mourir, parce que je ne suis pas prêt. J'aime pourtant mieux mourir et m'abandonner à la divine Miséricorde,

(1) Lib. de Bono Mortis, c. IV.

(2) Quoniam Deus non fecit mortem, nec lætatur in perditione vivorum. (Sap. I, 13.)

(3) Gravius est ad peccatum vivere, quam in peccato mori. (De Bono Mortis ; loco citato.)

(4) Lib. De interiori Domo, c. XXXV.

que de continuer à pécher et à scandaliser mon prochain par mes mauvais exemples. »

En outre, la mort des justes met fin à tous les maux qu'ils souffrent en ce monde : aux tentations, aux maladies, aux fatigues, aux calomnies, à l'envie, aux injures et à tous les dangers qui se rencontrent dans la voie de la perfection.

Saint Augustin, considérant tous ces maux, disait qu'en commençant à vivre, l'homme commençait à mourir ; que la vie est une mort continuelle ; qu'on ne cesse de souffrir qu'en cessant de vivre ; et que la crainte de la mort est quelquefois plus pénible que la mort même (1).

C'est aussi la pensée de saint Ambroise. Il assure que pour ceux qui craignent beaucoup la mort, il n'est pas pénible de mourir, mais de vivre dans cette crainte qui ne cesse qu'avec la vie (2).

Réprimons donc une crainte trop vive, qui fait de la vie une mort. Désirons plutôt mourir ; car la mort est douce à celui qui la désire.

D'ailleurs, comment les justes pourraient-ils ne pas la désirer, puisqu'ils savent le bonheur qui les attend ? Saint Cyprien traite fort éloquemment ce sujet : Quel aveuglement, dit-il, et quelle folie d'aimer les misères de cette vie et de ne pas s'empresser d'arriver au séjour du bonheur éternel ! Cela vient sans doute d'un manque de foi. Nous ne croyons pas aux promesses de Dieu, avec la foi vive qui faisait dire à saint Paul : *Jésus-Christ est ma vie, et la mort*

(1) De Civitate Dei, c. x.
(2) De Bono Mortis, c. VIII.

est un gain pour moi (1). Cet apôtre tenait pour un grand gain de ne pas être enlacé dans les filets du monde, ni souillé par les vices et les passions de la chair ; d'être délivré des misères de cette vie et des embûches du démon, en suivant Jésus-Christ qui l'appelait à la gloire et au bonheur éternel. Que ceux-là craignent la mort, qui, n'ayant pas été régénérés par l'eau du baptême et la grâce de l'Esprit-Saint, redoutent d'être condamnés au feu de l'enfer ; ceux qui ne croient pas à leur rédemption par la Croix et la Passion de Jésus-Christ, et passent d'une première mort à une seconde mort ; ceux pour lesquels une longue vie ne sert qu'à augmenter leur peine en multipliant leurs crimes. Ils doivent redouter l'appel et la sentence du juge suprême.

Mais nous, qu'avons-nous à craindre ? Chaque jour, nous prions Dieu de nous appeler à son royaume. Comment notre exil nous plairait-il ? Comment aimerions-nous mieux servir le démon que régner avec Jésus-Christ ? La mort n'est qu'un passage à l'immortalité. Il faut sortir de cette vie pour arriver à la vie éternelle Que celui auquel le monde plaît et qui y trouve ses délices, désire vivre longtemps ; mais comment un chrétien ne haïrait-il pas le monde et ne désirerait-il pas suivre Jésus-Christ, qui l'a aimé jusqu'à le racheter au prix de son sang ?

Ayant renoncé au monde, nous sommes sur la terre comme des voyageurs et des étrangers ; soupirons donc après le jour où, mis en liberté par la mort,

(1) Mihi enim vivere Christus est ; et mori, lucrum. (Phil. I, 21.)

nous entrerons en possession de notre héritage éternel. Quel est l'exilé qui ne se hâte de rentrer dans sa patrie ? Quel est le navigateur, faisant voile vers les siens, qui ne désire un vent favorable, afin d'arriver plus tôt ? Le ciel est notre patrie ; nos parents sont les saints Patriarches, les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs et les saintes Vierges. Là nous attendent un grand nombre de frères, d'amis et de connaissances, qui, déjà assurés de leur bonheur, sont pleins de sollicitude pour notre salut. Oh ! quelle joie, pour nous et pour eux, d'être à jamais dans leur compagnie ! Que nous serons heureux dans ce royaume, où l'on ne craint plus de mourir, où l'on est assuré de vivre toujours !

Tout ce qui précède est, en substance, de saint Cyprien ; et saint Ambroise le confirme tout au long (1). Saint Paul ne désirait-il pas, lui aussi, *être délivré des chaînes de cette vie, pour être dans la société de Jésus-Christ* (2) ?

Après tout, il faut confesser que ces désirs si fervents sont des dons de Dieu, qui n'en gratifie que les plus parfaits et pas même tous, car Notre-Seigneur conduit d'autres âmes par la voie de la crainte ; celles-ci ne se croient jamais en sûreté, ni jamais assez pures aux yeux du souverain juge.

Beaucoup de saints ont été saisis de crainte à l'heure de la mort ; d'autres l'attendaient en tremblant, et saint Bernard était de ce nombre. L'épouse,

(1) De Bono Mortis, c. VIII.
(2) Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo, multo magis melius. (Phil. I, 23.)

dit-il (1), n'étant séparée de son époux que par son corps, comme par un mur qui le lui cachait, désirait que ce mur fût abattu, afin qu'elle pût trouver celui qu'elle cherchait. Mais moi, qui suis un pécheur, je crains beaucoup plus que je ne souhaite de sortir de mon corps, parce que je sais que *la mort des pécheurs est très mauvaise* (2) et que la mort ne détruit pas le mur du péché, qui sépare l'âme de Dieu.

§ III. — Remèdes contre les tentations qui viennent d'une trop grande crainte d'être damné.

A ceux qu'il voit pleins de joie et de confiance, et tout disposés à mourir, le démon inspire une sécurité dangereuse, un orgueil secret, une vaine présomption ; mais il en use autrement avec ceux qui sont portés à la tristesse et à une crainte peu modérée de la mort. Il s'efforce de les pousser à une tristesse excessive, à la pusillanimité, à la défiance de la divine miséricorde. Il faut suivre si bien la direction de l'Esprit-Saint qu'on ne donne dans aucun de ces pièges.

Ordinairement les malades sont plus portés à la crainte qu'à la présomption ; aussi est-ce de ce côté que l'ennemi a coutume de nous attaquer.

Entre plusieurs raisons, qui peuvent servir à encourager les âmes pusillanimes et à dissiper leurs vaines frayeurs, nous en exposerons brièvement six, qui montrent clairement qu'à l'heure de la mort,

(1) Serm. LVI, in Cantic.
(2) Mors peccatorum pessima. (Ps. XXXIII, 22.)

Notre-Seigneur est disposé à accepter notre pénitence, à nous accorder sa grâce et à nous admettre dans sa gloire.

La première est la promesse infaillible de Dieu. Il a promis au pécheur de lui pardonner et de le recevoir dans sa grâce, en quelque temps qu'il revienne sincèrement à lui (1) ; et comme on ne peut douter des promesses divines, il est certain que Dieu accorde son amitié à quiconque se convertit.

La seconde est que Dieu appelle tous les hommes à se convertir, spécialement à l'heure de la mort. Ce sage père de famille cherche partout des ouvriers pour sa vigne (2) ; mais il les appelle à différentes heures : les uns, le matin ; d'autres, au milieu du jour ; d'autres, à la dernière heure, qui est celle de la mort ; et toujours, en les appelant, il leur offre une grâce suffisante pour répondre à son appel.

La troisième est le précepte rigoureux qu'il nous fait de ne jamais désespérer de notre salut, de ne jamais nous défier de sa miséricorde infinie. Puisque ce serait une très grande faute de transgresser ce commandement à l'heure de la mort, nous avons là une marque certaine que Dieu veut que nous espérions alors fermement le pardon de nos fautes et la gloire éternelle.

Et comme on n'espère pas ce qui est impossible, il est certain aussi que Dieu veut nous donner les grâces nécessaires.

La quatrième est que, en danger de mort, nous

(1) Ezech. XVIII, 21 et 27.
(2) Matt. XX, 1-16.

sommes obligés de confesser nos péchés, quelque nombreux et graves qu'ils soient. Or le sacrement de pénitence n'est pas moins efficace alors qu'en tout autre temps, pour le pardon des péchés. Si quelqu'un doute de la valeur de sa contrition et du ferme propos, parce qu'il lui semble que le péché le quitte, plutôt qu'il ne quitte le péché ; qu'il s'excite à y renoncer tout de bon et à s'en corriger ; mais qu'il ne perde pas confiance en Dieu, pour avoir différé si longtemps à se convertir. Le bon larron ne s'est repenti de ses crimes que sur la croix et il en a obtenu le pardon ; et si Jésus-Christ Notre-Seigneur lui a alors appliqué le fruit de sa Passion, c'est afin qu'aucun pécheur, en danger de mort, ne désespérât d'obtenir son pardon, s'il confesse humblement ses fautes, comme le bon larron.

La cinquième, qui confirme la précédente, est que nous avons aussi le précepte de recevoir le saint viatique au moment de la mort. Or ce sacrement est le gage de la vie éternelle ; et par conséquent, voici encore une marque très certaine que Dieu veut, autant qu'il est en lui, nous départir cette vie bienheureuse.

Enfin la sixième et dernière preuve que Dieu veut nous sauver, celle qui met le sceau à tout le reste, est que Jésus Christ Notre-Seigneur a institué un sacrement spécial pour les malades ; un sacrement très efficace pour les disposer à bien mourir, ainsi que nous le verrons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

Du sacrement de l'Extrême-Onction, de ses effets et des secours qu'il procure pour bien mourir.

La Providence de Jésus-Christ Notre-Seigneur a été admirable à l'égard des justes qui, à l'article de la mort, ont à combattre les diverses tentations dont on a parlé au chapitre précédent. Car, de même qu'il a institué le sacrement de Confirmation pour affermir les fidèles dans la foi et leur donner la force de triompher des persécutions et des supplices ; ainsi il a voulu instituer le sacrement de l'Extrême-Onction, pour procurer aux malades en danger de mort, une grâce spéciale qui leur permit de persévérer dans la foi et la charité et de résister aux terribles tentations provenant des douleurs de la maladie, de la perte des biens temporels et de la crainte des châtiments éternels.

Il savait qu'à ce moment le corps est affaibli, l'esprit abattu et obscurci ; que, selon l'expression de saint Augustin : *La violence de la douleur attire à elle toute l'attention de l'esprit* (1). C'est pourquoi

---

(1) Illic rapitur tota intentio mentis, ubi est vis doloris. (Serm. XLVIII, ad Fratres in Eremo.)

il a voulu suppléer alors à notre faiblesse et nous fortifier au moyen des grâces et des salutaires inspirations que ce sacrement apporte aux malades.

Il ne l'a pas institué pour ceux qui se portent bien, quoiqu'ils soient près de mourir, comme sont les criminels sur le point d'être exécutés ; parce qu'ils peuvent se munir des sacrements de pénitence et d'eucharistie, et qu'ils possèdent leur plein jugement et leurs forces naturelles, pour résister victorieusement aux ennemis de leur salut.

En outre, comme nous sommes exposés à subir plusieurs graves maladies et que, comme nous le verrons, l'Extrême-Onction guérit de quelques-unes, on peut recevoir ce sacrement toutes les fois qu'on est de nouveau malade et en danger de mort, parce que les tentations venant à se renouveler, on a besoin du même remède prescrit pour les combattre.

Mais on ne le reçoit qu'une fois dans la même maladie et dans le même danger : Notre-Seigneur le voulant ainsi, afin qu'on éprouve en cette occasion de quelle efficacité est la grâce du sacrement qu'on a une fois reçu.

§ I. — Effets de l'Extrême-Onction.

Tous les sacrements produisent des effets qui leur sont propres. L'Extrême-Onction en produit plusieurs excellents, signifiés par les onctions que le ministre fait avec les saintes Huiles sur diverses parties du corps, en priant Dieu de pardonner au malade les péchés qu'il a commis par ses sens.

L'apôtre saint Jacques indique ces effets, lorsqu'il

parle de ce sacrement : *Si l'un d'entre vous tombe malade*, dit-il, *qu'il fasse venir les prêtres de l'Eglise et que ceux-ci prient pour lui, en l'oignant d'huile, au nom du Seigneur. La prière faite avec foi sauvera le malade ; le Seigneur le soulagera ; et s'il est encore coupable de quelques péchés, ils lui seront pardonnés* (1).

Par ces paroles, suivant l'interprétation du Concile de Trente (2), l'apôtre marque deux sortes d'effets : les uns concernent le corps ; les autres, plus importants, regardent l'âme. Car, dit le saint Concile, le propre de l'Extrême-Onction est de rendre la santé au malade, quand Dieu voit qu'elle est utile au bien de son âme, ou pour d'autres fins, qui regardent sa plus grande gloire.

C'est là le sens de cette parole : *La prière faite avec foi sauvera, ou guérira le malade.* Elle sauvera et sanctifiera son âme, par la grâce qu'elle y répandra ; elle sauvera aussi son corps et le délivrera du danger de mort. Il attribue ces effets à la prière accompagnée de la foi, parce que, pour être efficace, la prière doit toujours être faite avec foi et avec confiance dans la promesse de Dieu et dans sa miséricordieuse bonté.

Saint Thomas dit que c'est principalement sur la foi que repose l'efficacité de la prière, quant à l'inter-

(1) Infirmatur quis in vobis ? Inducat presbyteros Ecclesiæ, et orent super eum, ungentes eum oleo in nomine Domini ; et oratio fidei salvabit infirmum ; et alleviabit eum Dominus ; et si in peccatis sit, remittentur ei. (Jac. v, 14-15.)

(2) Sess. xiv, De Extrema Unctione, c. ii.

prétation (1). Notre-Seigneur l'exigeait des malades qu'il guérissait; parfois, il en guérissait pour récompenser la foi de ceux qui les lui amenaient. Il se comporte de même à l'égard de ce sacrement ; l'efficacité de la prière repose principalement sur la foi de l'Eglise, au nom de laquelle le prêtre prie. Mais la foi du malade lui-même y contribue beaucoup ; et plus sa foi est grande, mieux il est disposé à recevoir ce qu'il désire.

Comme la santé n'est pas toujours un bien pour le malade, l'Extrême-Onction produit un second effet.

Elle donne du courage et des forces pour souffrir, pour supporter avec patience et joie spirituelle toutes les incommodités de la maladie ; si bien que, sans être guéri, le corps sent moins son mal ; et que l'âme fait un grand profit.

C'est donc un grand tort de différer ce sacrement jusqu'au moment où le malade est à l'extrémité et ne peut plus en retirer ces deux effets. Sans doute, on doit attendre qu'il y ait un véritable danger de mort, parce que c'est alors que les besoins de l'âme et du corps sont plus pressants. Mais cependant le meilleur est de ne pas trop tarder, parce que la grâce du sacrement fortifie le malade et l'aide beaucoup à sanctifier ses souffrances.

L'Extrême-Onction a encore deux excellents effets, qui concernent l'âme du malade.

(1) Oratio innititur principaliter fidei... quantum ad efficaciam impetrandi; quia, per fidem, habet homo notitiam omnipentiæ divinæ et misericordiæ, ex quibus oratio impetrat quod petit. 2ª 2æ, 983, a. 16, ad 3.)

Le premier est de la purifier des péchés et des restes du péché, qui n'auraient pas été effacés par la confession et la communion ; selon la parole de saint Jacques : *S'il est encore coupable de quelques péchés, ils lui seront pardonnés*. La forme essentielle du sacrement exprime la même chose ; elle est ainsi conçue : *Que le Seigneur, par cette sainte Onction et par sa très pieuse miséricorde, vous pardonne toutes les fautes que vous avez commises par la vue, par l'ouïe*, etc. (1).

Dieu remet trois choses au malade dans ce sacrement. Premièrement, si, depuis sa dernière confession, il est tombé en quelque *péché mortel*, et qu'il ne puisse pas le confesser, ou parce qu'il ne s'en souvient pas, ou parce qu'il ne peut parler, ou pour quelque autre cause que ce soit ; pourvu qu'il n'y ait pas de sa faute, la grâce du sacrement l'effacera et il sera justifié, s'il a une grande douleur de ses péchés, ou s'il l'a eue avant de perdre connaissance, quand même cette douleur n'irait pas jusqu'à la contrition parfaite. Ceci montre combien il est important de conférer ce sacrement à tous les malades, puisque leur salut éternel peut en dépendre.

Secondement, l'Extrême-Onction a la vertu de remettre tous les *péchés véniels*, auxquels le cœur n'est pas attaché et que l'on est résolu de ne plus commettre. En effet, les paroles essentielles des sacrements opèrent tout ce qu'elles signifient pour le bien de ceux qui les reçoivent. Or, par celles de ce sacrement,

(1) Per istam sanctam Unctionem et suam piissimam misericordiam, indulgeat tibi Dominus quidquid per visum, auditum, etc... deliquisti. (Rit. Rom.)

on demande à Dieu de pardonner au malade toutes les fautes qu'il a commises par ses cinq sens, c'est-à-dire, par les voies par lesquelles la multitude des péchés entre ordinairement dans l'âme. Toutes ces fautes sont donc remises, toutes les taches effacées, pourvu qu'il n'y ait aucun empêchement.

Ce n'est pas non plus sans dessein que Notre-Seigneur a voulu que dans ce sacrement on fasse cinq ou sept onctions et qu'à chacune on le prie de pardonner au malade. C'est peut-être afin d'exciter notre foi, au sujet de la connaissance distincte que Dieu a de tous nos péchés et de la nécessité où nous sommes de lui demander pardon de tous, non seulement en général, mais en particulier et en détail. Il veut que nous réitérions notre prière sept fois, sept fois sept fois, s'il en est besoin ; en renouvelant autant de fois l'acte de contrition pour les fautes que nous avons commises par l'un des cinq sens, ou par le mauvais usage des pieds et des mains, ou par tous les mouvements déréglés de la chair et toutes les affections coupables ; et plus la ferveur du malade est grande, en sollicitant cette grâce, plus il reçoit celle-ci en abondance ; car la grâce du sacrement se mesure toujours à la disposition du malade.

Enfin l'Extrême-Onction remet les *peines temporelles*, qui sont les restes fâcheux des péchés pardonnés (1). A la vérité, elle ne les remet pas toutes ; elle en remet plus ou moins, selon la disposition plus ou moins parfaite du malade. Cependant, il peut arri-

(1) Delicta expianda et reliquias peccati abstergit. (Conc. Trid. sess. XIV, c. II.)

ver que l'on reçoive ce sacrement avec de si grands sentiments de pénitence, dans une disposition si fervente, que l'âme, entièrement purifiée, aille droit au ciel, sans passer par le purgatoire.

Mais la vertu du sacrement de l'Extrême-Onction resplendit davantage encore par la vigueur spirituelle qu'il apporte à l'âme dans toutes ses tentations et ses peines intérieures. Ce puissant secours l'empêche de tomber dans de nouvelles fautes et l'aide à persévérer en acquérant sans cesse de nouveaux mérites, jusqu'à ce qu'elle remporte la victoire et reçoive la couronne éternelle.

Le Concile de Trente le déclare par ces consolantes paroles : « Notre très clément Rédempteur voulant pourvoir en tout temps ses fidèles serviteurs de remèdes salutaires contre toutes les tentations de leurs ennemis, non content de leur offrir dans les autres sacrements de puissants secours, pour préserver leur âme de tout grave dommage pendant leur vie, leur a donné le sacrement de l'Extrême-Onction, pour les fortifier très efficacement à l'heure de la mort. Car si, durant toute la vie, notre ennemi cherche tous les moyens de ruiner nos âmes, il n'y a aucun temps où il fasse de plus grands efforts pour nous ôter notre confiance en la divine miséricorde et nous perdre que lorsque nous sommes près de mourir (1). Or l'Extrême-

(1) Clementissimus Redemptor noster,..... Extremæ Unctionis Sacramento finem vitæ, tanquam firmissimo quodam præsidio, munivit ; nam etsi adversarius noster occasiones per omnem vitam quærat et captet, ut devorare animas nostras quoquo modo possit, nullum tamen tempus est quo vehementius ille omnes suæ versutiæ nervos intendat ad perdendos nos penitus,

Onction a pour but de remédier à ce danger ; elle soutient et fortifie l'âme du malade et excite en lui une grande confiance dans la miséricorde infinie de Dieu ; de sorte qu'il souffre avec patience les douleurs de son mal, et résiste plus facilement aux tentations du démon qui s'efforce de le mordre au talon (1).

Tout ceci est du saint Concile de Trente.

Il suit de là que si on se sert de l'huile sainte dans l'administration de ce sacrement, c'est non seulement parce qu'elle est un remède salutaire au corps et à l'âme des malades, mais parce qu'elle en fait de vigoureux lutteurs contre les tentations : l'onction sainte fermant au démon l'entrée des cinq sens par où il s'insinue dans le cœur.

Enfin cette huile sacrée, comme le dit Théodoret, est un symbole de miséricorde et d'allégresse, afin que le malade conçoive une grande confiance dans la divine miséricorde et qu'il combatte joyeusement avec ferme espérance de remporter la victoire.

Ce n'est pas sans raison que, dans ce sacrement, les onctions se font avec de l'huile seule et non avec de l'huile et du baume, comme pour la confirmation. Car on ne reçoit pas tant ce sacrement pour édifier le

---

et a fiducia etiam, si possit, divinæ misericordiæ deturbandos, quam cum impendere nobis exitum vitæ prospicit. (Sess. XIV. De Sacram. Extrem. Unct. princip.)

(1) Unctio Spiritus sancti delicta, si quæ sint adhuc expianda, ac peccati reliquias abstergit : et ægroti animam alleviat et confirmat, magnam in eo divinæ misericordiæ fiduciam excitando ; quâ infirmus sublevatus, et morbi incommoda ac labores levius fert ; et tentationibus dæmonis calcaneo insidiantis facilius resistit ; et sanitatem corporis interdum, ubi saluti animæ expedierit, consequitur. (Sess. XIV, c II.)

prochain par la bonne odeur d'une sainte vie, que pour purifier l'âme de toutes ses souillures et assurer son passage à la vie éternelle.

En recevant ces onctions, le malade doit confesser humblement qu'il est infirme et de corps et d'esprit, s'appliquer à lui-même les paroles qui accompagnent chacune d'elles, avouer qu'il est un pauvre pécheur, ayant abusé de ses sens. Cet humble sentiment est le plus sûr en ce moment. Il vaut mieux mettre sa confiance dans l'infinie miséricorde de Dieu que dans les bonnes œuvres de sa vie : et il convient de dire avec Daniel : *Seigneur, nous vous offrons nos prières en mettant notre confiance, non dans notre justice, mais dans votre grande miséricorde* (1).

De ces cinq effets de l'Extrême-Onction il en résulte un sixième, qui est d'aider le malade à bien mourir, à persévérer dans la grâce et à sortir victorieux pour jamais du péché et de l'enfer. C'est ce que nous verrons dans le chapitre suivant.

(1) Inclina, Deus meus, aurem tuam et audi ;... neque enim in justificationibus nostris prosternimus preces ante faciem tuam, sed in miserationibus tuis multis. (Dan. IX, 18.)

CHAPITRE VIII.

De la bonne mort ; en quoi elle consiste ; la mort des justes est précieuse devant Dieu.

C'est avec beaucoup de raison que le Prophète Royal, parlant de la mort des justes, dit qu'elle *est précieuse aux yeux du Seigneur* (1). En effet, les justes trouvent dans la mort des avantages d'un très grand prix.

La mort les délivre de tout péché, grave ou léger, et de tout péril d'en commettre ; de toute révolte de la chair, de la guerre des passions, des compagnies mondaines ou dangereuses, des dommages incessants que ces ennemis leur causent.

Ils triomphent des démons et de toutes leurs tentations ; et après cette dernière victoire, le démon, vaincu pour jamais et confondu, n'a plus aucun pouvoir sur eux.

Ils sont confirmés dans la grâce et la sainteté et dans toutes les vertus, sans craindre désormais ni de tomber dans la tiédeur, ni de se perdre.

Ils obtiennent le don de la persévérance finale, don

---

(1) Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. (Ps cxv, 15.)

propre aux prédestinés et auquel est attachée la couronne éternelle.

Ils sont délivrés de l'incertitude qui avait pesé sur leur vie, relativement à leur salut ; et malgré les oppositions de tous leurs ennemis, ils entendent la sentence définitive, que leur adjuge le ciel en partage pour l'éternité.

S'ils n'ont rien à expier dans le purgatoire, leur âme va aussitôt prendre possession du royaume éternel, et commence à jouir de ce bienheureux état, où elle est exempte de tous les maux qu'on peut craindre et possède tous les biens qu'on peut désirer.

Leur corps demeure en terre ; mais c'est avec l'assurance de ressusciter un jour pour participer au bonheur et à la gloire de l'âme.

Que dire de la joie des anges et de tous les Esprits bienheureux, à la mort d'un juste ? S'ils en éprouvent une si grande, à la conversion d'un pécheur, comment pourraient-ils nepas se réjouir de le voir sauvé et glorieux pour toujours ? Ils descendent du ciel pour le recevoir et parfois ils viennent en grand nombre pour assister à sa mort, pour lui faire honneur et lui tenir compagnie.

De plus, Notre-Seigneur lui-même vient au-devant de lui.

Il veut honorer ceux qui l'ont honoré pendant leur vie et introduire lui-même dans son paradis ceux qui lui ont donné si souvent l'hospitalité dans leur cœur. Car, si le Père de l'enfant prodigue reçut ce fils ingrat et libertin à bras ouverts et lui fit une si magnifique réception, accompagnée d'un repas somptueux, quel acceuil ne fera-t-il pas à un fils obéissant et fidèle ?

Il viendra pour l'honorer et accomplir en sa personne ce qu'il disait aux apôtres : *Je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, vous soyez aussi* (1).

O bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur (2), puisqu'ils meurent dans ses bras, et que, s'appuyant sur leur Bien-Aimé, ils montent, pleins de saintes délices, au séjour du repos éternel, pour y jouir du prix de leurs travaux et de leurs souffrances !

§ I. — En quoi consistent la bonne et la mauvaise mort.

Après avoir dit : *La mort des justes est précieuse*, David ajoute : *aux yeux du Seigneur* ; parce que Dieu seul connaît bien son prix, qui est si peu connu des hommes, qu'ils ne discernent pas toujours la bonne de la mauvaise mort (3).

Saint Ambroise dit qu'il y a trois sortes de mort : la mauvaise, la bonne, l'indifférente.

La mauvaise mort n'est autre chose que le péché mortel, qui ôte à l'âme la vie de la grâce, suivant ce que dit Ezéchiel : *L'âme qui a péché, mourra* (4).

La bonne mort est la justification, par laquelle le pécheur meurt au péché pour vivre selon Dieu. C'est d'elle que parle l'apôtre saint Paul, quand il dit : *Nous avons été ensevelis par le baptême avec*

(1) Iterum venio ; et accipiam vos ad meipsum ; ut ubi sum ego, et vos sitis. (Joan. XIV, 3.)

(2) Beati mortui, qui in Domino moriuntur. (Apoc. XIV, 13.)

(3) Et didici qui unus utriusque (i. e. sapientis et stulti) esset interitus. (Eccl. II, 14.)

(4) Anima quæ peccaverit, ipsa morietur. (Ezech XVIII, 20.)

Jésus-Christ pour mourir (1) d'une sainte mort. C'est aussi à elle qu'appartient la mortification, qui fait mourir les vices et donne la vie aux vertus.

La mort indifférente est la mort naturelle, qui sépare l'âme du corps : elle s'appelle bonne ou mauvaise, selon qu'elle est jointe à la bonne ou à la mauvaise mort.

Quand la mort naturelle rencontre une âme en état de péché mortel, rien n'est plus horrible, car *la mort des pécheurs est détestable* (2), parce qu'elle est suivie de ce que saint Jean appelle *la seconde mort* (3), c'est-à-dire de la mort éternelle.

Mais si la mort naturelle arrive à une âme morte au péché et justifiée par la grâce, elle est bonne et aimable, puisqu'elle est suivie de la bienheureuse vie éternelle.

Tous les hommes, dit saint Augustin (4), les bons et les méchants, désirent faire une bonne mort ; et ils en demandent la grâce. Ils ont coutume de dire : Dieu me fasse la grâce d'une bonne mort ! Dieu me préserve d'une mauvaise mort ! Mais, à vrai dire, les pécheurs, ajoute ce saint, aiment mieux la mort que la vie, car aimer, c'est vouloir du bien ; or, en disant qu'ils aiment une bonne mort, ils continuent à aimer une mauvaise vie ; en redoutant de mal mourir, ils ne craignent pas de mal vivre ; et c'est la cause de leur damnation. Pour prévenir un si grand mal, il faut qu'en conser-

(1) Consepulti sumus cum illo per baptismum in mortem. (Rom. VI, 4.)

(2) Mors peccatorum pessima. (Ps. XXXIII, 22.)

(3) Apoc. XX, 14.

(4) De disciplinâ christianâ, c. II.

vant la crainte de la mort, ils se corrigent de leurs désordres et commencent à bien vivre, puisque *celui qui a bien vécu, ne peut mal mourir* (1).

Les justes peuvent périr sur mer, ou de la main des voleurs, ou sous les dents des bêtes féroces ; mais il est toujours vrai que quiconque a bien vécu, ne peut mal finir. Leur mort, qui paraît affreuse aux yeux des hommes, est précieuse aux yeux de Dieu. Telle est la mort des martyrs, qui périssent dans les plus horribles tourments.

Efforçons-nous donc de bien vivre et de quelque manière que nous mourions, notre mort sera bonne, parce qu'elle sera suivie du repos et du bonheur éternels.

La mort du mauvais riche, revêtu de pourpre et de lin, paraît bonne aux yeux des hommes. Mais si on en voit le terme, on juge qu'elle est mauvaise, puisqu'elle le conduit en un lieu de tourments, où il brûle dans les flammes, sans pouvoir obtenir une goutte d'eau pour étancher sa soif.

La mort du pauvre Lazare, dont les chiens viennent lécher les plaies et qui est privé même des miettes de pain qui pourraient calmer sa faim, semble mauvaise aux yeux des hommes. Mais, à en considérer le terme, on voit qu'elle est bonne, puisque, en quittant cette vie, l'âme de ce pauvre est portée par les Anges dans le sein d'Abraham.

A quoi sert au riche un tombeau de marbre, pendant que son âme est ensevelie en enfer ? Quel mal

(1) Non potest male mori, qui bene vixit. (Ibid.)

font maintenant au pauvre ses plaies et ses ulcères, puisqu'il est dans le repos éternel ?

C'est à vous de choisir maintenant la mort que vous voulez. Ne préférez-vous pas la mort du pauvre Lazare à celle du mauvais riche ? *Apprenez donc à bien vivre, si vous voulez apprendre à bien mourir* (1).

Tout ce discours est du grand docteur de l'Eglise, saint Augustin (2) ; et il confirme cette doctrine en disant que les œuvres suivent l'âme au sortir de cette vie. Si elles ont été mauvaises, elles rendent la mort mauvaise ; car elles ne quittent pas l'âme. Tu nous as faites, disent-elles à l'âme ; nous sommes à toi, nous ne te quitterons pas, nous resterons avec toi et nous t'accompagnerons au jugement.

Si elles ont été bonnes, elles rendent la mort également bonne ; car elles accompagnent aussi l'âme, selon la voix du ciel qui dit à saint Jean : *Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur. Maintenant l'Esprit leur dit de se reposer de leurs travaux, parce que leurs œuvres les suivent* (3).

Ainsi la mort n'est mauvaise que pour l'homme qui, se laissant vaincre par les suggestions du démon, meurt dans cette défaite. C'est de lui que David dit : *Que le pécheur le réduise sous sa puissance ; que Satan se tienne à sa droite ; et quand il sera jugé, qu'il soit condamné* (4).

(1) Disces ergo bene mori, si didiceris bene vivere.

(2) Serm. LVIII ad Fratres ; et Libr. de Vanitate sæculi, c. I.

(3) Beati mortui, qui in Domino moriuntur ; amodo jam dicit Spiritus, ut requiescant a laboribus suis; opera enim illorum sequuntur illos. (Apoc. XIV, 13.)

(4) Constitue eum super peccatorem et diabolus stet a dextris ejus ; cum judicatur, exeat condemnatus. (Ps. CVIII, 6-7.)

Mais la mort du juste est vraiment bonne et précieuse, lorsque, avec l'aide de Dieu et le secours des sacrements, il surmonte les dernières tentations du démon et obéit fidèlement jusqu'à la mort à Jésus-Christ Notre-Seigneur ; car en sortant de cette vie, *il recoit la palme* glorieuse du vainqueur (1).

Gardons-nous bien d'imiter l'impie Balaam, qui désirait *mourir de la mort des justes* (2), tout en vivant de la vie des pécheurs ; mais vivons de la vie des justes et accoutumons-nous à vaincre nos ennemis pendant la vie, afin d'en triompher aussi à l'heure de la mort.

Enfin, saint Bernard (3) dit que la mort des justes est précieuse aux yeux du Seigneur, ou simplement à cause du motif pour lequel ils meurent, ou à cause de leur bonne vie, ou pour l'un et l'autre tout ensemble. Chez les martyrs qui, après avoir été de grands pécheurs, ont été subitement convertis et conduits au supplice, la mort était précieuse seulement parce qu'ils mouraient en confessant la foi et en donnant leur vie par amour pour Jésus-Christ. Chez les saints Confesseurs, la mort est précieuse, parce qu'ils ont vécu saintement, en mourant au monde et au péché pour ne vivre qu'à Jésus-Christ. Mais pour ceux qui après une sainte vie ont versé leur sang pour Jésus-Christ, la mort, doublement précieuse, leur mérite une double récompense.

(1) Et palmæ in manibus eorum. (Apoc vii, 9.)

(2) Moriatur anima mea morte justorum et fiant novissima horum similia. (Num. xxiii, 10)

(3) Serm. xxiv parvorum.

Si nous ne sommes pas dignes de la palme des martyrs, tâchons au moins de vivre assez saintement pour mériter celles des confesseurs.

§ II. — De trois sortes de mort qu'une vie sainte rend précieuses devant Dieu.

Bien que la mort de tout ami de Dieu soit précieuse à ses yeux, on peut néanmoins distinguer comme trois degrés dans le prix de la mort des justes.

En effet, la mort du juste est d'autant plus précieuse que la vie a été plus parfaite ; et on peut partager les justes en trois classes, que saint Bernard (1) détermine dans un sermon, où il depeint le juste : 1° comme un *voyageur*, 2° comme un *mort*, 3° comme un *crucifié*.

Le voyageur est le juste très fervent, qui vit dans le monde et a des charges, des emplois, des biens temporels : mais dont le cœur, détaché de toutes ces choses, garde fidèlement la règle que saint Paul donnait aux Corinthiens : *Songez, mes frères, que le temps est court. Par suite, que ceux qui sont mariés, vivent comme s'ils ne l'étaient pas ; ceux qui pleurent, comme s'ils ne pleuraient pas ; ceux qui se réjouissent, comme s'ils ne se réjouissaient pas : ceux qui achètent, comme s'ils ne possédaient pas ; ceux qui usent de ce monde, comme s'ils n'en usaient pas : parce que la figure de ce monde passe* (2). C'est-à-dire, puisque la vie est courte et que toutes les choses de ce monde, agréables ou dés-

(1) Serm. VII in Quadrag.

(2) Hoc itaque dico. fratres : tempus breve est ; reliquum est ut et qui habent uxores, tanquam non habentes sint ; et qui

agréables, passent comme une ombre, vivez sur la terre sans y être attaché, et dès lors, vous serez bien préparés à mourir ; votre mort sera précieuse devant Dieu.

Ceux qui vivent dans cet heureux détachement, sont, selon l'expression de David, *des étrangers et des pèlerins* (1), qui passent vite au milieu des choses de cette vie, pour arriver plus tôt à la vie éternelle. Saint Pierre disait aux premiers chrétiens : *Je vous conjure, mes bien chers frères, de vous comporter comme des étrangers et des voyageurs et de vous abstenir des désirs charnels, qui combattent contre l'esprit* (2).

Vivre en étranger et en voyageur sur la terre, c'est, dit saint Bernard, suivre le chemin royal des commandements de Dieu, sans se détourner ni à droite, ni à gauche ; ne s'occuper que de ses affaires ; mépriser les vanités et les divertissements du monde ; résister au désir de la chair, se ceindre les reins, écarter tout ce qui est superflu, se contenter du vêtement, de la nourriture et du viatique nécessaires, mettre tout son soin à terminer ce pèlerinage par une glorieuse mort.

Si je considère cette terre comme un exil ou comme une hôtellerie, il me coûtera beaucoup moins de la quitter ; et même, selon saint Cyprien (3), je m'en

---

flent, tanquam non flentes ; et qui gaudent, tanquam non gaudentes ; et qui emunt, tanquam non possidentes ; et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur ; præterit enim figura hujus mundi. (I Cor. VII, 29-31.)

(1) Ne sileas, quoniam advena ego sum apud te et peregrinus, sicut omnes patres mei. (Ps. XXXVIII, 13.)

(2) Charissimi, obsecro vos, tanquam advenas et peregrinos, abstinere vos a carnalibus desideriis quæ militant adversus animam. (I Petr. II, 11.)

(3) Libr. de Mortalitate.

réjouirai par l'espoir d'arriver à ma céleste patrie. Bien que je ne sois ici-bas qu'un pèlerin, *je suis le concitoyen des saints et j'appartiens à la maison de Dieu* (1) ; et je chemine avec un pressant et constant désir de voir les bienheureux habitants du ciel. L'apôtre saint Paul disait : *Tant que nous sommes dans ce corps mortel, nous sommes éloignés du Seigneur, parce que nous allons à lui par la foi, et non avec une vue distincte. Mais nous ne craignons pas de quitter ce corps ; nous le désirons au contraire, afin de jouir de la vue de Dieu ; et que nous soyons absents ou présents, nous nous efforçons de lui plaire* (2). Que je vive donc du désir de plaire à Dieu seul, durant toute ma vie, jusqu'à la mort ! et celle-ci sera précieuse, parce que j'échangerai la foi contre la claire vision de Dieu.

Il y a des justes qui vont plus loin ; à savoir les fervents religieux, qui ont renoncé à tout, pour suivre dans un parfait dépouillement leur Maître Jésus expirant sur la croix. Ils vivent en ce monde, non seulement comme des voyageurs, mais comme des morts. Les voyageurs, dit saint Bernard, s'affectionnent trop parfois à ce qu'ils rencontrent sur la route ou au bon traitement qu'ils reçoivent ; et il leur coûte de poursuivre leur marche. Mais ceux qui sont morts au monde, sont libres de tout empêchement.

---

(1) Ergo jam non estis hospites et advenæ ; sed estis cives sanctorum et domestici Dei. (Ephes. II, 19.)

(2) Dum sumus in corpore, peregrinamur a Domino ; per fidem enim ambulamus et non per speculum. Audemus autem ; et bonam voluntatem habemus magis peregrinari a corpore et præsentes esse ad Dominum ; et ideo contendimus, sive absentes sive præsentes, placere illi (II Cor. v, 6-8.)

Saint Paul écrivait aux Colossiens : *Vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ* (1).

Ces paroles se vérifient admirablement dans un religieux, qui, pendant sa vie, a renoncé à tout ce que la mort doit lui enlever. Avant de mourir, il est mort au monde, en renonçant au mariage, au domaine de ses biens, à sa liberté. Il consent à n'user de quoi que ce soit, si ce n'est selon la volonté de Dieu et de ses supérieurs. Et cela afin de vivre à Jésus-Christ. Cette mort lui procure, en effet, une meilleure vie ; une vie cachée en Dieu, dans la société de Jésus-Christ son modèle, avec lequel il s'entretient familièrement durant cette vie, en souhaitant ardemment de le voir face à face dans le ciel.

La vie religieuse est donc une préparation continuelle à une mort précieuse aux yeux de Dieu, et *le Seigneur cache* ceux qui l'embrassent, *dans le secret de son visage ; ce qui trouble les autres hommes ne saurait les atteindre* (2).

Toutefois, poursuit saint Bernard, il y a des justes qui s'élèvent à un plus haut degré de perfection ; ce sont ceux qui non seulement sont morts au monde, mais qui sont crucifiés. Ce genre de mort qui est à la fois douloureux et infamant aux yeux du monde, leur vient d'une main étrangère, comme pour Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Ces justes non seulement embrassent une vie sainte ;

(1) Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. (Coloss. III, 3.)

(2) Abscondes eos (timentes te) in abscondito faciei tuæ, a conturbatione hominum. (Ps. XXX, 21.)

mais ils souffrent des persécutions pour la justice, pour leur sainteté même. Ils ne se ceignent pas eux-mêmes ; mais, comme Notre-Seigneur le prédit à saint Pierre (1), *d'autres les ceignent*, les lient et les étendent sur une croix très dure. Ils acceptent volontiers ces persécutions ; ils disent comme saint Paul : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Jésus-Christ Notre-Seigneur, par qui le monde m'est crucifié et je suis crucifié au monde* (2); c'est-à-dire, à cause duquel j'abhorre et je méprise le monde, comme le monde m'abhorre et me méprise et me traite en crucifié.

David exprime les sentiments de ces crucifiés, lorsqu'il dit : *C'est pour l'amour de vous, Seigneur, que nous sommes tous les jours livrés à la mort et regardés comme des brebis destinées à la boucherie* (3). Ayant sans cesse la mort devant les yeux, ils emploient leur vie à s'y préparer ; et leur vie étant crucifiée, leur mort est très précieuse; de la croix ils montent droit au ciel.

Si les persécutions des hommes me manquent, je m'en consolerai en pensant que le même royaume des Cieux est promis aux pauvres d'esprit et à ceux qui souffrent persécution pour la justice. La mortification volontaire, pratiquée selon l'esprit de l'Evangile,

(1) Cum autem senueris, extendes manus tuas, et alius te cinget et ducet quo tu non vis. (Joan. XXI, 18.)

(2) Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est et ego mundo. (Gal. VI, 14.)

(3) Quoniam propter te mortificamur totâ die ; æstimati sumus sicut oves occisionis. (Ps. XLIII. 23.)

m'obtiendra ce royaume, car celui qui a le courage de se persécuter lui-même, aurait aussi celui de souffrir les persécutions d'autrui.

Voilà les trois sortes de mort les plus précieuses devant Dieu.

Si je désire que ma mort soit l'une d'elles, je dois m'y disposer par une vie sainte et par la mort spirituelle qui en est la conséquence. La parole de l'Apocalypse : *Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur*, convient aussi à la mort spirituelle, à ceux qui se regardent comme morts au monde et suivent Jésus crucifié. Ceux-là, libres des passions qui tourmentent les mondains, mènent une vie heureuse et paisible ; et après avoir amassé des trésors de mérites par leurs bonnes œuvres, ils atteignent le repos éternel.

CHAPITRE IX.

De trois manières de se préparer à une mort précieuse devant Dieu.

De ce qui a été dit au chapitre précédent, il résulte clairement que c'est pécher contre les règles de la prudence que d'attendre qu'on soit gravement malade pour se préparer à la mort.

Dans cette extrémité, en effet, il est très difficile de s'y préparer convenablement. Le cœur du pécheur, dit saint Augustin (1), est alors peu capable de componction ; son corps est accablé de souffrances ; son esprit est affligé, parce que la mort approche. Il voit ses enfants pleurer de tristesse ; il entend sa femme jeter des cris. Cependant le monde le rassure ; le démon lui dit qu'il n'a pas besoin de faire pénitence ; la chair lui promet qu'il n'en mourra pas ; les médecins le laissent dans l'illusion, les parents, les prêtres eux-mêmes lui cachent le danger. Il est d'ailleurs si occupé de ce qui regarde la santé du corps, qu'il n'a pas le temps de penser sérieusement au salut de son âme. Son principal soin est de ne pas mourir, plutôt que de bien mourir.

---

(1) Serm. XLVIII, ad Fratres in Eremo.

Cependant rien n'est plus nécessaire qu'une bonne mort. Il est donc sage de s'y préparer longtemps d'avance, en n'épargnant ni soin, ni peine. On peut distinguer trois préparations à la mort, ou dire que cette préparation se fait en trois temps.

La première préparation dure tout le temps de la vie ; c'est une préparation générale. La seconde, plus particulière, se fait en un certain temps, chaque année. La troisième, tout à fait spéciale, concerne le temps de la dernière maladie.

La première consiste à vivre toujours comme si la mort était proche et que chaque jour dût être le dernier. La seconde peut se pratiquer à la fin de chaque année ; on y emploie huit jours, pendant lesquels on s'efforce de vivre comme si ces huit jours étaient les derniers. La troisième est pour le temps de la maladie ; on fait alors tout ce qu'un fervent et parfait chrétien doit faire pour bien mourir

Cette dernière préparation est sans doute la plus nécessaire. Mais comme on ne sait pas si on aura le temps de la faire et qu'on peut mourir subitement, il faut bien pratiquer la première et s'accoutumer sans tarder à la seconde, de peur d'être surpris comme les vierges folles. Ces vierges négligèrent de préparer leur lampe, et lorsque l'Epoux survint tout à coup, elles furent exclues des noces, où les vierges sages furent admises.

§ I. — Première préparation à la mort, qui est celle de toute la vie.

Elle consiste en trois choses que Jésus-Christ Notre-Seigneur nous recommande de faire, afin que nous ne soyons pas surpris.

La première est d'avoir toujours *les reins ceints* (1), c'est-à-dire, de mener une vie étroite et austère ; de mortifier continuellement nos vices et nos passions, nos pensées et nos désirs déréglés ; et d'accepter toutes les croix qu'il plaira à Dieu de nous envoyer.

Ainsi comprise, la vie du juste est une imitation de la mort, selon l'expression de saint Ambroise (2). Elle en est, en effet, une parfaite image dans les trois ordres de justes, dont on a parlé au chapitre précédent : car ces justes vivent comme s'ils étaient morts et sont toujours prêts à mourir.

En second lieu, comme il ne suffit pas de mortifier en nous ce qui est mauvais, Notre-Seigneur ajoute : *Ayez des lampes allumées dans vos mains* (3). Il veut que nous pratiquions des œuvres saintes dans lesquelles resplendissent et la lumière de notre foi et les ardeurs de notre amour pour Dieu et pour le prochain. Nous devons y employer les deux mains, la droite et la gauche ; c'est-à-dire pratiquer ces œuvres en tout temps, dans l'adversité comme dans la prospérité. Enfin nous devons y employer nos propres mains, non celles des autres ; ainsi nous devons exécuter nous-

(1) Sint lumbi vestri præcincti. (Luc. XII, 35.)
(2) Libr. de Bono Mortis, c. III.
(3) Et lucernæ ardentes in manibus vestris. (Luc. XII, 35.)

mêmes, et non par les mains de nos héritiers, les œuvres de justice et de miséricorde que Dieu nous demande.

La troisième recommandation de notre divin Maître est de *veiller sans cesse en attendant sa venue, parce que nous ignorons s'il viendra à la première veille de la nuit ou à la seconde, à la troisième ou à la quatrième* (1): c'est-à-dire pendant l'enfance ou la jeunesse, l'âge mûr ou la vieillesse. A tout âge, faisons donc ce que nous voudrions avoir fait, si la mort devait nous cueillir à cet âge.

Si les grands de la terre font élever, pendant leur vie, des chapelles sépulcrales, des tombeaux somptueux, pour recevoir leur corps, ne dois-je pas me construire maintenant un palais dans le ciel, afin qu'en sortant de ce monde, mon âme y trouve sa demeure pour l'éternité ?

On aime à mourir, dans sa maison, dans son lit, entouré de ses amis ; faisons aussi de notre cœur une demeure, où nous puissions mourir entourés de véritables amis, qui seront nos bonnes œuvres. Job disait : *Je mourrai paisiblement dans mon nid, et je vivrai aussi longtemps que le palmier* (2). Il voulait dire: Au milieu de mes prospérités, je ne perdais pas le souvenir de la mort ; je travaillais à me préparer une demeure, à me faire un nid, où je puisse mourir en paix et d'où je m'élancerais victorieux vers le ciel,

(1) Vigilate ergo, quia nescitis quâ horâ Dominus vester venturus sit. (Matt. XXIV, 42 ; Luc. XII, 36-40.)

(2) Dicebamque : In nidulo meo moriar ; et sicut palma multiplicabo dies. (Job. XXIX, 18.)

après avoir multiplié mes bonnes œuvres, en même temps que mes jours, et avoir acquis ainsi une magnifique récompense pour l'éternité.

Une autre version fait dire à Job : *Je vivrai aussi longtemps que le Phénix.* Cet oiseau, disaient saint Cyrille (1) et plusieurs autres auteurs, est le symbole de la résurrection, et aussi de la manière de parvenir à faire une sainte mort.

On dit, en effet, qu'il vit un grand nombre d'années, et que, quand il est près de mourir, il amasse beaucoup de bois odoriférants, pour s'en faire un nid, ou pour mieux dire, un bûcher. Il se met alors sur ce bûcher, et regardant fixement le soleil en plein midi, il allume, à force de battre des ailes, un feu dont il est consumé ; de ses cendres il sort un ver qui se change en un nouveau phénix.

Ce nouveau phénix représente le corps sortant de la poussière du sépulcre plein de gloire et de beauté. Mais notre glorieuse renaissance doit être précédée d'une sainte mort ; et le phénix nous indique ce que nous avons à faire pour bien mourir.

Nous devons nous exercer dans la vie active et dans la vie contemplative.

Dans la vie active, en construisant *le nid de notre conscience* ; et pour cela, en multipliant les œuvres saintes et édifiantes, les œuvres d'une odeur agréable à Notre-Seigneur, en observant les préceptes et, s'il se peut, les conseils ; enfin, en nous hâtant dans ce

(1) Catech. XVIII. — Cf. Tertullian. de Fide resurrect. ; Lactant., etc.

travail à mesure que nous avançons dans la vie, afin de mourir dans une parfaite paix.

Dans la vie contemplative, en nous accoutumant à regarder en face le divin soleil de justice, en nous tenant sans cesse en sa présence comme David, sans le perdre de vue. *Ainsi que les yeux des serviteurs*, disait ce saint prophète, *sont fixés sur les mains de leurs maîtres, ainsi nos yeux sont tournés vers le Seigneur notre Dieu jusqu'à ce qu'il ait pitié de nous* (1), en nous délivrant pour toujours de nos misères.

Ce regard ne doit pas être superficiel, mais prolongé, soutenu, pénétrant; il faut l'accompagner de méditations sur les mystères divins, faites avec toute l'attention et la ferveur de l'âme ; et allumer dans le cœur, par de saintes affections et d'ardents désirs, le grand feu de l'amour divin. Alors, comme le phénix est réduit en cendre, nous sommes consumés dans le brasier des saints désirs ; nous ne vivons plus que pour servir Dieu, lui obéir et donner notre vie pour lui plaire ; c'est un parfait holocauste, qui nous anéantit entièrement.

De ces cendres il naît aussi un ver, c'est-à-dire un cœur vraiment humilié, un cœur qui, fondé dans la connaissance de son néant et de ses misères, se renonce entièrement en confiant à Dieu son honneur, ses satisfactions, sa santé et sa vie. Cette profonde humilité engendre dans l'âme un vif désir d'imiter, en tout et

(1) Ecce sicut oculi servorum in manibus dominorum suorum ; sicut oculi ancillæ in manibus dominæ suæ ; ita oculi nostri ad Dominum Deum nostrum, donec misereatur nostri. (Ps. cxxii, 2.)

pour tout, Notre-Seigneur, qui dit de lui-même : *Je suis un ver de terre et non pas un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple* (1) ; et auquel on peut aussi appliquer ce que l'Ecriture dit d'un grand capitaine : *Bien qu'il soit un des trois les plus renommés et un prince très sage, il ressemble à un de ces tout petits vermisseaux qui se trouvent dans le bois* (2). Notre-Seigneur est en effet l'une des trois personnes divines et un prince infiniment sage ; et néanmoins, il s'est humilié jusqu'à revêtir la nature humaine et à mourir sur le bois de la croix ; en offrant là un parfait holocauste de lui-même, de son honneur et de sa vie, et y étant traité comme un vil vermisseau.

A son exemple, nous devons embrasser les mépris, nous réjouir d'être foulés aux pieds, reconnaître le peu que nous sommes, le peu que nous valons ; avouer que, semblables à des vers de terre, nous ne pouvons avancer vers le ciel qu'en rampant et nous traînant dans la poussière, toujours exposés au danger de perdre notre âme. Si nous nous humilions ainsi, nous serons bien préparés à la mort, parce que nous serons déjà morts au péché, au monde, à l'amour-propre et à nous-mêmes ; et notre âme quittera ce monde toute renouvelée, pour vivre éternellement dans la gloire avec Jésus-Christ.

Saint Jérôme (3), expliquant la pensée de Job, dit que le nid dont il parlait et où il voulait mourir, était

(1) Ego autem sum vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis. Ps. XXI. 7.)

(2) Sedens in cathedra sapientissimus princeps inter tres, ipse est quasi tener ligni vermiculus. (II Reg. XXIII, 8.)

(3) In Job, XXIX.

son corps ou encore l'homme charnel où il mourait effectivement aux vices du monde et à toutes ses convoitises, pour ressusciter un jour et vivre éternellement.

§ II. — Seconde préparation à la mort, qui est la préparation annuelle.

On la fait chaque année. On y emploie huit ou quinze jours, pendant lesquels on fait les trois choses qui contribuent davantage à la parfaite mort spirituelle. Celle-ci est nécessaire au renouvellement intérieur ; car, comme la mort du corps doit précéder sa résurrection, ainsi une bienheureuse mort spirituelle à nous-mêmes doit précéder un renouvellement à une vie parfaite.

La première chose est une confession générale de toute l'année, faite comme si l'on était à sa dernière heure. Le serpent, avons-nous dit plus haut, se dépouille chaque année de sa vieille peau. Il est bon d'imiter sa prudence, en se dépouillant chaque année de tout ce qui est du vieil homme, afin qu'il ne reste rien pour le feu du purgatoire.

Il faut examiner soigneusement en quoi nous nous sommes relâchés. Ordinairement, dit saint Grégoire, nous ne passons pas beaucoup de temps sans vieillir au point de vue spirituel, c'est-à-dire, sans perdre nos forces et notre première ferveur. C'est l'effet de la faiblesse de notre nature, qui a besoin d'une grâce abondante pour se soutenir. Le remède consiste à rallumer le feu de l'amour divin pour consumer tout ce qui se trouve de vicieux dans le cœur et le renouveler.

Pour cela, il est à propos de faire quelques méditations ou sur les fins dernières de l'homme, ou sur les mystères de la vie et de la passion du Sauveur, ou sur les bienfaits de Dieu, ou sur les perfections divines.

Si la sagesse éternelle, comme nous le lisons au livre de Job, *enseigne à l'épervier à renouveler son plumage chaque année, en étendant ses ailes vers le midi* (1), afin que la chaleur de l'air dilatant les pores fasse tomber les vieilles plumes et en fasse naître de nouvelles ; ne devons-nous pas, dit saint Grégoire (2), recourir aux exercices de l'oraison et de la méditation pour y recevoir le souffle bienfaisant de l'Esprit-Saint, et développer en nous par de saintes affections une si tendre et ardente dévotion, qu'entièrement purifiés du vieil homme, nous soyons revêtus de nouveau ?

En dernier lieu, nous ferons une communion aussi fervente que si elle était la dernière et dût nous servir de viatique pour passer de la terre au ciel. Ainsi rajeunis comme l'aigle, nous serons pleins de vigueur et de courage pour résister à nos ennemis et imiter plus parfaitement que jamais Jésus-Christ notre modèle.

C'est dans l'imitation de Jésus-Christ que consiste le parfait renouvellement intérieur et la meilleure préparation à la mort.

Alors, à l'heure de la mort, nous trouverons notre

(1) Numquid per sapientiam tuam plumescit accipiter, expendens alas suas ad austrum ? (Job. XXXIX, 26.)
(2) Libr. XXXI Moral. c. XVIII.

nid exempt de toute souillure, orné et odoriférant ; et nous en serons tout réconfortés, tout prêts à faire avec une grande ferveur les exercices nécessaires à une mort tout à fait sainte et heureuse.

L'ancienne loi fait mention de deux circonstances où Dieu ordonna une circoncision générale de tout le peuple : la première, lorsque Abraham étant sorti de son pays et de la maison de son père, Dieu lui dit : *Marche en ma présence et sois parfait* (1) ; la seconde, lorsque Josué étant sur le point d'introduire dans la terre promise le peuple d'Israël, qui avait voyagé quarante ans dans le désert, Dieu lui dit : *Je vous ai ôté aujourd'hui l'opprobre que vous aviez apporté d'Egypte*, et vous êtes maintenant dignes d'entrer dans la terre que je vous ai promise.

Dans la nouvelle loi, Jésus-Christ Notre-Seigneur nous recommande aussi deux circoncisions, non charnelles, mais spirituelles, par lesquelles nous ôtions de l'esprit et du cœur tous les péchés et les vices, toutes les passions et les affections désordonnées.

La première a lieu au commencement d'une fervente conversion, quand Dieu nous appelle et nous fait sortir du monde et de la maison paternelle, afin que nous marchions devant lui et que nous soyons parfaits. Elle doit se continuer toute la vie, mais il est bon d'y consacrer un temps spécial chaque année. Tous les ans, on taille les arbres et les vignes ; on en retranche le bois et les branches inutiles, afin que l'année suivante ils rapportent des fruits en abon-

(1) Ambula coram me et esto perfectus. (Gen. XVII, 1.)
(2) Hodie abstuli opprobrium Ægypti a vobis. (Jos. V, 9.)

dance. De même, quelque fertiles que nous soyons déjà en bonnes œuvres, nous avons besoin d'élaguer, de retrancher, chaque année, ce qui nous empêche d'en produire davantage.

Et nous devons pratiquer cette cironcision avec tant de soin et de perfection que Notre-Seigneur puisse nous dire : *Je t'ai ôté aujourd'hui ce qui faisait ta honte*, les restes de tes péchés, les rejetons du vieil homme ; et je t'ai fait un sujet de gloire de ce qui est un sujet d'opprobre aux yeux des hommes ; car plus tu seras circoncis et mortifié pour l'amour de moi, plus tu seras agréable à mes yeux et digne de la gloire éternelle.

Mais, outre cette circoncision qui doit durer toute la vie, Notre-Seigneur nous en demande une seconde à la fin de notre pèlerinage dans le désert de ce monde, au moment où nous allons entrer dans la vraie terre promise. Alors nous devons achever de nous circoncire, en nous purifiant de tout ce qui peut être un obstacle à notre entrée dans cette bienheureuse terre où le lait et le miel coulent en abondance.

C'est l'objet de la troisième préparation à la mort.

§ III. — Troisième préparation à la mort, qui est celle de la dernière maladie.

Cette dernière préparation consiste donc en une circoncision spirituelle générale que Notre-Seigneur commence à opérer en envoyant la dernière maladie. Cette maladie est le *couteau en pierre dure*, dont il se sert pour arracher du cœur les affections désordonnées envers les personnes ou les choses.

Le malade voit qu'il lui faudra bientôt se séparer de tout, et il s'en détache volontiers pour assurer son salut. Il aime mieux aller au ciel avec un seul œil, un seul pied, une seule main, que d'être précipité avec les deux en enfer.

Il commencera par faire son testament, disposant toute chose selon les règles de la prudence, de la justice et de la charité, se préoccupant plus des intérêts spirituels que des temporels, des préceptes que des conseils, des personnes de la famille ou de la maison que des étrangers ; mettant chaque chose à sa place et à son rang avec beaucoup d'ordre, de manière qu'il n'y ait aucune confusion, aucune semence de discorde et de procès pour les héritiers.

Mais on est alors peu capable de bien faire et il eût été sage d'y penser pendant que l'on se portait bien, afin de réserver les heures de la maladie pour les intérêts de son âme.

Voici, à ce sujet, deux règles très importantes à observer.

La première est de ne jamais remettre au temps de la maladie ce que l'on peut faire quand on est en santé.

Car si, lorsque je me porte bien, je n'ai pas le courage de vaincre ma paresse et d'interrompre mes occupations, pour vaquer à la seule chose nécessaire, qui est le salut de mon âme, comment aurai-je ce courage quand mes forces seront affaiblies par la maladie et que tout mon esprit sera occupé au soulagement du corps ? Ezéchias était un roi très saint ; néanmoins, quand Isaïe lui dit de *faire son*

testament, parce qu'il allait mourir (1), il en fut si consterné qu'il tourna le dos au prophète ; et sans penser à faire ce testament, il se mit à pleurer en demandant à Dieu de lui rendre la santé ; et il ne cessa de gémir qu'il n'eût été exaucé.

La seconde règle est de ne pas laisser à d'autres le soin de faire après sa mort ce que l'on peut faire soi-même pendant sa vie. Car, si je suis négligent dans mes propres affaires, comment puis-je espérer que d'autres, auxquels ces affaires sont étrangères, en prendront soin ? Peut-être Dieu permettra-t-il que mes amis oublient d'accomplir mes volontés ; et cela par un juste châtiment, parce que, pouvant moi-même acquitter mes obligations, je les ai négligées. Je ferai mieux d'imiter le saint vieillard Tobie, qui, se sentant proche de la mort, régla toutes ses affaires avec son fils et voulut en voir une partie exécutée avant sa mort.

Ce qui concerne le testament étant achevé, il ne faut plus penser qu'au ciel et à une circoncision générale de tout ce qui peut ou empêcher l'âme d'y entrer, ou la retarder.

On se disposera d'abord à recevoir les sacrements des malades par une confession générale, ou au moins par une confession de ses fautes depuis sa dernière bonne confession. Puis on demandera, sans tarder, à recevoir le saint Viatique, et l'Extrême-Onction, qui est instituée pour circoncire et emporter tous les restes des péchés commis par les sens.

Pour mieux profiter de ces sacrements, on multi-

(1) Dispone domui tuæ, quia morieris tu et non vives. (Isa. XXXVIII, 1.)

pliera autant que possible des actes très fervents d'une sincère contrition et l'on méritera ainsi d'entendre cette parole : *Aujourd'hui, je t'ai délivré de l'opprobre de l'Egypte* (1), et ton âme peut entrer dans la gloire qui t'a été promise.

En ce même temps, il faut s'efforcer d'orner son cœur pour y recevoir le céleste Epoux, et y employer des aumônes, des prières, des messes, des œuvres pieuses, les actes de toutes les vertus. L'âme parée de ces précieux ornements peut alors dire à Notre-Seigneur avec confiance : *Notre lit est couvert de fleurs* (2); c'est-à-dire : Si vous voulez, Seigneur, venir dans mon cœur, pour y prendre un éternel repos, il est tout prêt ; il est orné des fleurs odoriférantes des vertus que j'ai acquises avec votre grâce.

Il faut encore, pour mourir comme le phénix, tourner les yeux vers le soleil de justice Jésus-Christ Notre-Seigneur, s'exposer à ses rayons et s'enflammer d'amour par de saintes affections et d'ardents désirs. Il faut implorer la miséricorde du Père céleste et le conjurer de nous admettre à le voir clairement dans le ciel. Il faut soupirer après ce bonheur et nous plaindre amoureusement de son retardement.

Il est bon de dire avec David : *Hélas! mon exil a été prolongé !* Je suis las *de demeurer sous les tentes de Cédar*, dans les ténèbres de ce monde. *Il y a longtemps que mon âme est comme dans un lieu de bannissement* (3).

(1) Hodie abstuli opprobrium Ægypti a vobis. (Jos. v, 9.)
(2) Lectulus noster floridus. (Cantic. I, 15.)
(3) Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est ! Habitavi cum habitantibus Cedar ; multum incola fuit anima mea. (Ps. CXIX, 5.)

Aussi, *comme le cerf soupire après les sources d'eaux vives, mon âme désire aller vers vous, Seigneur, pour jouir de vous* (1).

Ou encore, lorsque le dernier moment approche : *Je me réjouis de ce qu'on m'a dit, que j'irai bientôt dans la maison du Seigneur* (2).

D'autres fois, lorsqu'on se sentira fatigué de vivre à cause du danger de ne pas persévérer dans la grâce, on dira : *Tirez mon âme de sa prison, Seigneur, afin qu'elle loue éternellement votre saint nom* (3).

On s'excitera ainsi à l'amour de Dieu ; on s'offrira tout entier en holocauste au Seigneur, en lui remettant ses biens, sa vie, son esprit ; et on sortira avec joie de ce monde pour entrer dans le repos de l'éternité.

O heureuse la vie ainsi terminée par une précieuse mort ! O bienheureuse la mort, qui est la récompense d'une bonne et sainte vie !

Oui, la mort des saints est d'un prix inestimable aux yeux de Dieu. Ils meurent sur le bois de la croix, après l'avoir orné de toute sorte de plantes odoriférantes qui sont les saintes œuvres de leur vie.

Telle fut la mort du Saint des saints, notre Sauveur.

Il se prépara d'une manière excellente à la mort, durant toute sa vie, mais particulièrement la nuit de la dernière cène, où il fit des actes héroïques d'humilité et de charité envers ses disciples. Sur le bois de la

---

(1) Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus. (Ps. XLI, 2.)

(2) Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus. (Ps. CXXI, 1.)

(3) Educ de custodia animam meam, ad confitendum nomini tuo. (Ps. CXLI, 8.)

Croix, il pria pour ses persécuteurs et pour tous les hommes, avec de grands cris et beaucoup de larmes ; et il expira dans les tourments excités par le feu de son amour, en offrant à son Père un parfait holocauste de lui-même.

Telle fut aussi la mort de la Très Sainte Vierge, la plus pure de toutes les créatures et le parfait modèle de toutes les vertus. Toute sa vie fut une admirable préparation à la mort ; et elle mourut embrasée d'amour et remplie du désir de voir son Fils bien-aimé.

Telle fut la mort des apôtres, celle des saints consommés dans toutes les vertus. Leur vie était Jésus-Christ, leur mort était un gain.

Si je veux mourir comme eux, je dois vivre comme eux. Il ne me suffit pas de dire, comme Balaam : *Je veux que mon âme meure de la mort des justes et que ma fin ressemble à la leur* (1) ; je dois ajouter : Je veux vivre de la vie des justes, et que ma vie soit, comme la leur, une continuelle préparation à la mort, afin qu'après avoir imité leur persévérance, je participe à leur récompense.

Je n'attendrai pas la dernière heure pour me disposer à la mort ; car peut-être ne le pourrai-je pas alors, et je serai surpris comme les vierges folles, qui ne préparèrent pas leurs lampes. Mais pour être assuré de bien mourir, je m'y préparerai dès maintenant.

Je sais que mon corps doit retourner en poussière à

(1) Moriatur anima mea morte justorum et fiant novissima mea horum similia. (Num. XXIII, 10.)

ma mort ; mais je crois, d'une foi vive et sincère, qu'il ressuscitera à une vie glorieuse et immortelle et que cette parole du prophète s'accomplira en moi : *Le juste fleurira comme le palmier planté dans la maison du Seigneur* (1), c'est-à dire que je vivrai dans le palais du Roi éternel et je participerai à sa gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(1) Justus ut palma florebit ; sicut cedrus Libani multiplicabitur. Plantati in domo Domini, in atriis domus Dei nostri, florebunt. (Ps. XCI. 13-14.)

APPENDICES

APPENDICE I

PRATIQUE POUR AIDER A BIEN MOURIR

CHAPITRE I (1).

Combien est importante la fonction du prêtre qui aide les fidèles à bien mourir, et de la manière de s'en acquitter parfaitement.

§ I. — Importance de ce ministère.

Aider à bien mourir ceux qui sont en danger de mort est une des fonctions les plus glorieuses et les plus nécessaires que puissent remplir les confesseurs, car d'une bonne ou d'une mauvaise mort dépend le salut ou la damnation. Avec la bonne mort, on reçoit le don suprême de la persévérance, à laquelle est promise la couronne ; avec la mauvaise mort, on arrive à l'impénitence finale, dont le châtiment est la peine éternelle. Or, les divers ministères du prêtre ayant pour fin le salut des âmes, le plus glorieux et le plus

---

(1) Ces deux chapitres sont les chapitres xv et xvi du 5e *Traité de la perfection du chrétien dans l'Etat ecclésiastique.*

nécessaire de tous est celui qui aide le plus ces âmes, quand elles vont se sauver ou se perdre pour toujours.

Ajoutons à cela que le dommage causé par une mauvaise mort est irrémédiable, car on ne meurt qu'une fois. Il est donc de la plus grande importance d'aider un mourant à quitter ce monde, sans qu'il subisse un double et irréparable dommage dans son âme et dans ses biens eux-mêmes, puisque c'est sa dernière volonté qui en réglera la destination.

Au reste, jamais comme dans ce moment suprême, l'homme n'a un aussi grand besoin de secours. Alors, en effet, les angoisses sont plus terribles, les forces plus faibles, les obstacles plus forts, la multitude des pensées qui se présentent à l'esprit plus grande que jamais. Si on a besoin d'un secours puissant pour le salut et le soulagement du corps, ce secours doit être plus grand encore quand il s'agit de l'âme. C'est un acte d'ardente charité et de miséricorde de ne pas abandonner le prochain dans cette extrémité, de l'exhorter et de l'aider dans sa lutte ; et pour que la tristesse ne l'accable pas et que sa vie ne finisse pas mal, *de le consoler*, comme dit l'Ecclésiastique (1), *à la sortie de son esprit.*

Mais que dire des ruses et de la rage du démon dans ce suprême péril de l'âme ? Comme un lion, près de la couche du malade, il l'épouvante par ses horribles suggestions et essaie de le dévorer. Il sait qu'il ne lui reste que peu de temps encore pour gagner ou

(1) Consolare illum in exitu spiritus sui. (Eccli. XXXVIII, 24.)

perdre la victoire, et il redouble de zèle et de fureur. Il faut que les ministres de Dieu veillent sans relâche au danger et, à l'aide de toutes les armes spirituelles, qu'ils lui résistent et défendent le mourant.

D'ailleurs, les anges gardiens ont aussi la mission spéciale de nous protéger dans ces pénibles conjonctures. N'est-il pas juste que les hommes les imitent, et qu'on fasse de ces forces réunies une armée protectrice pour le malade ? *Soixante vaillants guerriers environnent la couche de Salomon, tous portant des glaives à cause des craintes de la nuit* (1). Qu'est-ce que cette couche de Salomon, sinon le lit où va expirer le juste, dans l'âme duquel repose le Christ ? C'est là qu'accourent les forts du ciel ; c'est là que doivent accourir les forts de la terre, tenant en main l'épée à deux tranchants de la parole de Dieu, pour épouvanter les démons et pour protéger et consoler celui qu'ils poursuivent sur son lit de douleurs.

C'est un merveilleux symbole que cette vision de l'Apocalypse (2) : *Une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles.... et le dragon s'arrêta devant la femme, afin de dévorer son fils, aussitôt qu'elle serait délivrée.* Qu'est-ce que cet enfantement, dit saint Ambroise(3), sinon le passage de cette vie à l'autre ? Car l'Église militante

(1) En lectulum Salomonis sexaginta fortes ambiunt... omnes tenentes gladios... propter timores nocturnos (Cant. III, 7-8)

(2) Mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus et in capite ejus corona stellarum duodecim. Et draco stetit ante mulierem quæ erat paritura, ut cum peperisset, filium ejus devoraret. (Apoc. XII, 1, 4.)

(3) Ibidem.

porte ses fils dans ses entrailles, tout le temps de cette vie mortelle, et elle enfante ses enfants et s'en sépare, quand elle les envoie à l'éternelle vie, en les transmettant à l'Église triomphante, leur mère éternelle. C'est pourquoi saint Jean (1) nous dit que quand il eut été enfanté, *son fils fut enlevé vers Dieu et vers son trône*, et y fut placé avec une grande gloire. Mais le dragon infernal fait tous ses efforts pour le dévorer et l'entraîner avec lui dans les gouffres de l'enfer. Certes, l'Église, en tant que mère, est toujours anxieuse pour ses enfants, mais jamais autant qu'au moment de cette naissance éternelle. Alors *elle crie, se sentant en travail, et elle est tourmentée des douleurs de l'enfantement* (2). Ces cris sont-ils autre chose que les sentiments enflammés, les prières ardentes qu'elle adresse au ciel pour ce fils qui meurt, et pour qui elle demande aide et protection dans cette suprême lutte? Ces douleurs, ces tourments de l'enfantement sont-ils autre chose que ses craintes et ses appréhensions de la perte de cette âme, et les angoisses que fait naître dans son cœur le zèle de la gloire de Dieu et le bien des créatures? Ce zèle lui dévore les entrailles, lui arrache ces cris et la fait s'efforcer, par des moyens divers, d'introduire dans la vie éternelle le juste qui va quitter le monde. C'est par ses ministres fidèles et par ses confesseurs fervents, que l'Église accomplira cette œuvre. Ceux ci, dans ce moment, doivent être revêtus de l'esprit de leur mère. Comme dans les dou-

(1) Raptus est filius ejus ad Deum et ad thronum ejus. (Apoc. XII, 5.)

(2) Clamabat parturiens, et cruciabatur ut pariat. (Apoc. XII, 2.)

leurs de l'enfantement, ils doivent jeter vers le ciel le cri de leurs prières, et tâcher, dans l'ardeur de leur zèle, d'enfanter heureusement des âmes pour le ciel.

§ II. — Manière de s'en acquitter parfaitement.

Dans ce but, il est souverainement important que le confesseur se revête, comme l'Église, du Soleil de justice qui le protège, lui et son malade. Comme le soleil enveloppait la femme de l'Apocalypse et l'enfant qu'elle portait dans son sein, ainsi Jésus-Christ Notre-Seigneur couvre et protège son Église, ses ministres et les fils qu'il engendre par eux. Mais c'est pour terrifier et mettre en fuite le démon que le confesseur doit être surtout revêtu du soleil, par la pureté, la sainteté, l'éclat et la ferveur qu'il aura dans son ministère. Pour montrer combien ces prières doivent être efficaces dans ce moment difficile, saint Grégoire (1) raconte le trait suivant : Dans un couvent de religieux était un jeune homme appelé Théodore, que ses frères tâchaient d'aider à bien mourir en priant pour lui avec instance, car il avait vécu dans un grand relâchement. Le jeune homme se mit à crier : Éloignez-vous et laissez-moi ; on m'a livré à un dragon qui doit m'emporter, et qui ne le fait pas à cause de vous. Mais les saints religieux prièrent, au contraire, avec plus de ferveur et de larmes, jusqu'à ce que le dragon eût quitté le malade qui, rendu à la santé, changea complètement de conduite. On voit par là combien

(1) Lib. IV Dialog., c. XXXVII.

il importe que le lit du mourant soit entouré des soixante-dix forts d'Israël, c'est-à-dire d'hommes saints et revêtus de Jésus-Christ, dont les prières soient assez puissantes pour délivrer les malades du dragon auquel ils auraient été livrés sans leur secours.

Il est important aussi que le prêtre s'acquitte de ce ministère avec l'espérance d'obtenir ce qu'il se propose. C'est ce que signifie la couronne des douze étoiles, qui représentent les anges et les saints du ciel dont les mérites et les prières doivent l'aider à triompher. C'est pourquoi l'Église ordonne que dans la recommandation de l'âme, on récite les litanies, pour implorer la faveur des saints et en particulier celle de la bienheureuse Vierge Marie, qui est l'étoile de la mer, le guide de ceux qui naviguent sur les flots de ce monde, et la protectrice des âmes qui arrivent au port de l'éternité. Aussi veut-elle que nous nous assurions, tous les jours de notre vie, son intercession au moment du trépas, et nous ordonne-t-elle de lui demander chaque jour, dans la Salutation angélique, de prier pour nous maintenant et *à l'heure de notre mort*. Dans une hymne pieuse, elle nous fait dire encore (1) : « Marie, mère de grâce, mère de « miséricorde, défendez-nous contre notre ennemi, « et recevez-nous à l'heure de la mort. »

Enfin, le prêtre doit avoir dans ce ministère l'intention très pure de procurer la gloire de Dieu et le bien des âmes, sans y être conduit par des considérations humaines et terrestres. *Il aura* ainsi *sous*

(1) Maria, mater gratiæ, mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege et mortis hora suscipe. (Off. B. M. V.)

ses pieds la lune aux phases diverses ; car il ne doit faire aucun cas des grandeurs temporelles, ni négliger, à cause d'elles, d'accomplir à ce moment les devoirs de son ministère. Le malade aurait-il la plus brillante situation, il sera dépouillé, en quittant cette vie, de cette grandeur extérieure ; ses œuvres seules, bonnes ou mauvaises, l'accompagneront au jugement de Dieu. Or, le confesseur qui n'a pas le courage de mépriser ces grandeurs au fond de son âme, ne pourra pas dire au mourant ce qu'il serait nécessaire de lui faire entendre.

Ainsi préparé, il sera très exact à accourir au premier appel, pour aider ceux qui sont en danger ; tout retard pourrait être fatal au malade, que la mort ou la perte de la connaissance exposeraient à perdre un bien qui ne pourrait jamais être recouvré. Saint Grégoire (1) raconte qu'un prêtre, appelé Sévère, fut appelé par un père de famille à toute extrémité, pour le confesser et l'aider de ses prières. Ses serviteurs arrivèrent pendant que le prêtre taillait sa vigne. Comme il était sur le point de finir son ouvrage, il voulut l'achever d'abord, et dit aux serviteurs de partir, les assurant qu'il allait les suivre. Quand il arriva, ceux-ci lui dirent : Père, pourquoi avez-vous tardé ? Vous pouvez repartir ; le malade est mort. Sévère fut très affligé de ce malheur ; s'accusant de ce que cet homme était mort sans confession, il se rendit sur la tombe du défunt, et là, prosterné et pleurant amèrement, dans sa douleur il se frappait la tête contre le sol. Il était depuis longtemps à prier

(1) Lib. I Dialog., c. XII.

et à demander miséricorde, quand le mort ressuscita et lui raconta que, entraîné par des hommes noirs et hideux dans une route très obscure, il vit une grande lumière jaillir tout à coup et un jeune homme resplendissant de clarté dit aux démons : Laissez cette âme retourner dans son corps, car Dieu a accordé cette grâce aux larmes de Sévère. Joyeux et réconforté, le saint homme entendit la confession du ressuscité, qui vécut encore sept jours dans les meilleures dispositions et mourut en paix. Nous avons cité cet exemple pour faire entendre aux prêtres que, puisqu'ils n'ont pas le privilège de ressusciter les morts, ils doivent être ponctuels à soigner les vivants, s'ils ne veulent pleurer toute leur vie le mal que leur paresse pourrait causer aux malades. Si le Sauveur (1), averti par Marthe et Marie de la maladie de Lazare, différa deux jours de se rendre auprès de lui, c'est qu'il avait la puissance de le ressusciter, comme il le fit en effet ; mais le prêtre, qui n'a pas ce pouvoir, ne doit pas différer d'accourir.

En chemin, il doit observer le conseil d'Élisée à Giézi, son serviteur, à qui le prophète avait donné son bâton pour ressusciter un petit enfant (2) : *Ceins tes reins, prends mon bâton, et va. Si un homme te rencontre, ne le salue point ; et si quelqu'un te salue, ne lui réponds point.* C'est-à-dire : Agis avec la plus grande diligence, sans te laisser distraire par autre

(1) Joan. XI, 3-6.

(2) Accinge lumbos tuos et tolle baculum meum in manu tua, et vade. Si occurrerit tibi homo, non salutes eum ; et si salutaverit te quispiam, non respondeas illi. (IV Reg. IV, 29.)

chose ; appuie-toi sur la croix de Jésus-Christ, comme sur un bâton, et aie confiance en sa miséricorde. Que le confesseur ne cause donc pas inutilement et ne s'arrête pas à écouter ; qu'il marche en élevant son cœur à Dieu, avec qui il doit parler pour le supplier de lui être favorable dans son entreprise. Cela n'empêche pas pourtant qu'il ne puisse s'informer dans sa route, auprès de ceux qui sont allés l'appeler, des dispositions du mourant, si elles ne lui sont pas connues.

§ III. — Ce que doit faire le confesseur quand il entre chez le malade.

A son entrée chez le malade, le prêtre doit penser qu'il est l'envoyé de Dieu, comme Isaïe, pour lui remettre un message semblable à celui que le prophète porta au roi Ézéchias (1). *Voici ce que dit le Seigneur* : *Mets ordre à ta maison, parce que tu mourras, toi, et tu ne vivras pas.* Ces paroles touchent à deux points principaux, que ne doit pas perdre de vue le confesseur prudent. En premier lieu, quand la mort ou le danger de mort sont certains, selon l'avis des médecins, il doit, avec douceur et prudence, mais avec clarté pourtant, en informer le malade ; parce que la confession et les dispositions de ce dernier seront bien différentes, selon qu'il saura qu'il doit mourir ou qu'il ne connaîtra pas le danger. Or, comme souvent, pour ne pas l'épouvanter, les

(1) Hæc dicit Dominus : Dispone domui tuæ, quia morieris tu et non vives. (Is. XXXVIII, 1.)

parents et les amis du malade se refusent à lui annoncer cette nouvelle, il arrive qu'il meurt sans le savoir, et que, sous une apparence de compassion, on commet ainsi une horrible cruauté, dont le confesseur ne doit pas être complice. Car si le malade guérit, la connaissance du danger et la préparation à la mort ne lui nuiront aucunement ; et s'il meurt, tout cela lui aura été très utile. Que le prêtre considère la liberté avec laquelle Isaïe parla au roi, qui devait ressentir d'une manière terrible cette lugubre nouvelle, en mourant jeune encore et sans postérité. Le prophète ne lui dit pas seulement : *Tu mourras* ; il ajouta : *Et tu ne vivras plus*, pour que le prince ne crût pas que cette mort n'arriverait qu'après de longs jours, mais pour lui faire entendre qu'elle était imminente.

Quand le confesseur a donné cette nouvelle au malade, si celui-ci ne la connait déjà par une autre voie, il doit examiner comment elle est accueillie. S'il remarque une tristesse et un abattement excessifs, ou de l'impatience et de la révolte contre la volonté de Dieu, il doit habilement s'efforcer d'amener le mourant à une résignation parfaite, et à la soumission de sa volonté à la volonté divine, en employant dans ce but les motifs de consolation que nous avons longuement étudiés dans le traité des maladies (1) et que nous résumerons ici.

(1) *De la perfection du chrétien en général*, 5e traité, ch. VI.

§ IV. — Motifs dont le confesseur se servira pour exciter le malade à se résigner à la mort.

Le premier et le principal est cette parole d'Isaïe : *Voici ce que dit le Seigneur*. C'est le Seigneur qui ordonne au prêtre d'annoncer cette nouvelle ; c'est lui qui veut que notre vie se termine, parce qu'il en est le maître et qu'elle est un de ses dons. Quand il l'enlève, il ne fait tort à personne ; il ne prend pas un bien étranger, mais ce qui est à lui. C'en est assez pour que nous acceptions ses ordres, que nous voulions ce qu'il veut, en lui rendant grâces pour les années de vie qu'il nous a accordées, et en lui offrant de prendre cette vie quand il le voudra.

Cette première raison est confirmée beaucoup mieux encore par la seconde : c'est que la Providence a indiqué et disposé avec une souveraine sagesse les années de la vie et le moment de la mort de chacun de nous, sans qu'il soit possible, comme le dit le saint homme Job (1), de dépasser les limites qu'elle a fixées. Or, puisqu'il faut mourir, quelle heure pourrait être préférable à celle que Dieu a marquée ? C'est celle qui sera la plus convenable pour prouver à Dieu notre soumission à ses desseins. Car (2) *la vie est dans sa bonne volonté*, dit l'Écriture, et comme c'est un Père aimant, il dispose ses plans divins pour le plus grand bien de ceux qui s'y conforment.

Un troisième motif est la grande prudence qu'il y

(1) Job. XIV, 5.
(2) Vita in voluntate ejus. (Ps. XXIX, 6.)

a à faire de nécessité vertu, et à supporter de bonne grâce ce que l'on doit forcément souffrir, pour en adoucir la douleur et la rendre plus utile. Or, comme la mort est le plus terrible de tous les maux temporels, en l'acceptant de votre plein gré, vous faites à Dieu une offrande qui l'oblige à vous aider à bien mourir, et à payer ainsi une grande partie des dettes d'une vie coupable. Ce sera comme une sorte de purgatoire, qui rendra celui de l'autre vie plus court et plus léger.

La quatrième raison est que, pour les justes, la mort met fin au péché, aux tentations, et commence le repos éternel. Aussi l'Ecclésiastique nous dit-il (1) : *Retire-toi de l'injuste et les maux s'éloigneront de toi.* On naît en effet pour lutter, travailler et mourir ; on meurt pour jouir, se reposer et vivre de la vie bienheureuse. *Celui qui écoute ma parole*, dit le Sauveur (2), *a passé de la mort à la vie*, car il ne meurt que pour vivre éternellement. C'est pourquoi (3) *la mort* du juste *est précieuse*, et plus heureuse que la vie temporelle qu'il abandonne. Si vous dites que vous n'êtes pas juste, acceptez la mort de bonne grâce, en vous y disposant comme il convient, car c'est le moyen de le devenir ; et avec la grâce de Dieu, il dépend de vous que votre mort soit précieuse.

Si vous regrettez ce que vous laissez dans cette vie, songez que vous recevrez dans l'autre un bien

(1) Discede ab iniquo, et deficient mala abs te. (Eccli. VII, 2.)
(2) Qui verbum meum audit, transiit de morte ad vitam. (Joan. V, 24.)
(3) Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. (Ps. CXV, 15.)

plus glorieux encore. Là-haut vous attendent des richesses, des plaisirs, des honneurs, des dignités, des amis, des parents et d'autres biens sans nombre qui dépassent incomparablement ceux d'ici-bas ; qui ne sont point périssables, mais éternels ; qui rassasient sans dégoût et réjouissent sans amertume ; qui sont sans mélange de maux et qu'on ne craint point de perdre. Ne regardez pas les biens que vous laissez, considérez plutôt les péchés, les périls, les embûches et les maux auxquels vous échappez, et dont les biens de ce monde ont été l'occasion. Qui sait s'il ne vous eût pas été nuisible de les posséder plus longtemps? C'est pour cela que Dieu veut que vous vous en sépariez, et qu'il est bon que vous le vouliez aussi, puisqu'il vous en donne en échange d'autres plus sûrs et plus magnifiques.

Si vous croyiez, d'une foi vive, que vous avez été créé pour voir l'auguste Trinité et en jouir un jour, et qu'on n'obtient le repos qu'en atteignant sa fin dernière, vous devriez vous réjouir de voir arriver l'heure où vous atteindrez ce but tant désiré. Votre Père céleste vous regarde, il a les bras ouverts pour vous recevoir ; Jésus-Christ votre Rédempteur vous ouvre les portes du ciel et vous prépare un trône ; la Vierge sainte, comme votre mère désire vous avoir avec elle ; les chœurs des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs et des vierges vous appellent et vous invitent à aller demeurer avec eux. Le passage qui vous conduira à leur vie bienheureuse et en leur douce présence, c'est la mort acceptée de plein gré. Tous les justes sont montés dans ce royaume en traversant d'abord les flots amers de la mort Le Sau-

veur lui-même n'a pas voulu s'y soustraire. *Il fallait*, nous dit-il (1), *que le Christ souffrît et entrât ainsi dans sa gloire*. Elle est morte aussi, la très sainte Vierge. Ils sont morts dans les tourments les plus cruels, les apôtres et les martyrs, pour monter au ciel et y jouir de leur récompense. Puisque votre mort est moins pénible, n'est-il pas juste que vous la receviez en vous conformant à la volonté divine, en protestant avec foi que, selon la parole de saint Paul (2), vous *n'avez pas ici-bas de cité permanente*, mais que *vous en cherchez* une autre dans le ciel, où vous trouverez le repos ?

Si vous vous lamentez pour l'abandon dans lequel vous laisserez les vôtres, une épouse, un mari, des enfants, ou pour les affaires que vous aviez entreprises et que vous laissez inachevées, considérez que la Sagesse divine a vu tout cela, et qu'elle vous ordonne pourtant de tout quitter. C'est une marque qu'elle veut que vous ayez confiance en la Providence divine, qui aura soin de remédier à l'abandon et aux préjudices qui résulteront de votre mort, si toutefois vous l'acceptez parce qu'elle l'ordonne. Dites à Dieu que vous quittez tout volontiers pour lui obéir, et lui-même prendra tout à sa charge pour que rien ne souffre. Tâchez de mourir de telle sorte que vous alliez au ciel : là-haut, vous pourrez accomplir par vos prières ce que votre présence devait faire ici-bas. Quand

---

(1) Nonnè hæc oportebat pati Christum, et ita intrare in gloriam suam ? (Luc. XXIV, 26.)

(2) Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus. (Hebr. XIII, 14. — II Cor. V, 1.)

le Christ mourut, il laissait aussi sa Mère et ses disciples ; mais il se contenta de prier pour eux et de les recommander à son Père. Ainsi devez-vous vous contenter vous-même de lui recommander ce qui était à votre charge, en remettant toutes vos sollicitudes à la Providence. N'ayez donc pas d'autre souci que de bien mourir, pour que vous vous occupiez dans le ciel d'y faire monter auprès de vous ceux que vous laissez sur la terre.

Enfin, si vous êtes affligé par la vue du jugement rigoureux qu'il vous faudra subir, par les comptes terribles que vous aurez à rendre et par vos mauvaises dispositions, vous pouvez remédier à tout cela en acceptant la mort de bon cœur. Ne fuyez pas votre juge ; ne vous cachez pas comme Adam et Ève ; ne niez pas votre péché comme Caïn. Soyez disposé, au contraire, à aller au-devant du Seigneur, car il vous appelle ; faites ce qu'il vous ordonne en vous préparant comme vous le pourrez, car sa divine miséricorde n'abandonne jamais celui qui se soumet humblement aux lois de sa justice.

Ce sont là en résumé les motifs principaux qui peuvent aider à la résignation et à l'acception de la mort. Mais il faut examiner d'abord adroitement la cause du découragement du malade, pour y appliquer le remède qui y est opposé. Il en est aussi qui supportent impatiemment les souffrances ; ceux-là doivent encore être aidés par des raisonnements qui modèrent leur impatience, et les amènent à souffrir ce que Dieu leur envoie dans sa Providence paternelle. C'est pour leur faire subir en ce monde leur purgatoire ; pour leur rendre plus précieuse, par leur plus grand mérite, la

couronne de gloire ; pour qu'ils soient plus semblables à N.-S. Jésus-Christ et à ses martyrs ; pour éprouver leur constance et leur fidélité ; pour qu'ils prient, qu'ils s'adressent à Dieu plus instamment et avec plus de confiance ; pour que Dieu montre, en les secourant, sa toute-puissance, et qu'il en soit par là même plus glorifié, et pour d'autres motifs nombreux, que l'on a exposés dans les sept méditations sur la patience dans les maladies (1).

§ V. — Comment le confesseur invitera le malade à recevoir les sacrements et à faire son testament.

Quand on a averti le malade du danger qu'il court, on doit lui donner le second avis : *Mettez ordre à votre maison ;* disposez votre personne et vos biens pour le grand voyage. Ces dispositions sont renfermées dans ces quatre points : confession, communion, testament, extrême-onction. On observera, avec le plus grand soin, les avis qui ont été donnés dans les divers traités des sacrements (2), surtout dans celui de la pénitence, qui est le plus nécessaire. On tâchera de savoir si le malade est satisfait de ses confessions passées et s'il a des doutes sur quelques-unes, pour remédier au préjudice qu'elles lui ont causé et qui serait irréparable, s'il ne profitait de cette dernière occasion. On se servira utilement pour cela des raisons données ailleurs (3).

(1) *De la perfection du chrétien en général*, 5e traité, ch. III.
(2) *Id.*, 3e, 4e, 5e traités.
(3) *De la perfection du chrétien dans l'Etat ecclésiastique*, 5e traité, chap. IX.

On doit recommander aussi avec le plus grand soin au malade de faire son testament, ce que le prophète Isaïe prescrit si sérieusement à Ézechias ; car c'est là surtout le sens de ces paroles : *Mettez ordre à votre maison.* L'homme a bien des choses dont il doit disposer. Le corps, qui a été pendant tant d'années la maison de son âme, recevra d'après les dispositions du mourant une demeure convenable, c'est-à-dire la sépulture. L'âme, qui a été une maison que Dieu avait consacrée pour qu'elle fût sa demeure, doit recevoir tout ce qui lui est nécessaire pour être, pendant toute l'éternité, une maison digne de Dieu. Le mourant ordonnera d'offrir pour elle des sacrifices, des prières, des aumônes et d'autres suffrages, pour qu'elle sorte au plus tôt du purgatoire et aille dans cette maison du ciel où elle doit éternellement demeurer. La réunion de tous les serviteurs s'appelle plus proprement ici *la maison*, dont il faut disposer avec beaucoup d'ordre et de clarté, en laissant à chacun ce qui lui est dû à titre de justice, de reconnaissance ou de faveur. C'est alors, qu'on se rappellera la parole de saint Paul (1) : *Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et surtout de ceux de sa maison, il a renié la foi, et il est pire qu'un infidèle*, car il ne leur garde pas la fidélité qu'il leur doit et, par sa négligence, proteste qu'il ne les connaît pas. Le malade se souviendra aussi d'accomplir à cette occasion le précepte du Sauveur (2) : *Faites-vous des*

(1) Si quis autem suorum et maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit. (I Tim. v, 8.)

(2) Facite vobis amicos de mammonâ iniquitatis, ut cum defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula. (Luc. xvi, 9.)

amis avec des richesses injustes, afin que, lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. Le mourant doit se faire trois sortes d'amis : les pauvres de la terre, par ses aumônes temporaires ou perpétuelles ; les saints du ciel, par des legs destinés à les faire honorer dans leurs temples ; les âmes du purgatoire, par des messes qui se diront pour elles. Nous ne parlons pas des créanciers dont il doit se concilier l'amitié, en ayant soin que ses dettes leur soient payées. En effet, ce qui est de stricte obligation doit passer avant les dons purement gracieux, et la justice avant la piété. D'ailleurs, dans tout ce qu'il ordonnera par son testament, le mourant ne doit avoir en vue que la gloire de Dieu et le bien de son âme, sans y mêler des intentions mondaines, qui détruiraient ou diminueraient le mérite de ses œuvres. Pour que ses dernières volontés soient accomplies, il nommera aussi des exécuteurs testamentaires, peu nombreux, pour éviter la confusion et le trouble, mais plus d'un cependant, car on trouve difficilement dans une seule personne la science, la prudence, l'autorité, le zèle et la charité nécessaires à l'exécution de nombreuses dispositions. Il convient donc qu'ils soient peu nombreux et tels qu'ils puissent s'aider les uns les autres ; si l'un a la science et la sagesse, l'autre aura la puissance et l'habileté, et un troisième, la charité qui s'occupe avec soin de ce qui regarde ceux que l'on aime.

CHAPITRE II.

Pratique pour aider à bien mourir.

Quand on a satisfait aux obligations dont nous venons de parler, on doit s'appliquer à aider plus particulièrement le moribond dans la lutte suprême, et cela principalement par six sortes d'actes : des actes de résignation, de confiance, de foi, d'espérance, de charité ; et par la prière, qui doit accompagner tous ces actes. Du reste, on aura soin de les varier, pour que les répétitions trop fréquentes d'une même exhortation ne causent pas d'ennui. Comme les assauts du démon à cette heure sont habituellement dirigés contre ces six vertus, on doit mettre plus de soin à soutenir le malade sur le point particulier où il est surtout attaqué. Semblable à David (1) allant combattre le géant Goliath, le confesseur doit être muni de paroles, de raisons persuasives, de remèdes pour tout événement, afin de n'être pas pris au dépourvu et de n'être pas obligé de chercher ses pierres, alors qu'il faudrait les lancer, de peur que, pendant ce temps, le géant ne triomphe du malade. Il agira selon la qualité des personnes ; aux unes, il

(1) I Reg. XVII, 40.

faut des discours convaincants et étendus ; aux autres, quelques paroles suffisent. Il y a bien peu de malades, quelque pieux qu'ils soient, qui n'aient pas besoin de quelques courts avis, pour se réveiller comme d'une sorte de sommeil, et continuer ses actes. On pourra les aider tous par quelques rapides citations de la sainte Ecriture ou des saints, pour qu'ils puissent en garder la pensée et le sentiment, et qu'ils les redisent dans leur cœur. On veillera toutefois à ne pas les fatiguer et à ne pas continuer trop longtemps cet exercice, pour que l'excès de la bonne semence ou les circonstances défavorables dans lesquelles elle est semée ne nuisent pas au fruit qu'elle doit produire. Bien que l'on cite en latin un grand nombre de ces paroles, afin qu'elles soient plus efficaces pour ceux qui les comprennent, il sera très facile de les traduire en langue vulgaire pour les autres.

§ I. — De la résignation.

Pour en venir aux six actes que nous avons énumérés, parlons en premier lieu de la résignation. Elle peut s'exercer d'une manière fort variée par des actes d'obéissance, d'offrande, de patience, par des actions de grâces et toutes sortes de désirs et de prières. Le confesseur prendra tantôt les uns, tantôt les autres, et les dira au nom du malade, de façon que celui-ci puisse les suivre et les dire en son cœur, s'il ne le peut de bouche.

Premièrement, la résignation abdique sa propre volonté, s'en remet au bon vouloir de Dieu et s'y conforme. Elle dit à Notre-Seigneur avec une obéissance

pleine de soumission (1) : *Que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre.* Si vous voulez que je meure, je le veux aussi et cela m'est agréable ; car votre volonté est la mienne, et la mienne ne sera jamais contraire à la vôtre. Vient ensuite l'offrande de tout ce que l'on est et de tout ce que l'on possède. Seigneur, mon corps, mon âme, ma vie, sont à vous ; je vous les offre, puisque vous me les demandez ; mais dussiez-vous ne pas en faire la demande, je vous les offrirais encore pour vous être agréable : *Je remets mon esprit en vos mains* (2) ; gardez-le, Seigneur, comme une chose qui est à vous. *Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt* (3), pour tout ce que vous lui demanderez de faire et de souffrir. Heurtez à la porte pour qu'elle s'ouvre, Seigneur, voici que mon cœur est ouvert : je puis partir pour l'autre vie, puisque vous m'y appelez. On peut aussi faire le même exercice, en employant des élévations de l'âme et des prières. Oh ! qui aura une volonté aussi conforme à la volonté divine que celle des anges du ciel ! Oh ! qui me donnera de vouloir et de ne pas vouloir avec Dieu ! O mon Sauveur, au nom de la grande résignation que vous avez eue dans votre mort, donnez-m'en une semblable à ma dernière heure. Père éternel, je vous offre la résignation de votre Fils, mon Rédempteur, pour celle qui me manque encore, et pour suppléer aux imperfections de la mienne. On peut répéter alors

(1) Non mea voluntas, sed tua fiat. (Luc. XXII, 42.)
(2) In manus tuas commendo spiritum meum. (Luc XXIII, 16.)
(3) Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum. (Ps. LVI, 8; et CVII, 9.)

tout spécialement la prière de Notre-Seigneur au jardin de l'agonie (1) : *Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi ; cependant que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre.* Et encore : *Mon Père, tout vous est possible ; si vous le voulez, éloignez ce calice de moi ; cependant que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre.* Le calice de la mort et des douleurs que vous m'offrez est amer ; mais si c'est votre volonté que je m'abreuve de son amertume, il me sera agréable de le boire en entier, puisque vous me l'ordonnez. Donnez-moi le courage de souffrir, car telle est ma volonté (2). *Eprouvez-moi, Seigneur, et sondez-moi. Brûlez mes reins et mon cœur. Parce que votre miséricorde est devant mes yeux, et je me suis complu dans votre volonté.* Torturez-moi, Seigneur, éprouvez-moi ; je sais que vous êtes miséricordieux et que votre appui ne me manquera jamais.

On passera ensuite à l'acte de suprême résignation, qui est de rendre grâces à Dieu pour les souffrances et pour la mort, en les regardant comme un bienfait. Je vous remercie, Seigneur, des années de vie et de santé que vous m'avez accordées, et des peines et des douleurs que je souffre à cette heure, car tout procède également de votre amour pour moi. Que le froid

(1) Pater, si possibile est, transeat a me calix iste. Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat. Abba Pater, omnia tibi possibilia sunt, si vis, transfer calicem hunc a me ; verumtamen non quod ego volo, sed quod tu. (Matt. xxvi, 39. — Luc. xxii, 42.)

(2) Auge patientiam et auge dolores. Proba me et tenta me. Ure renes meos et cor meum. Quoniam misericordia tua ante oculos meos est, et complacui in veritate tua. (Ps. xxv, 2, 3.)

et la chaleur bénissent le Seigneur ! qu'ils le louent et le glorifient dans les siècles des siècles ! Que la vie et la mort vous exaltent, ô mon Dieu ! et vous louent à jamais ! Soyez béni, Seigneur, pour les maux que je souffre ! *Avec le Christ, j'ai été cloué à la croix. Pour moi, à Dieu ne plaise que je me glorifie, si ce n'est dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (1). C'est par ces pieuses affections que le mourant pourra résister aux embûches tendues par le démon à sa résignation et à sa patience. Si le combat était plus terrible, on recourrait alors fort à propos aux raisons qui ont été exposées au commencement.

§ II. — De la contrition.

On doit aussi exprimer sa contrition de diverses manières et avec les sentiments exposés dans les sept motifs dont nous avons parlé au chapitre x (2), pour nous exciter à la douleur de nos péchés. Tantôt le malade fera des actes de contrition ; tantôt il désirera cette contrition et la demandera à Dieu en lui offrant, pour ses péchés passés, ses douleurs unies au plus ferme propos ; mais il tâchera de faire toujours prévaloir les motifs d'amour, qui sont plus efficaces que les motifs de crainte. Parfois, ces actes de contrition pourront revêtir cette forme : Seigneur, je re-

(1) Ut Deo vivam, Christo confixus sum cruci. Absit a me gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi. (Gal. II, 19, et VI, 14.)

(2) Du 3e *Traité de la perfection du chrétien dans l'Etat ecclésiastique.*

grette de vous avoir offensé à cause de votre grandeur et de mon ardent amour pour vous ; j'aimerais mieux mourir mille fois que d'avoir péché. O bienfaiteur infini ! je me repens de n'avoir répondu à vos bienfaits que par l'ingratitude de mes nombreuses fautes ! Plus que tout, je regrette d'avoir offensé votre bonté, votre miséricorde, votre charité, votre générosité, votre majesté infinie, et cela en votre présence (1). *J'ai péché contre vous seul et j'ai fait le mal devant vous. Détournez votre face de mes péchés et effacez toutes mes iniquités.* D'autres fois, comme l'enfant prodigue, on dira à Dieu (2) : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et à vos yeux ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils.* Je confesse, ô mon Père, que ma vie a été celle du prodigue ; j'ai perdu mes années, ma santé, mon bien et les talents que vous m'avez donnés ; mais confiant dans votre miséricorde, je reviens dans votre maison. Pardonnez-moi mes fautes, et veuillez m'y recevoir. Tantôt on dira avec le publicain (3) : *O Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur ;* ou avec le roi David (4) : *Des maux sans nombre m'ont environné ; mes iniquités m'ont investi, et je n'ai pas pu en soutenir la vue. Elles se sont multipliées plus que les*

(1) Tibi soli peccavi et malum coram te feci. Averte faciem tuam a peccatis meis et omnes iniquitates meas dele. (Ps. L, 6, 11.)

(2) Pater, peccavi in cœlum et coram te ; jam non sum dignus vocari filius tuus. (Luc. xxv, 21, 22.)

(3) Propitius esto mihi peccatori. (Luc. xviii, 13.)

(4) Circumdederunt me mala quorum non est numerus. Comprehenderunt me iniquitates meæ et non potui ut viderem. Multiplicatæ sunt super capillos capitis mei, et cor meum dereliquit me. (Ps. xxxix, 13.)

cheveux de ma tête, et mon cœur m'a abandonné (1). Je confesse que, loin de mériter d'entrer dans le ciel, je ne suis pas même digne d'y fixer mes regards. J'en ai fermé les portes par mes péchés ; mais puisque mon Rédempteur les a ouvertes par sa mort, ouvrez-les-moi, Seigneur, par votre miséricorde. O mon doux Rédempteur ! comme le bon larron vous disait : *Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez venu dans votre royaume*, je vous dis moi-même : Pardonnez-moi mes injustices et souvenez-vous de moi, puisque vous êtes dans votre royaume. Au nom de la tristesse et de la douleur que vous ont inspirées mes péchés, au jardin de Gethsémani, je vous supplie de m'en donner la plus vive affliction.

On doit aussi demander cette contrition aux saints qui l'ont eue davantage, comme Pierre, Madeleine et d'autres encore. On imitera saint Augustin sur le point de mourir. Il ordonna qu'on lui lût les sept psaumes de la pénitence, et il les écouta en fondant en larmes. Dans ces psaumes, on pourra prendre quelques paroles des plus ferventes pour s'exciter à la douleur, demander le pardon de ses fautes et la pureté du cœur. Dans le premier psaume (2) : *Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis infirme ; guérissez-moi, parce que mes os sont ébranlés. Revenez, Seigneur, et délivrez mon âme ; sauvez-moi à cause de votre miséricorde. Parce que nul dans la mort ne se souvient de vous : et dans l'enfer qui vous glorifiera ?* Dans

(1) Memento mei, Domine, cum veneris in regnum tuum. (Luc. XXIII, 42.)

(2) Voir ces psaumes à l'appendice, page 241.

le second : *J'ai dit : je confesserai contre moi mon injustice au Seigneur, et vous m'avez remis l'impiété de mon péché. C'est vous qui êtes mon refuge dans la tribulation qui m'a environné. O vous, ma joie, arrachez-moi à ceux qui m'environnent.* Dans le troisième : *Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, et dans votre colère ne me châtiez pas. Seigneur, devant vous est tout mon désir ; mon gémissement ne vous est pas caché. Parce que moi, je suis prêt à des châtiments et que ma douleur est toujours en ma présence.* Le quatrième, qui est le *Miserere*, est rempli en entier de versets pieux qui peuvent servir d'autant d'oraisons jaculatoires. Dans le cinquième, on pourra prendre : *Exaucez-moi promptement, parce que mes jours, comme la fumée, se sont évanouis, et mes os, comme une broutille, se sont desséchés.* Dans le sixième : *Si vous observez les iniquités, Seigneur, Seigneur, qui résistera à votre jugement ?* Et enfin dans le septième : *N'entrez pas en jugement avec votre serviteur ; car en votre présence, nul homme vivant ne sera justifié. Exaucez-moi promptement, Seigneur, mon esprit a défailli. Ne détournez pas votre face de moi, autrement, je serai comme ceux qui descendent dans la fosse.*

§ III. — De la foi.

Dans ce péril suprême, la foi doit s'exercer de diverses manières. On doit la confesser d'abord en récitant les divers articles du *Credo*, soit que le malade le dise lentement, soit que le confesseur le récite lui-même ou procède par questions, en demandant au

mourant s'il croit ces vérités, ou en mettant les divers articles du symbole sous forme de prières. On dira par exemple : Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit, qui êtes un seul et vrai Dieu, ayez pitié de moi. D'autres fois, cette vertu peut encore revêtir la forme de la prière, par la présence d'un crucifix, d'une image que le malade puisse vénérer, baiser, mettre sur sa tête ou sur sa poitrine. Cet acte extérieur ravive la dévotion intérieure, en élevant le cœur vers le Seigneur que représente l'image. On dira en même temps : Je t'adore, ô Christ, je te bénis, toi qui par ta croix sainte as racheté le monde. Toi qui es né, qui a été crucifié, enseveli pour moi, aie pitié de mon âme. Tantôt on rendra des actions de grâces à Dieu, au sujet de cette même foi : Je vous remercie, Seigneur, de m'avoir donné la foi pour vous connaître ; soyez glorifié de m'avoir fait chrétien, membre de votre Église. Dans cette foi, j'ai vécu, et avec elle, je veux mourir, en espérant voir un jour ce que je crois maintenant. Tantôt on fera de véritables actes de foi à tous les mystères, par cela seul que Dieu les a révélés, et on dira avec grande ferveur : O Dieu éternel, je me réjouis de croire ce que je ne vois pas, et de soumettre mon intelligence à ce que je ne puis atteindre. Je crois que vous êtes infini dans votre essence, dans votre pouvoir et votre science ; cela me suffit pour que j'adhère complètement à tout ce que la foi m'assure de votre divinité, des œuvres de votre toute-puissance et des secrets de votre sagesse (1) : *Je crois*,

(1) Credo, Domine, sed adjuva incredulitatem meam ; adauge mihi fidem (Marc. IX, 24. — Luc. XVII, 5.)

Seigneur, mais aidez mon incrédulité ; augmentez en moi la foi. Ainsi le malade résistera aux tentations du démon, sans avoir recours à des raisonnements difficiles et sans entrer dans des discussions fort dangereuses en ce moment. Il est bon, en particulier, de raviver dans le cœur du mourant la foi aux vérités que rappelait le saint homme Job, dans son épreuve et ses souffrances (1) : *Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour, je ressusciterai de la terre, et que de nouveau je serai environné de ma peau, et que, dans ma chair, je verrai mon Dieu.* Je veux mourir dans cette certitude consolante, que Dieu doit me ressusciter. Cependant si, dans certains cas, il était nécessaire de fortifier la foi du malade par quelques raisons spéciales, on pourrait rappeler les grands miracles de l'établissement de la religion dans le monde, miracles qui ne cessent jamais ; la sainteté de cette religion si pure, qu'elle a en horreur les fautes les plus légères ; sa haine pour le mensonge qu'elle ne saurait tolérer ; la pureté, la science, la prudence et les mérites de ceux qui l'ont prêchée et enseignée, en sacrifiant leur vie et endurant les tourments les plus affreux pour la défendre ; sa perpétuité, malgré les attaques dont elle a été l'objet, et bien qu'elle soit l'ennemie de tout ce que désirent la chair et le monde. Ce sont là autant de preuves de sa véracité. D'ailleurs, puisqu'il faut qu'il y ait sur la terre une religion par laquelle Dieu soit honoré, il

(1) Scio quod Redemptor meus vivit et in novissimo die de terra surrecturus sum, circumdabor pelle mea, et in carne mea videbo Deum salvatorem meum. (Job. xix, 25, 26.)

n'est pas possible que ce soit une autre que cette religion divine, qui réunit ce qui est le plus convenable à une foi révélée par Dieu et à une loi digne de sa bonté et de sa grandeur infinies.

§ IV. — De l'espérance.

Dans cette crise suprême, il faut aussi raviver l'espérance en tout ce qui peut en être l'objet, c'est-à-dire : le pardon des péchés, la grâce de Dieu, les vertus, le don de la persévérance et de la couronne de gloire, en exposant tous les motifs sur lesquels elle peut s'appuyer. C'est d'abord, parce que Dieu est ce qu'il est, et qu'il trouve sa gloire dans notre pardon et dans notre salut (1). *A cause de votre nom, Seigneur, vous pardonnerez mon péché, car il est grand.* Secondement, parce que Dieu est bon, plein de charité et de miséricorde (2) : *Il m'a sauvé, parce qu'il m'aimait. Louez le Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle.* Troisièmement, parce qu'il est infiniment riche et libéral, qu'il ne perd rien en donnant de ses richesses, et qu'il les donne volontiers à ceux qui les demandent. Quatrièmement, parce que ce qu'il nous a accordé est infini ; c'est le gage de tout ce que nous obtiendrons encore (3). *Lui, qui n'a pas*

(1) Propter nomen tuum, Domine, propitiaberis peccato meo ; multum est enim. (Ps. XXIV, 11.)

(2) Salvum me fecit quoniam voluit me. Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus. (Ps. XVII, 20 et CXVII, 1.)

(3) Qui etiam proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo non etiam cum illo omnia

épargné même son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous aurait-il pas donné toutes choses avec lui ? Qui accusera les élus de Dieu ? C'est Dieu qui les justifie; quel est celui qui les condamnerait ? C'est le Christ Jésus qui est mort pour eux, qui de plus est ressuscité, qui est à la droite du Père, et qui même intercède pour nous. Quel plus grand motif d'espérance dans cette lutte dernière ? Celui qui vous a donné son Fils, ne vous donnera-t-il pas son ciel ? Celui qui vous justifie, ne vous accusera pas; celui qui est mort pour vous, ne vous condamnera pas, et votre avocat dans le ciel ne saurait vous repousser. Cinquièmement, parce qu'il a donné sa parole qu'il accordera tout ce qui lui sera demandé : *Demandez*, dit-il (1), *et vous recevrez; frappez, et on vous ouvrira.* Si vous frappez avec cette confiance à la porte de sa miséricorde et à la porte du ciel, il vous ouvrira Sixièmement, parce que ses œuvres sont parfaites et qu'il aime à achever ce qu'il commence. Or, puisqu'il a commencé en vous l'œuvre du salut, ne vous découragez pas quand il est près de la terminer. Il vous a créé pour lui, il est votre fin dernière, il vous aidera à y arriver. Septièmement, parce que Notre-Seigneur connaît votre faiblesse, et qu'elle détermine sa pitié à venir à votre aide (2) : *De même qu'un père*

nobis donavit ? Quis accusabit adversus electos Dei ? Deus qui justificat, quis est qui condemnet ? Christus Jesus qui mortuus est, immo qui et resurrexit, qui est ad dexteram Dei, qui etiam interpellat pro nobis. (Rom. VIII, 32-34.)

(1) Petite et accipietis ; pulsate et aperietur vobis. (Matt. VII, 7.)

(2) Quomodo miseretur pater filiorum, misertus est Dominus timentibus se ; quoniam ipse cognovit figmentum nostrum. Recordatus est quoniam pulvis sumus. (Ps. CII, 13, 14.)

s'attendrit sur ses enfants, de même le Seigneur a eu pitié de ceux qui le craignent ; parce que lui-même sait de quoi nous sommes formés. Il s'est souvenu que nous sommes poussière. Huitièmement, parce que Dieu lui-même vous invite à aller à lui ; c'est donc vous assurer que vous serez reçu. *Venez à moi*, dit-il (1), *vous tous qui prenez de la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* Puisque, à cette heure, vous êtes chargé et affligé, allez à lui ; il vous soulagera. Neuvièmement, parce que c'est dans les grands pécheurs qu'éclate surtout sa toute-puissance, lorsqu'il leur pardonne et les admet de nouveau à son amitié. C'est pour cela qu'il montra à saint Pierre (2) *cette nappe pleine de serpents et d'animaux* divers, qu'*il retira dans le ciel*, et qu'il dit à la ville idolâtre (3) : *Tu es impure et souillée ; cependant reviens à moi, dit le Seigneur, et moi je te recevrai ;* parce que (4), *où le péché a abondé, la grâce a surabondé.* Celui qui a promis le paradis au larron crucifié a donné l'espérance d'un pardon généreux à ceux qui se convertiraient, à n'importe quelle heure. Aussi l'Église chante-t-elle (5) : *Vous qui avez absous Marie-Madeleine et exaucé le larron, vous m'avez aussi donné l'espérance.* Dixièmement, parce que la plus grande injure que l'on puisse

(1) Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos. (Matt. xi, 28.)

(2) Act. x, 11, 12, 16.

(3) Numquid non polluta et contaminata erit mulier illa ? Tamen revertere ad me, et ego suscipiam te. (Jerem. iii, 1.)

(4) Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia. (Rom. v, 20.)

(5) Qui Mariam absolvisti, et latronem exaudisti, mihi quoque spem dedisti. *In missa defunct.*

faire à Dieu est de ne pas avoir confiance en sa miséricorde. Le plus grande crime de Caïn et de Judas a été de désespérer de leur pardon. Dès lors, plus vous êtes pécheur, plus vous honorez Dieu en attendant de sa bonté qu'il ait pitié d'un homme aussi pervers. C'est par ces divers motifs qu'on doit fortifier le cœur des malades. S'ils sont très abattus, qu'ils disent en eux-mêmes (1) : *Pourquoi es-tu triste, mon âme ? et pourquoi me troubles-tus ? Espère en Dieu, parce que je le louerai encore : il est le salut de mon visage et mon Dieu.* Ou bien (2) : *Je crois que je verrai les biens du Seigneur, dans la terre des vivants ; attends le Seigneur, agis avec courage, et que ton cœur se fortifie.* D'autres fois, on peut faire des actes d'espérance sous forme de prières, en répétant ce doux colloque, dans lequel David représente le Sauveur parlant à son Père (3) : *C'est vous qui m'avez tiré du sein de ma mère ; vous êtes mon espérance, depuis que j'ai sucé les mamelles de ma mère. C'est sur vous que j'ai été posé, en sortant de son sein ; depuis que j'étais dans les entrailles de ma mère, vous êtes mon Dieu. Ne vous éloignez pas de moi : parce que la tribulation est proche, parce qu'il n'y a personne qui me porte secours.* On peut croire que Notre-Seigneur a dit ces paroles pendant

(1) Quare tristis es anima mea et quare conturbas me ? Spera in Deo quoniam adhuc confitebor illi : salutare vultus mei et Deus meus. (Ps. XLII, 5.)

(2) Credo videre bona Domini in terra viventium. Exspecta Dominum ; viriliter age, et confortetur cor tuum. (Ps. XXVI, 13, 14.)

(3) Tu es qui extraxisti me de ventre ; spes mea ab uberibus matris meæ. In te projectus sum ex utero : de ventre matris meæ Deus meus es tu, ne discesseris a me. Quoniam tribulatio proxima est ; quoniam non est qui adjuvet. (Ps. XXI, 10-12.)

qu'il était ici-bas, puisqu'il a récité à haute voix sur le Calvaire les premières paroles de ce psaume (1) : *Dieu, ô mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* Le Sauveur poursuivit à voix basse le reste du psaume et termina sa prière par ces mots (2) : *En vos mains je remets mon esprit.*

Peut-être a-t-il récité les autres versets du psaume suivant, si merveilleusement approprié à cette heure suprême (3) : *C'est en vous, Seigneur, que j'ai espéré ; je ne serai pas confondu à jamais ; dans votre justice, délivrez-moi. Inclinez vers moi votre oreille, hâtez-vous de m'arracher à mes maux. Soyez-moi un Dieu protecteur et une maison de refuge.* Mais comme l'objet principal de l'espérance est la gloire, cette gloire doit être aussi l'objet des actes divers de cette vertu. Tantôt ce sera un désir, une aspiration vers Dieu que l'on veut contempler, et l'on dira avec David (4) : *Comme le cerf soupire après les sources des eaux, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu. Mon âme a eu soif du Dieu fort, vivant : quand viendrai-je, et paraîtrai-je devant la face de Dieu ? Malheur à moi, parce que mon séjour dans une terre étrangère a été prolongé.* Oh ! si les années de cet exil s'achevaient

(1) Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ? (Ibid. 1.)

(2) In manus tuas commendo spiritum meum. (Ps. L, 6.)

(3) In te, Domine, speravi, non confundar in æternum ; in justitia tua libera me. Inclina ad me aurem tuam, accelera ut eruas me. Esto mihi in Deum protectorem, etc. (Ibid., 2, 3.)

(4) Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum ; ita desiderat anima mea ad te, Deus. Sitivit anima mea ad Deum fortem vivum ; quando veniam et apparebo ante faciem Dei ? Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est. (Ps. XLI, 2, 3 ; CXIX, 5.)

maintenant, et si j'entrais dans la véritable patrie ! Tantôt ces actes revêtiront la forme d'une demande (1) : *Faites sortir mon âme, Seigneur, de cette prison* où elle a vécu tant d'années, *pour* qu'elle puisse louer et *confesser votre* saint *nom.* Ou encore (2) : *O Dieu, convertissez-nous, et montrez votre face, et nous serons sauvés.* On pourra aussi exprimer sa joie en se voyant déjà aussi près de la gloire que l'on espère (3) : *Je me suis réjoui des paroles qui m'ont été dites : Nous irons dans la maison du Seigneur ;* ou son admiration et sa grande estime pour l'objet de son espérance (4) : *Qu'ils sont aimables, vos tabernacles, Seigneur des armées ! Mon âme désire avec ardeur, et languit après les parvis du Seigneur.* S'il en est besoin, on s'appuiera, pour fortifier cette estime et exciter ses désirs, sur quelques arguments tirés des grands biens de la gloire éternelle. Là, plus de péchés ni de misères d'aucune sorte, mais la satisfaction complète de tous les désirs, une sécurité perpétuelle, une société très agréable, le repos, l'honneur, les délices, la science, la joie éternelle dans la claire vision de Dieu, dans la conversation des anges, des saints et de leur Reine à tous, la bienheureuse Vierge Marie. Il est important alors de raviver

(1) Educ de custodia animam meam, ad confitendum nomini tuo. (Ps. CXLI, 8.)

(2) Domine Deus virtutum, converte nos : ostende faciem tuam et salvi erimus. (Ps. LXXXIX, 4, 8, 20.)

(3) Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi ; in domum Domini ibimus. (Ps. CXXI, 1.)

(4) Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum ! concupiscit et deficit anima mea in atria Domini. (Ps. LXXXIII, 2, 3.)

ces désirs, car, ordinairement, Dieu ne donne des biens si excellents qu'à ceux qui les ont désirés avec ardeur. Blosius (1) nous rapporte quelques révélations sur une espèce de purgatoire qu'il appelle purgatoire de désirs, où sont retenus ceux qui ont été tièdes dans leur désir de voir Dieu, jusqu'à ce que la peine causée par le retard de la béatitude ait effacé cette tiédeur.

§ V. — De la charité.

En ce moment aussi on doit faire des actes divers de charité, fondés sur les titres et les motifs que nous avons pour aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit et de toutes nos forces, Chacun de ces motifs entraîne après soi un sentiment différent ; et on fera bien de les proposer au malade. Le premier est la bonté et la grandeur de Dieu, dignes, par elles-mêmes, d'être aimées d'un amour infini. Seigneur, qui me donnera de vous aimer comme vous méritez de l'être ? Qui vous aimera, Seigneur, comme vous voulez être aimé (2)? *Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et hors de vous qu'ai-je voulu sur la terre ? Ma chair a défailli ainsi que mon cœur ; ô le Dieu de mon cœur, et mon partage pour l'éternité.*

Le second motif est que Dieu vous a aimé le premier

(1) *In monit. spirit.*, c. XIII.

(2) Quid mihi est in cœlo et a te quid volui super terram? Deficit caro mea et cor meum : Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum. (Ps. XXII.)

de toute éternité, en vous invitant par son amour même à l'aimer et à lui dire : Oh ! qui me donnera de vous aimer, comme vous me chérissez vous-même (1) ? Que n'ai-je pu vous aimer depuis que je suis homme, puisque vous m'aimez depuis que vous êtes Dieu !

Le troisième est la vue des grands bienfaits que Dieu vous a accordés, comme gages de son amour : la création, l'assistance dans toutes vos œuvres, la Providence, qui veille à tout ce qui se rapporte à votre corps et à votre âme, et qui a chargé les anges de vous garder et de vous défendre. Il vous a accordé tous ces bienfaits gratuitement et sans aucun mérite de votre part, et chacun d'eux en renferme un grand nombre d'autres, qui sont de nouveaux motifs d'aimer votre bienfaiteur, à qui conviennent tous les titres qui font naître l'amour parmi les hommes, et d'autres titres innombrables. Dites-lui donc : Je vous aime, Seigneur, parce que vous m'avez créé, vous me conservez et m'assistez chaque jour ; vous êtes pour moi un père, un maître, un médecin, un roi et un chef, un pasteur et un guide, mon Dieu et mon tout.

Le quatrième motif est dans le bienfait de la Rédemption où Dieu a achevé de vous donner son amour, pour trouver le chemin de votre cœur, selon la parole de S. Jean (2) : *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son fils unique, afin que quiconque croit en*

(1) Diligam te sicut diligor a te. (Ps. LXXII, 25, 26.)

(2) Sic Deus dilexit mundum ut filium suum unigenitum daret, ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam. (Joan. III, 16.)

lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Et pour que vous ne pensiez pas que cet amour a été général, et non spécial pour vous, saint Paul nous dit (1) : *Il m'a aimé et s'est livré pour moi.*

Tout ce que le Sauveur a fait et souffert pour vous constitue autant de titres qui vous obligent à l'aimer. Vous devez en faire comme un bouquet, qui vous ranime et vous encourage dans votre agonie, et vous écrier (2) : *Mon bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe ; il demeurera sur mon sein.* On peut dire ces paroles en embrassant l'image du Christ, et en ajoutant avec l'Apôtre (3) : *Pour moi vivre c'est le Christ, et mourir un gain.* Pour vous, Jésus, je veux vivre, et pour vous je veux mourir, pour que dans ma vie et dans ma mort, je sois à vous comme vous êtes à moi. Vous pouvez déduire de ces pensées un autre motif de vous persuader que Dieu vous aime et que vous devez l'aimer. Vous êtes à Dieu et Dieu veut être à vous. Or, comment n'aimera-t-il pas l'œuvre de ses mains, faite à son image et à sa ressemblance, qu'il a rachetée de son sang, marquée de son sceau, du caractère ineffable du baptême, qu'il a créée pour qu'elle le servît et le reconnût pour son Seigneur et son Dieu? O Dieu de mon âme ! je suis à vous ; regardez-moi comme votre bien (4). *C'est à vous que j'appartiens,*

---

(1) Qui dilexit me et tradidit semetipsum pro me. (Galat. II, 20.)

(2) Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi ; inter ubera mea commorabitur. (Cant. I, 12.)

(3) Mihi vivere Christus est, et mori lucrum. (Philipp. I, 21.)

(4) Tuus sum ego, salvum me fac. (Ps. CXVIII, 94.) Pater sancte, serva me in nomine tuo. (Joan. XVII, 11.)

sauvez-moi, Père saint, sauvez-moi en votre nom.

Le cinquième motif est l'amour éternel que Dieu, de son côté, veut avoir pour tous les hommes, en leur offrant les immenses et éternels bienfaits de la gloire (1) : *La miséricorde du Seigneur est de l'éternité et jusqu'à l'éternité sur ceux qui le craignent.* O Dieu éternel, puissé-je éternellement vous aimer ! Ne permettez pas que j'aille en enfer avec ceux qui vous haïssent ; emmenez-moi au ciel avec ceux qui vous aiment. Puissé-je vous aimer pour l'amour que vous me montrez, en voulant que je vous aime toujours, et en me promettant pour récompense la claire vision et l'amour de votre souveraine bonté ! Placez-moi parmi ceux qui vous aiment, pour que je vous aime avec eux et que leur flamme ravive la mienne. Je me réjouis de l'amour dont brûlent pour vous les bienheureux et les séraphins. Oh ! si tous les hommes pouvaient vous aimer, puisqu'ils ont une si grande obligation de le faire !

On passera ensuite à l'amour du prochain, et en particulier, à l'amour des ennemis ; on pardonnera les injures reçues et on demandera pardon pour celles dont on serait coupable soi-même. Cet acte convient tout à fait à ceux qui sont à leurs derniers moments. A l'heure de sa mort, Notre-Seigneur pria pour ceux qui le crucifiaient (2), et saint Étienne pour ceux qui le lapidaient (3). Alors surtout doit être observée cette

(1) Misericordia Domini ab æterno, et usque in æternum super timentes eum. (Ps. CII. 17.)

(2) Luc. XXIII, 34.

(3) Act. VII, 59.

parole du Sauveur (1) : *Pardonnez et il vous sera pardonné ;* pour que Dieu ne s'irrite point contre le malade, comme il s'irrita contre le serviteur qui ne voulut pas remettre la dette de son compagnon, et fut jeté dans les ténèbres extérieures (2).

§ VI. — De la prière.

Il nous reste à parler du sixième acte qu'il faut accomplir dans ce moment suprême : la prière. Mais comme on l'a vu, elle est unie à tous les autres actes. Remarquons seulement que les personnes pieuses, habituées à traiter avec Dieu dans la méditation et la prière, doivent le faire alors avec le plus grand soin et la plus grande assiduité. Le meilleur moyen de les aider est de ne point les troubler par de longs discours ou de grands raisonnements, car elles peuvent et savent elles-mêmes faire ce qui leur est utile. C'est pour ce motif que N.-S. Jésus-Christ voulut que la terre fût couverte de ténèbres pendant les trois dernières heures de sa vie, pour faire cesser le bruit et le tumulte, et pour qu'on le laissât mourir dans le silence. Ce n'est pas que le calme lui fût nécessaire, mais il voulait ainsi nous donner une leçon. On raconte que saint Martin s'étendit, pour mourir, sur la terre nue, et que, les yeux et les mains continuellement levés vers le ciel, il ne cessait un seul instant d'être absorbé dans la prière. Assistant à la mort de

(1) Dimittite et dimittemini. (Luc. vi, 37.)
(2) Matth. xviii, 28-34.

Dosithée, son disciple, saint Dorothée se contentait de lui demander de temps en temps : Dosithée, priez-vous ? Oui, Père, répondait le mourant ; et tant qu'il en eut la force, il ne cessa de prier. Bien que cette prière soit intérieure, il est bon de la traduire parfois extérieurement par des oraisons jaculatoires qui viennent du fond du cœur, comme Notre-Seigneur et saint Étienne nous en ont donné l'exemple. On peut adresser ces oraisons jaculatoires aux trois personnes divines, à la Vierge sainte, à l'ange gardien, à son saint patron et aux autres saints à qui on a une dévotion particulière. A la première personne de la Trinité, on s'adressera comme à un père : Seigneur, montrez que vous êtes père et ayez pitié de votre fils. Père, faites-moi participer à l'héritage que vous promettez à vos enfants (1). *Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre règne arrive.* Je vous en supplie par votre Fils unique, donnez-moi une part dans votre royaume (2). *Dieu notre protecteur, regardez, jetez les yeux sur la face de votre Christ, parce que mieux vaut un jour dans vos parvis que des milliers dans d'autres.* A la seconde Personne, on s'adressera comme au Rédempteur : O bon Jésus ! soyez auprès de moi, soyez mon Sauveur. Vous avez commencé en moi l'œuvre du salut ; achevez-la, ô très doux Rédempteur (3). Soyez

(1) Pater noster, qui es in cœlis, adveniat regnum tuum. (Matth. VIII, 9, 10.)

(2) Protector noster, aspice Deus, et respice in faciem Christi tui ; quia melior est dies una in atriis tuis super millia. (Ps. LXXXIII, 10, 11.)

(3) Factus est nobis sapientia, a Deo justitia, sanctificatio et redemptio. (I Cor. I, 30.)

pour moi *la sagesse*, *la justice*, *la sanctification et la rédemption*. Que le prix de votre sang ne soit pas perdu pour moi, puisqu'il vous en a coûté si cher pour me racheter en le versant. « Ame de Jésus Christ, « sanctifiez-moi ; corps de Jésus-Christ, sauvez-moi ; « passion de Jésus-Christ, fortifiez-moi ; à l'heure de « ma mort appelez-moi. Ordonnez-moi d'aller à vous « pour vous louer avec vos saints anges dans les siè-« cles des siècles. Ainsi soit-il (1). » A la troisième Personne, on doit s'adresser comme au Dieu qui console et qui sanctifie : Esprit saint, sanctifiez mon cœur (2). *Dites à mon âme : C'est moi qui suis ton salut.* Mon âme est votre temple ; purifiez-la complètement, pour qu'elle soit votre demeure pendant l'éternité. Esprit consolateur, soyez ma force dans cette épreuve (3) : *Lorsque la force me manquera, ne m'abandonnez pas.* Courage, ô mon âme, réjouis-toi (4) : *Voici l'époux qui vient ; sors au-devant de lui.* C'est ton juge, mais c'est aussi ton époux. Il vient, bien loin qu'il te condamne, avec le désir de te pardonner ; il veut t'introduire au festin des noces célestes ; va le recevoir avec la plus grande résignation. S'il te manque l'huile de la charité fervente, il est temps encore de te la procurer ; demande-la aux vierges sages qui sont les âmes des saints, et à la Vierge prudente entre toutes qui saura

(1) Anima Christi, sanctifica me ; corpus Christi, salva me ; passio Christi, conforta me ; in hora mortis meæ voca me. Et jube me venire ad te, ut cum sanctis angelis tuis laudem te in sæcula sæculorum. Amen. *S. Ignat.*

(2) Dic animæ meæ : Salus tua ego sum. (Ps. xxxiv, 3.)

(3) Cum defecerit virtus mea, ne derelinquas me. (Ps. lxx, 9.

(4) Ecce sponsus venit, exite obviam ei. (Matth. xxv, 6.)

te l'obtenir. O Vierge, ô ma mère, montrez que vous l'êtes véritablement dans cette dernière lutte (1) ! *Montrez-vous notre mère, et que par vous reçoive nos prières celui qui, né pour nous, a consenti à être votre fils.* O mon ange gardien, dans ce péril, ne négligez pas la mission que Dieu vous a confiée (2). On invoquera aussi saint Michel, que l'Église appelle (3) *l'introducteur au paradis, à qui Dieu a livré les âmes des saints pour qu'il les conduise dans le paradis de la joie.* O Prince de l'armée céleste, venez m'aider à cette heure ; chargez-vous de mon âme pour la conduire avec vous au ciel

§ VII. — Ce qu'il faut faire quand le malade a perdu la parole.

Quand le malade a perdu la parole, le prêtre doit continuer pour lui ces prières et inviter les assistants à s'y unir. On doit dire en premier lieu les prières de l'Église pour les agonisants, prières si pieuses, si bien appropriées à cette heure dernière. Pour les dire au nom de l'Église dont ils sont les ministres, les prêtres ont des grâces plus efficaces. C'est ce que donne à entendre l'apôtre saint Jacques, quand il dit (4) : *Quelqu'un parmi vous est-il malade ? Qu'il appelle les*

(1) Monstra te esse matrem, sumat per te preces qui pro nobis natus tulit esse tuus. *Offic. B. M. Virginis.*

(2) Angele Dei, qui custos es mei, me tibi commissum pietate superna, in hac hora custodi, defende et guberna.

(3) Præpositus paradisi, cui tradidit Deus animas sanctorum, ut perducat eas in paradisum exultationis. *In respons. festi B. Mich.*

(4) Infirmatur quis in vobis ? Inducat presbyteros Ecclesiæ, et orent super eum, etc. (Jacob. v, 14.)

prêtres de l'Église et qu'ils prient sur lui, etc. Ces prières indiquées par l'Église sont au nombre de six. En premier lieu, les litanies des saints abrégées, avec des oraisons et des supplications nombreuses à Notre-Seigneur. Si le malade pouvait parler, il serait bon qu'il les récitât lui-même (1) : *Sainte Marie, priez pour moi. Saint Michel, priez pour moi. D'une mauvaise mort, délivrez-moi, Seigneur*, etc. *Par votre naissance, délivrez-moi, Seigneur*, etc. On peut dire aussi en forme de litanies la seconde prière, qui rappelle les épreuves dont Dieu a délivré plusieurs de ses saints ; on en prendra quelques paroles que l'on dira au malade qui, à son tour, les adressera à Dieu : *Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Noé du déluge*, etc. On peut aussi tirer des paroles semblables des autres psaumes et prières indiqués : *Qu'il vous délivre de vos tourments, le Christ crucifié pour vous. Qu'il vous délivre de la mort, le Christ qui a daigné mourir pour vous*, etc. *Nous vous prions, Seigneur, de ne point vous souvenir des fautes de sa jeunesse et de ses péchés d'ignorance*, etc.

Il importe aussi d'avoir recours à tous les remèdes de l'Église qui ont de la vertu contre le démon, tels que l'eau bénite, la croix, les images pieuses, et de répéter parfois ce verset si efficace contre les assauts de Satan (2) : *Que Dieu se lève et que ses ennemis soient*

(1) Rit. romanum.

(2) Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus ; et fugiant qui oderunt eum a facie ejus : sicut deficit fumus deficiant. (Ps. LXVII, 2-3.)

dissipés, et que ceux qui le haïssent fuient devant sa face ; comme s'évanouit la fumée, qu'ils s'évanouissent. Pour le même motif, on aidera le malade par l'application de messes, par des aumônes et des œuvres de pénitence qui, non seulement, seront pour lui un secours dans le danger, mais qui acquitteront ses dettes et le feront aller plus tôt au ciel. « Il vaut mieux, dit « saint Grégoire (1), sortir libre de cette vie que de « chercher à l'être quand on est dans les fers. » Pour la même raison, on doit appliquer au mourant toutes les indulgences possibles. On doit faire, en un mot, à cette occasion tout ce qui est d'un bon protecteur, n'épargnant ni peine, ni habileté, ni zèle pour assurer la victoire, afin que le malade quitte cette vie avec des dispositions telles, qu'il puisse arriver bientôt à la vie éternelle.

---

(1) Beatius est liberum exire, quam post vincula libertatem quærere. (Lib. IV Dialog., c. LVIII.)

ORAISONS JACULATOIRES

pour demander à Dieu le pardon de ses péchés.

Je viens vers vous, mon très doux Seigneur, afin que vous me fassiez miséricorde. Je viens vous demander pardon de mes péchés, Père éternel, qui savez que Jésus-Christ, votre Fils, est mort, non pour ses péchés, mais pour les miens. Je vous ai offensé ; mais vos miséricordes envers les pécheurs de tous les temps n'ont pas diminué ; vous êtes toujours le même ; et puisque vous avez pardonné à tant d'autres, pardonnez-moi aussi.

Mon doux Sauveur, je vous conjure de ne pas permettre que je sois plus malheureux que mes pères qui ont espéré en vous et n'ont pas été déçus. Soyez pour moi ce que vous avez été pour eux.

O Père de miséricorde, que je ne me retire pas de votre Tabernacle, sans avoir été enrichi de vos dons ! Que je n'aie pas la douleur d'avoir été à la source sans y rencontrer l'eau vive dont mon âme a besoin ! Ah ! donnez-moi ce que vous avez donné à tant d'autres.

Ma conscience troublée me dit de ne plus espérer en vous, parce que vous ne pouvez écouter les prières

d'un si grand pécheur. Je lui répondrai, Père très compatissant et très bon, que je ne demande pas mon pardon, parce que j'ai mérité d'être exaucé ; mais je le demande au nom de Jésus-Christ mon Sauveur, de sa très douce Mère, ma Souveraine, et des autres saints, qui intercèdent pour moi.

Vous n'avez pas oublié la précieuse vie et la mort douloureuse de votre divin Fils. Le poids de ses mérites ne l'emporte-t-il pas infiniment sur celui de mes offenses ? S'il en était autrement, vous pourriez prononcer une sentence contre moi et me condamner au supplice. Mais les mérites de mon Sauveur étant infinis, que votre divine Majesté daigne attendre un peu de temps, et aidé des trésors qu'il m'a acquis, je vous donnerai le prix de ma rançon.

Seigneur, donnez-moi libéralement et gratuitement votre grâce. Je sais votre bonté infinie ; on vous appelle un Père miséricordieux ; soyez-le pour ce misérable, qui vous supplie de l'écouter. On dit que vous accueillez les pécheurs et que vous ne les repoussez pas. Ouvrez la porte au plus coupable d'entre eux. Soyez ce que l'on dit de vous. Puisque vous êtes mon Père, ne me rendez pas le mal pour le mal, ne me condamnez pas à un châtiment rigoureux pour mes péchés.

Comme votre condition va bien à la mienne ! Vous êtes riche et généreux, je suis pauvre et dans le besoin. Vous êtes un juge plein de mansuétude, je suis

un coupable chargé de crimes. Vous êtes miséricordieux, je suis misérable. Vous êtes un médecin infiniment sage, je suis accablé d'infirmités et de maladies.

Montrez que vous êtes tout cela ; laissez-vous vaincre par mes supplications, guérissez-moi et sauvez-moi. Vous êtes mon Dieu, je mets en vous toute mon espérance.

Vous avez dit que *vous ne rejetteriez pas celui qu vient à vous* (1). Accomplissez votre parole. Je viens à vous, ne me renvoyez pas.

Votre serviteur David ne dit-il pas que *vous êtes près de ceux qui vous invoquent en vérité* (2) ? C'est bien sincèrement, Seigneur, que je vous invoque ; ne détournez pas votre visage ; mais laissez-vous vaincre par ce pauvre vermisseau et ouvrez-moi vos bras de Père.

Très doux ami de mon âme, divin Jésus, pourquoi semblez-vous oublier mon pressant besoin ? Pourquoi dissimulez-vous ? Pourquoi êtes-vous sourd à mes supplications ? *Pourquoi dormez-vous ? Levez-vous et ne me repoussez plus* (3). Si vous ne m'exaucez pas, que diront les incrédules et les impies ? Ils se riront de moi, en disant : Où est ton Dieu ?

---

(1) Et eum, qui venit ad me, non ejiciam foras. (Joan. VI, 37.)

(2) Prope est Dominus omnibus invocantibus eum, omnibus invocantibus eum in veritate. (Ps. CLXIV, 18.)

(3) Exurge, quare obdormis, Domine ? Exurge, et ne repellas in finem. (Ps. LXIII, 23.)

Exaucez-moi donc promptement, Seigneur; mon esprit tombe dans la défaillance (1). Ne tardez plus à me secourir ! hâtez-vous, de peur que, perdant patience, je ne me lasse de prier. Mon misérable état ne vous attendrit-il pas ? Serait-il possible que des maux comme les miens vous laissent insensible, vous dont le cœur est si bon ?

Si ma mère le pouvait, elle me viendrait en aide. Ne m'aimez-vous pas infiniment plus que ma mère ?

Ne tenez pas compte de mes longs retards, ô Dieu patient et éternel ! Il est vrai que je viens bien tard vers vous ; mais me voici maintenant à vos pieds. Il est vrai, j'ai été longtemps attaché aux vanités du monde ; mais aujourd'hui, je vois le néant de tout ce qui n'est pas vous. Je suis tout couvert de péchés et bien digne de châtiments ; mais je viens humblement vous demander pardon. C'est fini ; je renonce à mes égarements, à mon aveuglement.

Je veux vivre en véritable chrétien, je veux même être un de vos fidèles serviteurs. Je me suis enfui du toit paternel, j'y reviens couvert de honte et de confusion. Recevez-moi, père plein de tendresse. Je déplore ma folie. Je ne vous quitterai plus ; je demeurerai près de vous pour toujours. Je vous servirai

---

(1) Velociter exaudi me, Domine ; defecit spiritus meus. (Ps. CLXII, 7.)

fidèlement, sans prétendre à aucun salaire, sans désirer d'autre récompense qu'un regard de votre miséricorde et de votre amour.

Je vous ai bien coûté, ô mon divin Sauveur ! puisque vous avez donné votre vie pour moi sur la croix. Faites aujourd'hui ce qui vous coûte si peu. Votre amour pour moi vous a fait mourir, qu'il me fasse vivre aujourd'hui. Vous êtes couronné et glorieux au ciel ; ne soyez pas moins bon et miséricordieux que durant les travaux et les souffrances de votre vie sur la terre.

Vous coûte-t-il beaucoup de dire un oui à mes prières ? De me donner un signe, un regard ? De prononcer un *Fiat* ? Et si vous dites cette bienheureuse parole de pardon, que perdrez-vous, Seigneur ? Qui vous condamnera ?

... Entendez donc mes gémissements, Seigneur, guérissez les plaies de mon âme et purifiez-moi entièrement. Si ma prière est défectueuse, ayez égard aux mérites et aux prières des Saints qui intercèdent pour moi. Enseignez-moi à prier ; et avant que je le sache parfaitement, accordez-moi aujourd'hui ce pardon de mes fautes, que je vous demande par de si pressantes supplications. Ainsi soit-il.

Autres oraisons jaculatoires très affectueuses.

PRIÈRE

Seigneur, je suis un pécheur qui s'est délecté dans le péché ; et je ne sais, ni ne peux regretter mes fautes comme je le devrais. Je vous supplie donc de m'en donner une très vive douleur, de sorte que j'en conçoive une plus grande peine que pour tous les maux de cette vie.

Accordez moi cette grâce, Seigneur, par votre bonté, par votre miséricorde, par votre très sainte passion, par le sang que vous avez versé pour mes péchés et par toutes les douleurs que vous avez ressenties.

SENTIMENTS DE CONTRITION

O mon âme ! comment es-tu si insensible à tant d'offenses envers Dieu ? Ou étais-tu quand tu te livrais au péché ? Comment as-tu pu abandonner la source d'eaux vives pour la boue du péché ? O folie, d'avoir échangé le bien infini contre le plaisir très vif d'un moment ! N'ai-je pas été plus ingrat que les animaux puisque j'avais reçu un cœur pour aimer Dieu, et que j'ai employé tous ses dons à l'offenser ? Que m'est-il resté de tous ces péchés, sinon la honte et la confusion ? Et l'obligation de les pleurer toute ma vie ?

Te semble-t-il, ô misérable pécheur, que tu as gagné quelque chose en péchant ? Tu as perdu Dieu et tu as gagné les châtiments éternels.

Quel mal Dieu t'a-t-il fait ? Pourquoi as-tu voulu

l'offenser ? Est-ce parce qu'il t'a donné l'être, la vie, que tu ne pouvais avoir sans lui ? Est-ce parce que, quand tu étais son ennemi, il est descendu sur la terre et il a versé son sang pour t'ouvrir les portes du ciel ? Pourrais-tu dire quelle iniquité tu as rencontrée en ce Dieu si bon, que tu as méprisé et abandonné ?

Seigneur, comment avez-vous pu souffrir une créature si ingrate, un si misérable pécheur ? Est-il possible que, au moment même où j'offensais votre divine Majesté, vous me donniez la vie et les forces dont j'abusais ? Il faut bien que votre bonté et votre patience soient infinies.

Et comment se fait-il, Dieu tout-puissant, que les anges, chargés de défendre votre honneur, n'aient pas vengé sur moi cet honneur outragé par mes crimes ? Que les démons, ministres de votre justice, ne m'aient pas emporté dans les abîmes de l'enfer pour y brûler éternellement dans leur société ?

Il est bien juste, Seigneur, que je ne cesse plus de pleurer amèrement mes péchés, sans même oser lever les yeux vers vous. Pleure donc, ô mon âme ; gémis, pousse des gémissements et des cris qui montent jusqu'au ciel. Quel que soit le châtiment de Dieu, considère que tu l'as bien mérité et ne te plains pas.

FERME PROPOS

Je prends aujourd'hui, ô mon Dieu, la résolution de châtier ma chair par les austérités de la pénitence, afin de venger sur moi les offenses que j'ai commises envers votre souveraine Majesté ! Il est

bien juste que celui qui a pris plaisir dans le péché, sente les épines de la pénitence.

Mais par-dessus tout, Seigneur, je me propose de ne plus jamais vous offenser ; et avec le secours de votre grâce, de perdre plutôt la vie que de commettre le péché.

SENTIMENTS D'HUMILITÉ

Donnez-moi une profonde humilité ; dépouillez-moi de mon orgueil. Je vous demande cette grâce, au nom de votre bonté infinie et de l'humilité de votre divin fils, qui s'est humilié jusqu'à la mort de la Croix et s'est fait l'opprobre des hommes et le rebut du peuple.

Oh ! si je devenais véritablement humble ! Si cette vertu pénétrait si profondément mon âme qu'elle ne ressentît plus aucun mouvement d'orgueil, comme je serais heureux !

Comment un pécheur comme moi a-t-il osé s'enorgueillir, sachant que Dieu résiste aux superbes ? S'enfler de vanité, n'étant que cendre et poussière et néant ? Pourquoi ne pas m'humilier sous la main de ce souverain Seigneur, qui fait trembler les puissances et devant lequel se prosternent les Séraphins ? Ne sais-je pas ce qui est arrivé à Lucifer ? Comment donc l'orgueil peut-il entrer dans mon âme et comment ne suis-je pas plutôt toujours prosterné et anéanti devant votre Majesté infinie ?

Comment la beauté de cette vertu ne me ravit-elle pas le cœur ! O humilité, par laquelle l'homme s'élève jusqu'au ciel et par-dessus les cieux ! O solide

fondement de l'édifice spirituel ! Sans toi pas de véritable vertu ; sans toi, pas d'efforts ni de travaux qui plaisent à Dieu. Sans toi, les vierges ne sont pas admises aux noces éternelles ; tandis que, avec toi, la pécheresse publique est reçue dans la société des anges... Il est donc bien juste, Seigneur, que je m'humilie, et avec votre grâce, je me propose de ne plus laisser entrer dans mon âme aucun sentiment de présomption ou d'orgueil, en me souvenant de cette parole de votre apôtre : *Qu'as-tu que tu n'aies reçu de Dieu ? Et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-tu, comme si tu ne l'avais pas reçu* (1) ?

ACTES D'OFFRANDE ET D'AMOUR

Mais je dois aussi, Seigneur mon Dieu, vous aimer par-dessus toute chose. Oh ! si je n'avais jamais aimé que vous ! Si, depuis ma naissance, je n'avais jamais cherché à plaire qu'à vous ! J'ai bien tardé à vous connaître, ô beauté ancienne et toujours nouvelle ! J'ai commencé bien tard à vous aimer, ô bonté éternelle !

La première parole que j'ai balbutiée, aurait dû être : O amour, je vous aime ! et je n'aurais pas dû cesser de la répéter toute ma vie. Oh ! je voudrais maintenant, s'il m'était possible, brûler d'amour pour vous comme les Séraphins, comme toutes les créatures ensemble. Quand donc vous aimerai-je parfaitement ? Quand mon amour pour vous sera-t-il continuel et jamais interrompu ?

(1) Quid habes quod non accepisti ? Si autem accepisti, quid gloriaris, quasi non acceperis? (I Cor. IV, 7.)

Mais hélas ! que mon âme est encore peu touchée de l'amour de Dieu ! Que mon cœur est dur et insensible ! Se peut-il que je vive sans aimer le souverain bien ? Qu'une créature qui a tant reçu de son Créateur, cesse un instant de le louer et de l'aimer ?

Si, comme l'aimant attire le fer, l'amour attire l'amour, comment votre amour, ô mon Dieu, ne me force-t-il pas à vous aimer ! Comment votre beauté infinie ne ravit-elle pas mon cœur et votre bonté infinie n'enchaîne-t-elle pas mon âme par les douces chaînes de l'amour ?

Bienheureux ceux qui vous sont si étroitement attachés par les liens de l'amour, que rien ne peut les séparer de vous.

Emploie donc désormais, ô mon âme, toutes tes forces à aimer Dieu ton souverain bien ; car quoi que tu fasses, tu ne pourras pas l'aimer autant qu'il le mérite.

En vérité, Seigneur, vous êtes infiniment digne d'être aimé ; et il n'y a pas de plus grand malheur pour une âme que de ne pas vous aimer. Vous êtes le souverain bien, la beauté infinie ; vous ne cessez de répandre vos bienfaits sur nous. Si les hommes aiment leur propre intérêt, ils n'en ont pas de plus grand que de vous aimer.

Vous aimer, c'est être en paradis ; ne pas vous aimer, c'est être en enfer ; et cet enfer est d'autant plus redoutable qu'on en sent moins les tourments sur la terre.

Prenez, Seigneur, et recevez ma volonté ; prenez et recevez mon cœur, et unissez le si étroitement au vôtre que je ne cesse plus de vous aimer ? Que

je puisse dire avec votre apôtre saint Paul : *Qui pourra désormais me séparer de la charité de Jésus-Christ ? La faim ou la soif ? La nudité, les périls, la persécution, le glaive ?... Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a de plus élevé au ciel ou de plus profond dans les enfers, ni aucune créature, ne pourra me séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ Notre-Seigneur* (1).

C'est de votre grâce que j'attends ce bienfait de votre perpétuel amour. Je vous choisis pour mon unique trésor, pour l'époux de mon âme. Vous serez désormais mon bien, ma richesse, ma joie et mon repos ; celui en qui mon âme désire se reposer maintenant et pour toujours, en vous étant uni par les liens du pur amour. Ainsi soit-il.

---

(1) Rom. VIII, 35, 37, 39.

APPENDICE II

LES SEPT PSAUMES DE LA PÉNITENCE

(Septem Psalmi pœnitentiales)

PSAUME 6.

Domine, ne in furore tuo arguas me; neque in ira tua corripias me.

Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur; et ne me châtiez pas dans votre colère.

Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum : sana me, Domine, quoniam conturbata sunt ossa mea.

Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis faible; guérissez-moi, Seigneur, parce que mes os sont ébranlés.

Et anima mea turbata est valde : sed tu, Domine, usquequo?

Et mon âme est extrêmement troublée; mais vous, Seigneur, jusqu'à quand?

Convertere, Domine, et eripe animam meam : salvum me fac propter misericordiam tuam.

Tournez-vous vers moi, Seigneur, et délivrez mon âme; sauvez-moi à cause de votre miséricorde.

Quoniam non est in morte, qui memor sit tui : in inferno autem quis confitebitur tibi?

Car il n'y a personne dans la mort qui se souvienne de vous; et qui vous louera dans l'enfer?

Laboravi in gemitu meo; lavabo per singulas noctes lectum meum : lacrymis meis stratum meum rigabo.

Je me suis fatigué à force de gémir; toutes les nuits, je laverai mon lit, j'arroserai ma couche de mes larmes.

Turbatus est a furore oculus meus : inveteravi inter omnes inimicos meos.

Mon œil est troublé à cause de leur fureur; j'ai vieilli au milieu de mes ennemis.

Retirez-vous de moi, vous tous qui commettez l'iniquité ; parce que le Seigneur a exaucé la voix de mes larmes

Le Seigneur a exaucé mon humble supplication ; le Seigneur a reçu favorablement ma prière.

Que tous mes ennemis rougissent et soient remplis de trouble ; qu'ils se retirent très promptement et soient couverts de confusion.

Discedite a me, omnes qui operamini iniquitatem : quoniam exaudivit Dominus vocem fletus mei.

Exaudivit Dominus deprecationem meam : Dominus orationem meam suscepit.

Erubescant et conturbentur vehementer omnes inimici mei : couvertantur et erubescant valde velociter.

PSAUME 31.

Bienheureux ceux dont les iniquités sont pardonnées, et dont les péchés sont couverts.

Heureux l'homme à qui le Seigneur n'impute point le péché, et en l'esprit de qui il n'y a pas de tromperie.

Parce que je me suis tu, mes os ont vieilli, pendant que je criais tout le jour.

Parce que, jour et nuit, votre main s'est appesantie sur moi, je me suis trouvé dans la peine, pendant que l'épine s'enfonçait.

Je vous ai fait connaître mon péché, et je n'ai pas caché mon injustice.

J'ai dit : Je confesserai contre moi-même mon injustice au Seigneur ; et vous m'avez pardonné l'impiété de mon péché.

C'est pourquoi tout homme saint vous priera dans le temps favorable.

Et quelque grandes que

Beati, quorum remissæ sunt iniquitates, et quorum tecta sunt peccata.

Beatus vir cui non imputavit Dominus peccatum : nec est in spiritu ejus dolus.

Quoniam tacui, inveteraverunt ossa mea : dum clamarem tota die.

Quoniam die ac nocte gravata est super me manus tua: conversus sum in ærumna mea, dum configitur spina.

Delictum meum cognitum tibi feci : et injustitiam meam non abscondi.

Dixi : Confitebor adversum me injustitiam meam Domino ; et tu remisisti impietatem peccati mei.

Pro hac orabit ad te omnis sanctus, in tempore opportuno.

Verumtamen in diluvio

aquarum multarum, ad eum non approximabunt.

Tu es refugium meum a tribulatione, quæ circumdedit me : exultatio mea, erue me a circumdantibus me.

Intellectum tibi dabo, et instruam te in via hac qua gradieris : firmabo super te oculos meos.

Nolite fieri sicut equus et mulus, quibus non est intellectus.

In camo et freno maxillas eorum constringe, qui non approximant ad te.

Multa flagella peccatoris : sperantem autem in Domino misericordia circumdabit.

Lætamini in Domino et exultate, justi : et gloriamini, omnes recti corde.

soient les eaux du déluge, elles n'approcheront pas de lui.

Vous êtes mon refuge dans l'affliction qui m'a environné; vous qui êtes ma joie, délivrez-moi de ceux qui m'environnent.

Je vous donnerai l'intelligence, et je vous instruirai dans cette voie où vous marchez ; je tiendrai mes yeux attachés sur vous.

Ne devenez pas semblables au cheval et au mulet, qui n'ont pas d'intelligence

Arrêtez, par le mors et par le frein, la bouche de ceux qui n'approchent pas de vous.

Bien des châtiments tomberont sur le pécheur : mais la miséricorde environnera celui qui espère au Seigneur.

Justes, mettez votre joie dans le Seigneur, réjouissez-vous en lui ; glorifiez-vous, vous tous qui avez le cœur droit.

PSAUME 37.

Domine, ne in furore tuo arguas me : neque in ira tua corripias me.

Quoniam sagittæ tuæ infixæ sunt mihi : et confirmasti super me manum tuam.

Non est sanitas in carne mea a facie iræ tuæ : non est pax ossibus meis, a facie peccatorum meorum.

Quoniam iniquitates meæ supergressæ sunt caput me-

Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur; et ne me châtiez pas dans votre colère.

Parce que j'ai été percé de vos flèches, et vous avez appesanti votre main sur moi.

Il n'y a rien de sain dans ma chair, à la vue de votre colère ; il n'y a plus de paix dans mes os, à la vue de mes péchés.

Car mes iniquités se sont élevées au-dessus de ma tête ;

et, comme un lourd fardeau, elles se sont appesanties sur moi.

um : et sicut onus grave, gravatæ sunt super me.

La pourriture et la corruption ont gagné mes plaies, à cause de ma folie.

Putruerunt et corruptæ sunt cicatrices meæ, a facie insipientium.

Je suis devenu misérable, et tout courbé jusqu'à la fin ; tout le jour, je marchais accablé de tristesse.

Miser factus sum et curvatus sum usque in finem : tota die contristatus ingrediebar.

Parce que mes reins se sont remplis d'illusions, et il n'y a rien de sain dans ma chair.

Quoniam lumbi mei impleti sunt illusionibus : et non est sanitas in carne mea.

J'ai été affligé et humilié jusqu'à l'excès : je rugissais dans le gémissement de mon cœur.

Afflictus sum et humiliatus sum nimis : rugiebam a gemitu cordis mei.

Seigneur, tout mon désir vous est présent, et mon gémissement ne vous est pas caché.

Domine, ante te omne desiderium meum ; et gemitus meus a te non est absconditus.

Mon cœur est troublé, ma force m'a abandonné ; et la lumière même de mes yeux n'est plus avec moi.

Cor meum conturbatum est, dereliquit virtus mea : et lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum.

Mes amis et mes proches se sont unis et élevés contre moi.

Amici mei et proximi mei adversum me appropinquaverunt et steterunt.

Et ceux qui étaient près de moi, s'en sont tenus éloignés ; et ceux qui cherchaient à m'ôter la vie, usaient de violence.

Et qui juxta me erant, de longe steterunt : et vim faciebant, qui quærebant animam meam.

Et ceux qui cherchaient à me nuire, ont dit de vaines paroles ; et tout le jour ils ont pensé à me surprendre.

Et qui inquirebant mala mihi, locuti sunt vanitates : et dolos tota die meditabantur.

Mais moi, comme si j'eusse été sourd, je n'entendais pas ; et comme si j'eusse été muet, je n'ouvrais pas la bouche.

Ego autem, tanquam surdus, non audiebam : et sicut mutus, non aperiens os suum.

Je suis devenu semblable à un homme qui n'entend point et qui n'a pas dans la bouche de quoi répondre.

Et factus sum sicut homo non habens in ore suo redargutiones.

Quoniam in te, Domine, speravi : tu exaudies me, Domine, Deus meus.

Quia dixi : Nequando supergaudeant mihi inimici mei : et dum commoventur pedes mei, super me magna locuti sunt.

Quoniam ego in flagella paratus sum : et dolor meus in conspectu meo semper.

Quoniam iniquitatem meam annuntiabo : et cogitabo pro peccato meo.

Inimici autem mei vivunt, et confirmati sunt super me : et multiplicati sunt, qui oderunt me inique.

Qui retribuunt mala pro bonis, detrahebant mihi : quoniam sequebar bonitatem.

Ne derelinquas me, Domine Deus meus : ne discesseris a me.

Intende in adjutorium meum, Domine, Deus salutis meæ.

Parce que j'ai espéré en vous, Seigneur, vous m'exaucerez, Seigneur mon Dieu.

Parce que j'ai dit : Que mes ennemis n'aient pas la joie de m'opprimer ; ils ont parlé avec orgueil contre moi, lorsque mes pieds ont été ébranlés.

Parce que je suis prêt à recevoir les châtiments, et ma douleur est toujours devant mes yeux,

Parce que je déclarerai mon iniquité, et je penserai à mon péché.

Cependant mes ennemis vivent, et ils se sont fortifiés contre moi ; et ceux qui me haïssent injustement, se sont multipliés.

Ceux qui rendent le mal pour le bien, me calomniaient, parce que je m'attachais au bien.

Ne m'abandonnez pas, Seigneur mon Dieu ; ne vous retirez pas de moi.

Hâtez-vous de me secourir, Seigneur, Dieu de mon salut.

PSAUME 50.

Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam

Et secundum multitudinem miserationum tuarum, dele iniquitatem meam.

Amplius lava me ab iniquitate mea : et a peccato meo munda me.

Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, selon votre grande miséricorde.

Et effacez mon iniquité, selon la multitude de vos bontés.

Lavez-moi de mon iniquité. et purifiez-moi de mon péché,

Parce que je connais mon iniquité, et mon péché m'est toujours présent.

Quoniam iniquitatem meam ego cognosco ; et peccatum meum contra me est semper.

J'ai péché contre vous : ayez pitié de moi, afin que vous soyez trouvé véritable dans vos paroles, et que vous gagniez votre cause. lorsqu'on entreprendra de vous juger.

Tibi soli peccavi et malum coram te feci ; ut justificeris in sermonibus tuis, et vincas cum judicaris.

Car j'ai été conçu dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu dans le péché.

Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum : et in peccatis concepit me mater mea.

Car vous avez aimé la vérité ; vous m'avez découvert ce qu'il y a d'obscur et de caché dans votre sagesse.

Ecce enim veritatem dilexisti : incerta et occulta sapientiæ tuæ manifestasti mihi.

Vous m'arroserez avec l'hysope et je serai purifié ; vous me laverez, et je deviendrai plus blanc que la neige.

Asperges me hyssopo, et mundabor : lavabis me, et super nivem dealbabor.

Vous ferez entendre à mon cœur une parole de consolation et de joie ; et mes os humiliés tressailliront d'allégresse.

Auditui meo dabis gaudium et lætitiam : et exultabunt ossa humiliata.

Détournez vos yeux de mes péchés. et effacez toutes mes iniquités.

Averte faciem tuam a peccatis meis : et omnes iniquitates meas dele.

Créez en moi un cœur pur, ô mon Dieu ; et renouvelez en moi l'esprit de droiture.

Cor mundum crea in me, Deus : et spiritum rectum innova in visceribus meis.

Ne me rejetez pas de devant votre face ; et ne retirez pas de moi votre Esprit-Saint.

Ne projicias me a facie tua : et Spiritum sanctum tuum ne auferas a me.

Rendez-moi la joie de votre assistance salutaire et fortifiez-moi par votre esprit souverain.

Redde mihi lætitiam salutaris tui : et spiritu principali confirma me.

J'enseignerai vos voies aux pécheurs ; et les impies se convertiront à vous.

Docebo iniquos vias tuas : et impii ad te convertentur.

Délivrez-moi du sang, ô mon Dieu, Dieu de mon salut, et

Libera me de sanguinibus, Deus, Deus salutis meæ, et

exultabit lingua mea justitiam tuam.

ma langue publiera avec joie votre justice.

Domine, labia mea aperies : et os meum annuntiabit laudem tuam.

Seigneur, vous ouvrirez mes lèvres ; et ma bouche annoncera votre louange.

Quoniam, si voluisses sacrificium, dedissem utique : holocaustis non delectaberis.

Car, si vous aviez voulu un sacrifice, je vous l'aurais offert ; *mais* les holocaustes ne vous seraient pas agréables.

Sacrificium Deo spiritus contribulatus : cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.

Un esprit brisé de douleur est le sacrifice qui plaît à Dieu; vous ne mépriserez pas, ô mon Dieu, un cœur contrit et humilié.

Benigne fac, Domine, in bona voluntate tua, Sion : ut ædificentur muri Jerusalem.

Traitez favorablement Sion, Seigneur ; et faites-lui ressentir les effets de votre bonté, afin que les murs de Jérusalem se bâtissent.

Tunc acceptabis sacrificium justitiæ, oblationes et holocausta : tunc imponent super altare tuum vitulos.

Alors vous agréerez le sacrifice de justice, les oblations et les holocaustes ; alors on immolera de jeunes taureaux sur vos autels.

PSAUME 101.

Domine, exaudi orationem meam : et clamor meus ad te veniat.

Seigneur, écoutez ma prière : et que mon cri monte jusqu'à vous.

Non avertas faciem tuam a me: in quacumque die tribulor, inclina ad me aurem tuam.

Ne détournez pas de moi votre visage ; en quelque jour que je sois affligé, prêtez l'oreille à ma voix.

In quacumque die invocavero te, velociter exaudi me.

En quelque jour que je vous invoque, exaucez-moi promptement.

Quia defecerunt, sicut fumus, dies mei ; et ossa mea sicut cremium aruerunt.

Car mes jours se sont dissipés comme la fumée ; et mes os se sont dessechés comme le bois du bûcher.

Percussus sum ut fœnum, et aruit cor meum : quia oblitus sum comedere panem meum.

J'ai été frappé comme l'herbe, et mon cœur est devenu sec ; parce que j'ai oublié de manger mon pain.

A force de crier et de gémir, mes os se sont attachés à ma chair.

A voce gemitus mei : adhæsit os meum carni meæ.

Je suis devenu semblable au pélican du désert ; je suis devenu comme le hibou caché dans son réduit.

Similis factus sum pellicano solitudinis : factus sum sicut nycticorax in domicilio.

J'ai veillé, et je suis devenu semblable au passereau solitaire, qui est sur le toit.

Vigilavi, et factus sum sicut passer solitarius in tecto.

Durant tout le jour, mes ennemis me faisaient des reproches ; et ceux qui me louaient auparavant, faisaient des imprécations contre moi.

Tota die exprobrabant mihi inimici mei : et qui laudabant me, adversum me jurabant.

Parce que je mangeais la cendre comme le pain, et que je mêlais mes larmes à ma boisson,

Quia cinerem tanquam panem manducabam : et potum meum cum fletu miscebam.

A la vue de votre colère et de votre indignation ; parce que, après m'avoir élevé, vous m'avez brisé.

A facie iræ et indignationis tuæ : quia elevans allisisti me.

Mes jours se sont écoulés comme l'ombre ; et j'ai séché comme l'herbe.

Dies mei, sicut umbra, declinaverunt : et ego sicut fœnum arui.

Mais vous, Seigneur, vous demeurez éternellement ; et votre mémoire passe de génération en génération.

Tu autem, Domine, in æternum permanes : et memoriale tuum in generationem et generationem.

Vous vous lèverez et vous aurez pitié de Sion ; parce que le temps est venu d'avoir pitié d'elle, le temps en est venu.

Tu exurgens misereberis Sion : quia tempus miserendi ejus, quia venit tempus.

Parce que ses pierres ont plu à vos serviteurs ; et ils auront pitié de sa terre *désolée*.

Quoniam placuerunt servis tuis lapides ejus : et terræ ejus miserebuntur.

Et les nations craindront votre nom, Seigneur ; et tous les rois de la terre, votre gloire.

Et timebunt gentes nomen tuum, Domine : et omnes reges terræ, gloriam tuam.

Parce que le Seigneur a bâti Sion ; et il y paraîtra dans sa gloire.

Quia ædificavit Dominus Sion : et videbitur in gloria sua.

Respexit in orationem humilium : et non sprevit precem eorum.

Scribantur hæc in generatione altera : et populus qui creabitur, laudabit Dominum.

Quia prospexit de excelso sancto suo : Dominus de cœlo in terram aspexit.

Ut audiret gemitus compeditorum : ut solveret filios interemptorum.

Ut annuntient in Sion nomen Domini, et laudem ejus in Jerusalem.

In conveniendo populos in unum, et reges, ut serviant Domino.

Respondit ei in via virtutis suæ : Paucitatem dierum meorum nuntia mihi.

Ne revoces me in dimidio dierum meorum : in generationem et generationem anni tui.

Initio tu, Domine, terram fundasti : et opera manuum tuarum sunt cœli.

Ipsi peribunt ; tu autem permanes : et omnes sicut vestimentum veterascent.

Et sicut opertorium mutabis eos, et mutabuntur : tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient.

Il a eu égard à la prière de ceux qui étaient dans l'humiliation ; et il n'a pas méprisé leur demande.

Que ces choses soient écrites pour la postérité ; et le peuple qui sera créé *après nous*, louera le Seigneur.

Parce que le Seigneur a regardé du haut de son lieu saint ; le Seigneur a regardé du ciel sur la terre.

Pour entendre les gémissements de ceux qui étaient dans les liens ; pour délivrer les enfants de ceux qui ont été mis à mort.

Afin qu'ils annoncent le nom du Seigneur, dans Sion, et qu'ils publient ses louanges dans Jérusalem.

Lorsque les peuples et les rois s'uniront ensemble pour servir le Seigneur.

Il lui a dit au milieu de sa force : Faites-moi connaître le petit nombre de mes jours.

Ne me rappelez pas, lorsque je ne suis qu'à la moitié de mes jours, vous, dont les années durent dans toutes les générations.

Au commencement, Seigneur, vous avez fondé la terre ; et les cieux sont l'ouvrage de vos mains.

Ils périront ; mais vous demeurez toujours ; ils vieilliront tous comme un vêtement.

Et vous les changerez comme on change un habit ; et ils seront changés ; mais vous, vous êtes toujours le même, et vos années ne passeront pas.

Les enfants de vos serviteurs demeureront ; et leur postérité prospérera à jamais.

Filii servorum tuorum habitabunt : et semen eorum in sæculum dirigetur.

PSAUME 129.

Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur ; Seigneur, écoutez ma voix.

De profundis clamavi ad te, Domine : Domine, exaudi vocem meam.

Que vos oreilles soient attentives à la voix de ma prière.

Fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ.

Si vous observez nos iniquités, Seigneur ; Seigneur, qui espérera son salut ?

Si iniquitates observaveris, Domine : Domine, quis sustinebit ?

Mais il y a en vous une abondante miséricorde, et j'ai espéré en vous, Seigneur, à cause de votre loi.

Quia apud te propitiatio est : et propter legem tuam sustinui te, Domine.

Mon âme a espéré en la parole du Seigneur ; mon âme a mis son espérance dans le Seigneur.

Sustinuit anima mea in verbo ejus : speravit anima mea in Domino.

Qu'Israël espère dans le Seigneur, depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit.

A custodia matutina usque ad noctem, speret Israel in Domino.

Parce que le Seigneur est plein de miséricorde, et on trouve en lui une rédemption abondante.

Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio.

Et il rachètera lui-même Israël de toutes ses iniquités.

Et ipse redimet Israel ex omnibus iniquitatibus ejus.

PSAUME 142.

Seigneur, écoutez ma prière ; que vos oreilles soient attentives à mon humble supplication ; exaucez-moi selon votre justice.

Domine, exaudi orationem meam ; auribus percipe obsecrationem meam : exaudi me in tua justitia.

Et n'entrez pas en jugement avec votre serviteur ; parce que nul homme vivant ne sera trouvé juste en votre présence.

Et non intres in judicium cum servo tuo : quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.

Quia persecutus est inimicus animam meam : humiliavit in terra vitam meam.

Collocavit me in obscuris, sicut mortuos sæculi ; et anxiatus est super me spiritus meus : in me turbatum est cor meum.

Memor fui dierum antiquorum ; meditatus sum in omnibus operibus tuis : in factis manuum tuarum meditabar.

Expandi manus meas ad te : anima mea, sicut terra sine aqua, tibi.

Velociter exaudi me, Domine : defecit spiritus meus.

Non avertas faciem tuam a me : et similis ero descendentibus in lacum.

Auditam fac mihi mane misericordiam tuam : quia in te speravi.

Notam fac mihi viam in qua ambulem : quia ad te levavi animam meam.

Eripe me de inimicis meis, Domine; ad te confugi : doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu.

Spiritus tuus bonus deducet me in terram rectam : propter nomen tuum, Domine, vivificabis me in æquitate tua.

Car l'ennemi a poursuivi mon âme ; il a humilié ma vie jusqu'en terre.

Il m'a enfermé dans des lieux obscurs, comme ceux qui sont morts depuis longtemps ; et mon esprit est rempli d'inquiétude ; mon cœur est troublé au dedans de moi.

Je me suis souvenu des anciens jours ; j'ai médité sur toutes vos œuvres ; je méditais sur les ouvrages de vos mains.

J'ai tendu les mains vers vous ; mon âme, semblable à une terre sans eau, a besoin de vous.

Hâtez-vous, Seigneur, de m'exaucer ; mon esprit est tombé dans la défaillance.

Ne détournez pas de moi votre visage, de peur que je ne sois semblable à ceux qui descendent dans la fosse.

Faites-moi entendre, dès le matin, que vous m'avez fait miséricorde, parce que j'ai espéré en vous.

Faites-moi connaître la voie par laquelle je dois marcher ; parce que j'ai élevé mon âme vers vous.

Délivrez-moi de mes ennemis, Seigneur ; c'est à vous que j'ai eu recours ; enseignez-moi à faire votre volonté, parce que vous êtes mon Dieu.

Votre bon esprit me conduira dans une terre droite ; à cause de votre nom, Seigneur, vous me donnerez la vie par votre justice.

Vous retirerez mon âme de l'affliction ; et vous dissiperez mes ennemis, par un effet de votre miséricorde.

Et vous perdrez tous ceux qui affligent mon âme, parce que je suis votre serviteur.

Educes de tribulatione animam meam : et in misericordia tua disperdes inimicos meos.

Et perdes omnes qui tribulant animam meam : quoniam ego servus tuus sum.

PRIÈRES POUR LA RECOMMANDATION DE L'AME

Kyrie, eleison.	Seigneur, ayez pitié de nous.
Christe, eleison.	Jésus-Christ, ayez pitié de nous,
Kyrie, eleison.	Seigneur, ayez pitié de nous.
Sancta Maria, ora pro eo.	Sainte Marie, priez pour lui
Omnes sancti Angeli et Archangeli, orate pro eo.	Saints Anges et Archanges, priez tous pour lui.
Sancte Abel, ora	Saint Abel, priez.
Omnis chorus Justorum, ora pro eo.	Chœur des Justes, priez pour lui.
Sancte Abraham, ora.	Saint Abraham, priez.
Sancte Joannes Baptista, ora.	Saint Jean Baptiste, priez.
Sancte Joseph, ora.	Saint Joseph, priez.
Omnes sancti Patriarchæ et Prophetæ, orate.	Saints Patriarches et Prophètes, priez tous.
Sancte Petre, ora.	Saint Pierre, priez.
Sancte Paule, ora.	Saint Paul, priez.
Sancte Andrea, ora.	Saint André, priez.
Sancte Joannes, ora.	Saint Jean, priez.
Omnes sancti Apostoli et Evangelistæ, orate.	Saints Apôtres et Evangélistes, priez tous.
Omnes sancti Discipuli Domini, orate.	Saints Disciples du Seigneur, priez tous pour lui.
Omnes sancti Innocentes, orate pro eo.	Saints Innocents, priez tous pour lui.
Sancte Stephane, ora.	Saint Etienne, priez.
Sancte Laurenti, ora.	Saint Laurent, priez.
Omnes sancti Martyres, orate pro eo	Saints Martyrs, priez tous pour lui.
Sancte Silvester, ora.	Saint Silvestre, priez.
Sancte Gregori, ora.	Saint Grégoire, priez.
Sancte Augustine, ora.	Saint Augustin, priez.
Omnes sancti Pontifices et Confessores, orate.	Saints Pontifes et Confesseurs, priez tous pour lui.
Sancte Benedicte, ora.	Saint Benoît, priez.

Saint François, priez.
Saints Moines et Ermites, priez tous pour lui.
Sainte Marie Madeleine, priez pour lui.
Sainte Luce, priez pour lui.
Saintes Vierges et Veuves, priez toutes pour lui.
Saints et Saintes de Dieu, intercédez tous pour lui.
Soyez-lui propice, pardonnez-lui, Seigneur.
Soyez-lui propice, délivrez-le, Seigneur.
Soyez-lui propice, délivrez.
De votre colère, délivrez.
Du péril de la mort, délivrez.
D'une mauvaise mort, délivrez.
Des peines de l'enfer, délivrez.
De tout mal, délivrez.
De la puissance du démon, délivrez.
Par votre Nativité, délivrez.
Par votre Croix et votre Passion, délivrez.
Par votre Mort et votre Sépulture, délivrez.
Par votre glorieuse Résurrection, délivrez-le.
Par votre admirable Ascension, délivrez-le.
Par la grâce du Saint-Esprit consolateur, délivrez-le.
Au jour du jugement, délivrez.
Pécheurs, nous vous supplions, exaucez-nous.
Pardonnez-lui ses péchés, nous vous en supplions.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.

Le malade étant à l'agonie, on dit :

Sancte Francisce, ora.
Omnes sancti Monachi et Eremitæ. orate.
Sancta Maria Magdalena, ora pro eo.
Sancta Lucia, ora.
Omnes sanctæ Virgines et Viduæ, orate.
Omnes Sancti et Sanctæ Dei, intercedite pro eo.
Propitius esto, parce ei, Domine.
Propitius esto, libera eum, Domine.
Propitius esto, libera.
Ab ira tua, libera.
A periculo mortis, libera.
A mala morte, libera.
A pœnis inferni, libera.
Ab omni malo, libera.
A potestate diaboli, libera.
Per Nativitatem tuam, libera.
Per Crucem et Passionem tuam, libera.
Per Mortem et Sepulturam tuam, libera.
Per gloriosam Resurrectionem tuam, libera.
Per admirabilem Ascensionem tuam, libera.
Per gratiam Spiritus sancti Paracliti, libera.
In die judicii, libera.
Peccatores, te rogamus, audi nos.
Ut ei parcas, te rogamus, audi nos.
Kyrie, eleison.
Christe, eleison.
Kyrie, eleison.

Cum in agone sui exitus anima anxiatur, dicantur sequentes orationes :

Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo, in nomine Dei Patris omnipotentis, qui te creavit ; in nomine Jesu Christi Filii Dei vivi, qui pro te passus est ; in nomine Spiritus sancti, qui in te effusus est ; in nomine Angelorum et Archangelorum ; in nomine Thronorum et Dominationum ; in nomine Principatuum et Potestatum ; in nomine Cherubim et Seraphim ; in nomine Patriarcharum et Prophetarum ; in nomine sanctorum Apostolorum et Evangelistarum ; in nomine sanctorum Martyrum et Confessorum ; in nomine sanctorum Monachorum et Eremitarum; in nomine sanctarum Virginum, et omnium Sanctorum et Sanctarum Dei. Hodie sit in pace locus tuus, et habitatio tua in sancta Sion. Per eumdem Christum Dominum nostrum. ℟. Amen.

Partez de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu le Père tout-puissant, qui vous a créée ; au nom de Jésus-Christ Fils du Dieu vivant, qui a souffert pour vous ; au nom de l'Esprit-Saint, qui est descendu sur vous ; au nom des Anges et des Archanges ; au nom des Trônes et des Dominations ; au nom des Principautés et des Puissances ; au nom des Chérubins et des Séraphins; au nom des Patriarches et des Prophètes ; au nom des saints Apôtres et Evangélistes ; au nom des saints Martyrs et Confesseurs ; au nom des saints Moines et Solitaires ; au nom des saintes Vierges ; au nom de tous les Saints et de toutes les Saintes de Dieu. Que votre demeure soit aujourd'hui dans la paix, et votre habitation dans la sainte Sion. Par le même J.-C. N.-S. ℟. Ainsi soit-il.

ORATIO

Deus misericors, Deus clemens, Deus, qui secundum multitudinem miserationum tuarum peccata pœnitentium deles, et præteritorum criminum culpas venia remissionis evacuas ; respice propitius super hunc famulum tuum *N.*, et remissionem omnium peccatorum suorum tota cordis confessione poscentem deprecatus exaudi. Renova in eo, piissime Pater, quidquid terrena fragi-

ORAISON

Dieu miséricordieux, Dieu clément, qui, par votre infinie miséricorde, remettez les péchés de ceux qui en font pénitence, et dont le pardon efface jusqu'à la trace de nos crimes, jetez un regard favorable sur votre serviteur *N.*, qui avoue ses fautes, qui vous en demande pardon de tout son cœur, et exaucez sa prière. Renouvelez en lui, Père plein de clémence, ce que la fragilité humaine ou la malice de l'es-

prit tentateur ont pu corrompre ou gâter dans son âme. Attachez au corps de votre sainte Eglise ce membre que vous avez racheté. Laissez-vous toucher par ses gémissements et par ses larmes. Il n'a de confiance qu'en votre miséricorde : daignez l'admettre à la grâce d'une parfaite réconciliation. Nous vous en supplions par J.-C. N.-S. ℟. Ainsi soit-il.

Je vous recommande à Dieu tout-puissant, mon cher frère, et je vous remets entre les mains de celui dont vous êtes la créature, afin qu'après avoir payé par votre mort la dette commune de la nature humaine, vous retourniez à votre Créateur, qui vous a formé du limon de la terre. Que la troupe glorieuse des Anges vienne au-devant de votre âme, lorsqu'elle sortira de votre corps. Que le sénat des Apôtres, qui doit juger avec Dieu tout l'univers, vous fasse un accueil favorable. Que la triomphante armée des Martyrs se réjouisse à votre arrivée. Que l'éclatante réunion des Confesseurs vous environne. Que le chœur joyeux des Vierges vous reçoive. Qu'admis dans le sein d'Abraham, tous les Patriarches vous félicitent et vous embrassent. Que Jésus-Christ se montre à vous plein de douceur et d'allégresse ; qu'il vous place au rang de ceux qui doivent toujours être auprès de lui. Puissiez-vous ignorer tout

litate corruptum, vel quidquid diabolica fraude violatum est : et unitati corporis Ecclesiæ membrum redemptionis annecte. Miserere, Domine, gemituum, miserere lacrymarum ejus ; et non habentem fiduciam, nisi in tua misericordia, ad tuæ Sacramentum reconciliationis admitte. Per Christum Dominum nostrum. ℟. Amen.

Commendo te omnipotenti Deo, charissime frater, et ei cujus es creatura, committo ; ut cum humanitatis debitum, morte interveniente, persolveris, ad Auctorem tuum, qui te de limo terræ formaverat, revertaris. Egredienti itaque animæ tuæ de corpore, splendidus Angelorum cœtus occurrat; judex Apostolorum tibi senatus adveniat ; candidatorum tibi Martyrum triumphator exercitus obviet ; liliata rutilantium te Confessorum turma circumdet ; jubilantium te Virginum chorus excipiat : beatæ quietis in sinu Patriarcharum te complexus astringat ; mitis atque festivus Christi Jesu tibi aspectus appareat, qui te inter assistentes sibi jugiter interesse decernat. Ignores omne quod horret in tenebris, quod stridet in flammis, quod cruciat in tormentis. Cedat tibi teterrimus satanas cum satellitibus suis : in adventu tuo te co-

mitantibus Angelis contremiscat, atque in æternæ noctis chaos immane diffugiat. Exsurgat Deus, et dissipentur inimici ejus ; et fugiant qui oderunt eum a facie ejus. Sicut deficit fumus, deficiant: sicut fluit cera a facie ignis, sic pereant peccatores a facie Dei ; et justi epulentur, et exultent in conspectu Dei. Confundantur igitur et erubescant omnes tartareæ legiones, et ministri satanæ iter tuum impedire non audeant. Liberet te a cruciatu Christus, qui pro te crucifixus est. Liberet te ab æterna morte Christus, qui pro te mori dignatus est. Constituat te Christus Filius Dei vivi intra paradisi sui semper amœna virentia, et inter oves suas te verus ille Pastor agnoscat. Ille ab omnibus peccatis tuis te absolvat : atque ad dexteram suam in electorum suorum te sorte constituat. Redemptorem tuum facie ad faciem videas, et præsens semper assistens, manifestissimam beatis oculis aspicias veritatem. Constitutus igitur inter agmina Beatorum, contemplationis divinæ dulcedine potiaris in sæcula sæculorum. ℟. Amen.

ce que les ténèbres, les flammes et les tourments ont d'horrible, d'épouvantable ! Que le démon et ses ministres se reconnaissent vaincus en vous voyant arriver accompagné des Anges : que cette troupe infernale se précipite dans l'abîme du chaos éternel dès que vous paraîtrez. Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dissipés, que ceux qui le haïssent fuient à sa présence, qu'ils se dissipent comme la fumée ; que les méchants périssent devant Dieu, comme la cire fond devant le feu. Que les justes, au contraire, soient dans la joie et le ravissement devant le Seigneur, et qu'ils soient comblés d'allégresse. Que tous les démons soient confondus, et qu'ils vous laissent libre le chemin du ciel. Que Jésus-Christ, qui a souffert pour vous, vous délivre de tout supplice en l'autre monde ; qu'il vous sauve de la peine éternelle, lui qui est mort pour vous ; qu'il vous place dans son paradis pour y jouir des délices spirituelles que rien ne pourra troubler. Que ce Pasteur véritable vous reconnaisse pour une de ses brebis, qu'il vous pardonne tous vos péchés, et qu'il vous mette à sa droite au nombre des élus. Puissiez-vous voir votre Rédempteur face à face ! puissiez-vous contempler sans cesse ce Dieu de vérité ! Placé au rang des bienheureux, allez goûter les douceurs de la joie et de la contemplation divine dans tous les siècles des siècles. ℟. Ainsi soit-il.

ORAISON

Recevez, Seigneur, l'âme de votre serviteur dans le port du salut, comme il l'a espéré de votre miséricorde. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur de tous les périls de l'enfer, et de tous les maux. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur comme vous avez délivré Enoch et Elie de la mort commune à tous les hommes. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur, comme vous avez sauvé Noé du déluge. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur, comme vous avez tiré Abraham d'Ur en Chaldée. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Job de ses souffrances. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Isaac du bûcher, et de la main de son père Abraham. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Lot de Sodome et de la pluie de feu. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Moïse de la puissance de Pharaon, roi d'Egypte. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur, comme vous

ORATIO

Suscipe, Domine, servum tuum in loco sperandæ sibi salvationis a misericordia tua. ℟. Amen.

Libera, Domine, animam servi tui ex omnibus periculis inferni, et ex omnibus tribulationibus. ℟. Amen.

Libera, Domine, animam servi tui, sicut liberasti Enoch et Eliam de communi morte mundi. ℟. Amen.

Libera, Domine, animam servi tui, sicut liberasti Noe de diluvio. ℟. Amen.

Libera, Domine, animam servi tui, sicut liberasti Abraham de Ur Chaldæorum. ℟. Amen.

Libera, Domine, animam servi tui, sicut liberasti Job de passionibus suis. ℟. Amen.

Libera, Domine, animam servi tui, sicut liberasti Isaac de hostia, et de manu patris sui Abrahæ. ℟. Amen.

Libera, Domine, animam servi tui, sicut liberasti Lot de Sodomis, et de flamma ignis. ℟. Amen.

Libera, Domine, animam servi tui, sicut liberasti Moysen de manu Pharaonis regis Ægyptiorum. ℟. Amen.

Libera, Domine, animam servi tui, sicut liberasti Da-

nielem de lacu leonum. ℟. Amen.

Libera, Domine, animam servi tui, sicut liberasti tres Pueros de camino ignis ardentis, et de manu regis iniqui. ℟. Amen.

Libera, Domine, animam servi tui, sicut liberasti Susannam de falso crimine. ℟. Amen.

Libera, Domine, animam servi tui, sicut liberasti David de manu regis Saul, et de manu Goliæ. ℟. Amen.

Libera, Domine, animam servi tui, sicut liberasti Petrum et Paulum de carceribus. ℟. Amen.

Et sicut beatissimam Theclam Virginem et Martyrem tuam de tribus atrocissimis tormentis liberasti, sic liberare digneris animam hujus servi tui, et tecum facias in bonis congaudere cœlestibus. ℟. Amen.

ORATIO

Commendamus tibi, Domine, animam famuli tui, N., precamurque te, Domine Jesu Christe, Salvator mundi; ut propter quam ad terram misericorditer descendisti, Patriarcharum tuorum sinibus insinuare non renuas. Agnosce, Domine, creaturam tuam, non a diis alienis creatam, sed a te solo Deo vivo et vero : quia non est alius Deus præter te, et non

avez délivré Daniel de la fosse aux lions. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré les trois Enfants de la fournaise ardente, et de la puissance d'un roi impie. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Susanne d'une fausse accusation. ℟. Ainsi soi-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre Serviteur, comme vous avez délivré David de la main du roi Saül, de celle de Goliath. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Pierre et Paul de la prison. ℟. Ainsi soit-il.

Et comme vous avez délivré la bienheureuse Thècle, Vierge et Martyre, des trois plus atroces tourments, daignez délivrer de même l'âme de votre serviteur, et l'admettre à participer avec vous aux biens célestes. ℟. Ainsi soit-il.

ORAISON

Nous vous recommandons, Seigneur, l'âme de votre serviteur N., et nous vous supplions, Seigneur Jésus, Sauveur du monde, de daigner placer au milieu de vos Patriarches cette âme pour laquelle votre miséricorde vous a fait descendre sur la terre. Reconnaissez, Seigneur Jésus, votre créature qui n'est point l'ouvrage des dieux étrangers, mais l'œuvre de vous seul,

Dieu vivant et véritable ; car il n'y a point d'autre Dieu que vous, il n'y en a point qui puisse faire vos œuvres. Comblez-la de joie, Seigneur, en l'admettant en votre présence : ne vous souvenez plus ni de ses anciennes iniquités, ni de cette ivresse des sens dans laquelle l'a entraînée la fureur ou l'ardeur de la passion ; car quoiqu'elle ait péché, elle n'a cependant nié ni le Père, ni le Fils, ni le Saint-Esprit, mais elle y a cru ; elle a eu du zèle pour Dieu, et elle a fidèlement adoré le Seigneur son Créateur.

est secundum opera tua. Lætifica, Domine, animam ejus in conspectu tuo, et ne memineris iniquitatum ejus antiquarum et ebrietatum quas suscitavit furor, sive fervor mali desiderii. Licet enim peccaverit, tamen Patrem, et Filium, et Spiritum sanctum non negavit, sed credidit, et zelum Dei in se habuit, et Deum qui fecit omnia fideliter adoravit.

ORAISON

Oubliez, Seigneur, les péchés et les erreurs de sa jeunesse, et, dans votre miséricorde infinie, souvenez-vous d'elle au sein de votre gloire. Que les cieux lui soient ouverts, que les Anges se réjouissent avec elle; introduisez, Seigneur, votre serviteur dans votre royaume. Que saint Michel, Archange de Dieu, qui a mérité d'être choisi pour chef de la milice céleste, le reçoive. Que les saints Anges de Dieu viennent à sa rencontre, et le conduisent dans la Jérusalem céleste. Que le bienheureux apôtre saint Pierre, à qui les clefs du royaume des cieux ont été confiées, l'y accueille. Que le bienheureux apôtre saint Paul, qui répondit si dignement à son élection, vienne à son secours. Que

ORATIO.

Delicta juventutis, et ignorantias ejus, quæsumus, ne memineris, Domine ; sed secundum magnam misericordiam tuam, memor esto illius in gloria claritatis tuæ. Aperiantur ei cœli, collætentur illi Angeli. In regnum tuum, Domine, servum tuum suscipe. Suscipiat eum sanctus Michael Archangelus Dei, qui militiæ cœlestis meruit principatum. Veniant illi obviam sancti Angeli Dei, et perducant eum in civitatem cœlestem Jerusalem. Suscipiat eum beatus Petrus Apostolus, cui a Deo claves regni cœlestis traditæ sunt. Adjuvet eum sanctus Paulus Apostolus, qui dignus fuit esse vas electionis. Intercedat pro eo sanctus Joannes

electus Dei Apostolus, cui revelata sunt secreta cœlestia. Orent pro eo omnes sancti Apostoli, quibus a Domino data est potestas ligandi atque solvendi Intercedant pro eo omnes Sancti et Electi Dei, qui pro Christi nomine tormenta in hoc sæculo sustinuerunt; ut vinculis carnis exutus, pervenire mereatur ad gloriam regni cœlestis, præstante Domino nostro Jesu Christo. Qui cum Patre et Spiritu sancto vivit et regnat in sæcula sæculorum. ℟. Amen.

saint Jean, l'apôtre bien-aimé, auquel ont été révélés les mystères célestes, intercède en sa faveur. Que tous les saints Apôtres, auxquels le Seigneur a donné le pouvoir de lier et de délier, prient pour lui. Que tous les Saints et les Elus de Dieu, qui ont souffert en ce monde pour le nom de Jésus-Christ, implorent pour lui, afin que, délivré des liens du corps, il mérite d'arriver à la gloire du royaume céleste, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. ℟. Ainsi soit-il.

Si anxiatur adhuc anima, dicuntur Psalmi 117 : Confitemini, et 118 : *Beati immaculati.*

Egressa autem anima, dicitur hoc

℟. Subvenite, Sancti Dei, occurrite, Angeli Domini, * Suscipientes animam ejus; † Offerentes eam in conspectu Altissimi. ℣. Suscipiat te Christus, qui vocavit te : et in sinum Abrahæ Angeli deducant te. * Suscipientes. ℣. Requiem æternam dona ei. Domine, et lux perpetua luceat ei. † Offerentes eam.

Si l'agonie se prolonge, on récite les Psaumes 117e et 118e.

Lorsque le malade a rendu le dernier soupir, on dit :

℟. Secourez son âme, ô Saints de Dieu ; venez à sa rencontre, Anges de Dieu, * Recevez-la, et † Présentez-la au Tout-Puissant. ℣. Que le Christ, qui vous a appelée, vous reçoive, et que les Anges vous introduisent dans le sein d'Abraham. * Recevez-la. ℣. Donnez-lui, Seigneur, le repos éternel, et que la lumière éternelle l'éclaire. † Présentez-la.

Kyrie, eleison.
Christe, eleison.
Kyrie, eleison.
Pater noster, *à voix base.*
℣. Et ne nos inducas in tentationem; ℟. Sed libera nos a malo

Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, ayez pitié de n.
Seigneur, ayez pitie de nous.
Notre Père, etc.
℣. Et ne nous laissez pas succomber à la tentation; ℟. Mais délivrez-nous du mal.

℣. Donnez-lui, Seigneur, le repos éternel ; ℟. Et que la lumière éternelle l'éclaire.

℣. Seigneur, délivrez son âme ℟. Des portes de l'enfer.

℣. Qu'il repose en paix. ℟. Ainsi soit-il.

℣. Seigneur, exaucez ma prière. ℟. Et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous.

℣. Le Seigneur soit avec vous, ℟. Et avec votre esprit.

ORAISON

Nous vous recommandons, Seigneur, l'âme de votre serviteur *N*, afin qu'en sortant de ce monde il vive pour vous, et nous conjurons votre miséricorde de lui pardonner tous les péchés que la fragilité humaine lui a fait commettre. Par J.-C. N.-S. ℟. Ainsi soit-il.

℣. Requiem æternam dona ei, Domine; ℟. Et lux perpetua luceat ei.

℣. A porta inferi ℟. Erue, Domine, animam ejus.

℣. Requiescat in pace. ℟. Amen.

℣. Domine, exaudi orationem meam, ℟. Et clamor meus ad te veniat.

℣. Dominus vobiscum, ℟ Et cum spiritu tuo.

ORATIO

Tibi, Domine, commendamus animam famuli tui *N*., ut defunctus sæculo tibi vivat : et quæ pre fragilitatem humanæ conversationis peccata commisit; tu venia misericordissimæ pietatis absterge. Per Christum Dominum nostrum. ℟. Amen.

TABLE DES MATIÈRES

Note de l'éditeur. v

Vie abrégée du V. P. Louis du Pont, S. J. xi

Dédicace par le P. Thyrse Gonzalez. xxiii

Chapitre I. — Pourquoi Dieu nous envoie des maladies, et comment il les fait servir à la perfection de ses élus. 1

§ I. — De l'utilité des maladies. 7

§ II. — Comment les saints ont supporté les maladies. 13

Chapitre II. — Les maladies servent à obtenir de Dieu le don d'oraison. Modes d'oraison propres aux malades. Actes héroïques que les malades pouvent pratiquer. 20

§ I. — De l'oraison extraordinaire et de l'oraison ordinaire que peuvent faire les malades. 24

§ II. — De quelques manières de prier, qui consistent dans des sentiments affectueux. 27

Chapitre III — Contenant sept méditations, pour aider les malades à profiter de leurs maladies et à les souffrir non seulement avec patience, mais encore avec joie. 39

Première méditation. — Sur la Providence de Dieu à l'égard des maladies. . , ... 39

Deuxième méditation. — Des maladies qui sont des punitions de nos péchés. 48

Troisième méditation. — Des maladies comparées aux peines de l'enfer. 53

Quatrième méditation. — Les maladies nous tiennent lieu de purgatoire et nous donnent occasion de pratiquer beaucoup de vertus. 60

Cinquième méditation. — Nous souffrons peu dans les maladies en comparaison des récompenses qui nous attendent au ciel. 65

Sixième méditation. — Nous souffrons peu dans les maladies en comparaison de ce que Jésus-Christ Notre-Seigneur a souffert dans sa Passion. . . . 71

Septième méditation. — Des maladies que Dieu envoie pour des motifs qui regardent sa plus grande gloire. 79

Chapitre IV. — On répond aux plaintes de ceux qui disent que la maladie les empêche de travailler comme ceux qui se portent bien. 86

§ I. — Comment les malades peuvent satisfaire à leurs obligations. 90

§ II. — Des biens que produit la patience. 99

Chapitre V. — La perfection chrétienne est exposée à certains dangers durant la maladie et la convalescence ; des remèdes qu'il convient d'employer. 105

§ I. — Six remèdes contre les désordres dont on vient de parler. 108

§ II. — Remèdes contre les fautes que l'on commet pendant la convalescence. 115

Chapitre VI. — Dernière maladie ; tentations qui précèdent l'heure de la mort ; moyen de les vaincre. . 122

§ I. — Remèdes contre les tentations causées par les souffrances et par les chagrins. 127

§ II. — Remèdes contre les tentations qui naissent de la crainte de la mort. 133

§ III. — Remèdes contre les tentations qui viennent d'une trop grande crainte d'être damné. 141

Chapitre VII. — Du sacrement de l'Extrême-Onction, de ses effets et des secours qu'il procure pour bien mourir. 144

§ I. — Sept effets de l'Extrême-Onction. 145

Chapitre VIII. — De la bonne mort ; en quoi elle consiste ; la mort des justes est précieuse devant Dieu. 153
§ I. — En quoi consiste la bonne et la mauvaise mort. 155
§ II. — De trois sortes de mort qu'une vie sainte rend précieuses devant Dieu. 160

Chapitre IX. — De trois manières de se préparer à une mort précieuse devant Dieu. 166
§ I. — Première préparation à la mort, qui est celle de toute la vie. 168
§ II. — Seconde préparation à la mort, qui est la préparation annuelle. 173
§ III. — Troisième préparation à la mort, qui est celle de la dernière maladie. 176

APPENDICE I.

Pratique pour aider à bien mourir.

Chapitre I. — Combien est importante la fonction du prêtre qui aide les fidèles à bien mourir, et de la manière de s'en acquitter parfaitement. 185
§ I. — Importance de ce ministère. 185
§ II. — Manière de s'en acquitter parfaitement. . . . 189
§ III. — Ce que doit faire le confesseur quand il entre chez le malade. 193
§ IV. — Motifs dont le confesseur se servira pour exciter le malade à se résigner à la mort. 195
§ V. — Comment le confesseur invitera le malade à recevoir les sacrements et à faire son testament. . 200

Chapitre II. — Pratique pour aider à bien mourir. . . 203
§ I. — De la résignation. 204
§ II. — De la contrition. 207
§ III. — De la foi 210
§ IV. — De l'espérance. 213
§ V. — De la charité. 219
§ VI. — De la prière. 223
§ VII. — Ce qu'il faut faire quand le malade a perdu la parole. 226

Oraisons jaculatoires pour demander à Dieu le pardon de ses péchés. 229
Autres oraisons jaculatoires très affectueuses. . . 234

APPENDICE II.

Les sept Psaumes de la Pénitence. 241
Prières pour la recommandation de l'âme. 253

POITIERS. — TYPOGRAPHIE OUDIN ET Cie.



